A VIE SPIRITUELLE

361 Avril 1951

SOMMAIRE

★

LE MYSTÈRE PASCAL

BOUYER. Le sens de l'année liturgique 339

s faits de notre salut ont été accomplis, dans le passé et une fois pour es, par le Christ Notre-Seigneur, mais ils nous sont rendus réellement pré- s et efficaces (et non pas seulement rappelés) par le cycle liturgique de lise dans sa célébration du mystère pascal.
cycle de l'Avent, de Noël et de l'Épiphanie fait partie, lui aussi, de ique mystère pascal : ces fêtes ne sont pas, en effet, la commémoration 'attente et de la naissance du Sauveur; en rappelant ces faits du passé, lise se prépare à l'ultime épiphanie du Seigneur venant sur les nuées du au jour de la Parousie.
nsi comprise, l'année liturgique manifeste sa cohésion autour d'un seul re : le mystère pascal.

H. CAMELOT, O. P. Ressuscités avec le Christ..... 353

Le Christ ressuscité ne meurt plus »; « Cherchez les choses d'en-haut »; us apparaîtrez avec lui dans la gloire ». La liturgie pascale fait un large oi de ces trois textes de saint Paul. En avons-nous tiré toutes les richesses ?

POLYTE. Triomphe de l'Homme-Dieu 364

conclusion d'un fragment « Contre les hérésies » (que l'on peut vraisem- ment dater du IVe siècle et attribuer à Hippolyte) remet sous les yeux tre foi, dans une beauté de forme et un lyrisme rarement égalés, la vie tre Sauveur dans le contraste de ses deux natures et l'unité de sa Per- . On trouvera le texte intégral de ce fragment dans l'ouvrage de ubbé Nautin, Hippolyte contre les hérésies (Éditions du Cerf).

NOTRE SANCTIFICATION

P.-R. RÉGAMEY, O. P. L'ÉPREUVE DE L'OBÉISSANCE 3

L'obéissance connaît son épreuve par excellence quand l'inférieur semb fondé à penser que le supérieur se trompe. Ce fut l'épreuve du R. P. L grange, fondateur de l'École Biblique à Jérusalem, dont on sait comment en triompha. De ce magnifique exemple, le P. Régamey tire une granc leçon.

MARIE FARGUES. LES ENFANTS ET LE SENS DE DIEU. DU PREMIER REGARD SUR LE MONDE A LA LECTURE DE L'ANCIEN TESTAMENT 3

Le « goût » de Dieu se perd. L'éveiller chez nos enfants est un devoir poi tous les éducateurs. Il ne s'agit pas seulement d'éduquer le sens du respec mais également le sens de Dieu, qui ne saurait mieux s'éveiller qu'au spe tacle de la création; puis, étape par étape, par une initiation à l'Ancien Test ment. A condition cependant de ne pas le réduire à une simple nomenclatu de faits historiques et de miracles dont on ne retiendrait que le merveilleu

CHRONIQUES

H.-R. M. SHARBAL MAKHLUF (1828-1898) 4

Le Liban et les pays avoisinants sont actuellement soulevés par un mou ment extraordinaire de piété autour de la tombe miraculeuse d'un moi ermite. L'importance de cet événement spirituel est grande si l'on songe qu a lieu au carrefour de la catholicité orientale et occidentale et du monde n catholique.

JEAN LUCENAY. UN ESSAI DE VIE RELIGIEUSE DANS LE VEUVAGE. 4

A TRAVERS LES REVUES

Terre et Ciel. — Le Semeur. — Documents. — Église vivante. — Vie Franciscaine. — Le Supplément de La Vie Spirituelle. — L'O servatore Romano. — La Croix. — La Revue Thomiste. — Fori Gregis. — Doctrine and Life, p. 421.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 431.

LE SENS DE L'ANNÉE LITURGIQUE

Un des problèmes les plus fondamentaux que pose la spiritualité de la liturgie est celui du sens qu'il faut donner à l'année liturgique. Doit-on la comprendre simplement comme une haute pédagogie évangélique, qui nous ferait méditer tour à tour toutes les phases, tous les épisodes de la vie et de l'œuvre du Christ, en rapprochant de cette histoire les divers éléments de la Parole divine qui permettent de la pénétrer jusqu'au fond ? Ou bien, y a-t-il davantage ? Ce que la liturgie commémore d'un bout à l'autre de l'année sacrée reprendrait-il d'une certaine manière une réalité actuelle ? Mais, dans ce cas, comment interpréter ce retour à l'actualité présente de faits du passé, des faits, notamment, comme celui de la Passion, dont l'Écriture marque avec tant d'insistance qu'ils se sont accomplis une fois pour toutes ? Est-il possible, d'ailleurs, qu'un fait passé, quel qu'il soit, redevienne jamais présent, tout en restant le même ? N'est-ce pas là énoncer une contradiction formelle : comment le passé revivrait-il comme tel ? etc.

Ces difficultés sont trop réelles pour qu'on puisse les

écarter. D'autre part, l'actualité, l'actuelle réalité incluse dans la célébration des fêtes liturgiques est une idée incontestablement aussi ancienne que ces fêtes elles-mêmes.

Pour s'en convaincre, il suffit de relire les sermons de saint Grégoire de Nazianze sur Noël, l'Épiphanie ou Pâques, ou bien ceux de saint Léon. La liturgie romaine, de son côté, nous dit encore, à l'Épiphanie : *Hodie caelesti Sponso juncta est Ecclesia, quoniam in Jordane lavit Christus ejus crimina : currunt cum muneribus Magi ad regales nuptias, et ex aqua facto vino laetantur convivae, alleluia...* « Aujourd'hui l'Église a été unie à son Époux céleste, car le Christ au Jourdain l'a lavée de ses crimes : les Mages *accourent* avec des présents aux noces royales et, le vin changé en eau, les convives *se réjouissent*, alleluia. A Pâques, elle nous fait chanter : *Haec dies quam fecit Dominus, laetemur et exsultemus in ea...* « Voici le jour que le Seigneur a fait : en ce jour, réjouissons-nous, exultons. Il est difficile de rendre justice à ces textes, surtout replacés dans les ensembles liturgiques auxquels ils appartiennent, quand on n'y voit qu'une pieuse hyperbole. Les liturgies orientales, la liturgie byzantine entre autres, sont remplies d'expressions semblables, dont le sens chez elle est encore plus difficile à minimiser.

Quelque jugement qu'on puisse porter sur ses systématisations théologiques, le grand mérite de l'école bénédictine de Maria-Laach, et plus particulièrement de Dom Casel restera d'avoir montré que de telles formules ne peuvent être comprises sans référence à ce que saint Paul a appelé « le mystère ». Sans nous en tenir aux constructions casseliennes, mais en nous inspirant de cette idée de base, nous voudrions ici esquisser, en évitant toute technicité inutile, un aperçu de la réponse aux questions posées plus haut, telle que nous l'entrevoyons au moins. On notera que cette réponse amène d'ailleurs à modifier le problème, ou, plus exactement, qu'elle ne peut être fournie sinon après avoir montré que le problème, en fait, ne doit pas se poser comme nous l'avons posé nous-même, c'est-à-dire comme on le pose ordinairement.

I

Qu'est-ce donc que le « mystère » paulinien ? Énoncer cette nouvelle question, c'est derechef poser un immense problème. Mais l'exégèse contemporaine paraît être arrivée sur ce point à des certitudes solides que nous pouvons ici considérer comme acquises. On se rapportera, si l'on veut s'en convaincre, à l'article de G. Bornkamm, sur le mot μυστήριον, du *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, t. III, pp. 821 et ss., ou à l'étude de D. Deden, *Le « mystère » paulinien*, parue dans les *Ephemerides Theologicae Lovanienses*, t. III (1936).

Le mystère, c'est d'abord le secret du plan que Dieu, dans sa sagesse royale, inaccessible aux créatures, tient en réserve pour sauver le monde déchu et ramener à lui l'humanité égarée. Ce secret, c'est la vie du Christ, et plus particulièrement sa Croix, mais la Croix vue comme le centre et le nœud d'une seule œuvre divine qui va de l'envoi du Fils au monde à la présentation finale, par ce même Fils, du royaume à son Père. On peut dire aussi bien que le secret de la sagesse divine, le « mystère », c'est le Christ lui-même, mais le Christ en tant que Chef du corps qu'il amène à sa gloire par la participation à sa croix.

On doit encore ajouter que le caractère « mystérieux » tient ici à ce que la sagesse humaine est incapable de comprendre la croix et, plus généralement, l'abaissement de Dieu dans le Christ, incapable de comprendre plus précisément que cette apparente défaite divine soit en fait la victoire de Dieu sur les puissances du mal, et, du même coup, la victoire de l'humanité rachetée. C'est cependant ce que la foi, la foi en la résurrection, fait découvrir déjà aux chrétiens et ce que la résurrection finale de tout le « Corps du Christ », au terme de l'histoire, découvrira à tous les yeux. L'Église, en ce sens, en tant que née dans la mort et la résurrection du Christ, commence la révélation du mystère et la glorification eschatologique épanouira cette révélation.

Ainsi le mystère, proclamé dans l'Évangile, c'est-à-dire « la bonne nouvelle » confiée aux apôtres, reçu par la foi, commençant de se manifester à tous dans l'Église, est-il la clef de l'histoire du monde en général, de l'histoire du peuple de Dieu qui s'y constitue, et donc enfin, pour autant, la clef des Écritures.

On comprend donc que le « mystère », pour saint Paul, arrive à être le tout du christianisme considéré dans ce qui fait sa surnaturelle unité. Annoncé dans l'Évangile, où la Parole divine devient parfaitement et définitivement explicite, il est communiqué dans le baptême à tous les nouveaux chrétiens, et tous en vivent (ou y vivent) ensemble avec l'Église, dans sa liturgie eucharistique qui elle-même « annonce » mieux que quoi que ce soit la Croix de Jésus et tout ce qu'elle entraîne, en nous y faisant participer.

Il faut encore bien remarquer un trait central de ce que saint Paul appelle « l'économie du mystère ». Et c'est que le Christ nous conduit à la vie par la voie qui l'y a lui-même mené, c'est-à-dire par la Croix : *si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui.* Mais notre croix n'est pas une simple reproduction extérieure, une imitation de celle du Christ : elle en est une participation. Pas moyen de comprendre autrement une parole comme celle-ci : *j'achève en ma chair ce qui reste à souffrir des souffrances du Christ pour son Corps, l'Église.* C'est à quoi conduisent également tous les adjectifs et les verbes composés en συν (avec) qui fourmillent sous la plume de l'Apôtre pour parler de actions, de la vie du Christ et des chrétiens.

Ceci, évidemment, est en rapport avec le fait qu'exprime saint Paul aussi, en disant : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi.* Autrement dit, la relation du Christ aux chrétiens dans l'Église n'est pas seulement une conjonction d'activités, si étroite qu'on la suppose, c'est une conjonction dans l'être. Les chrétiens vivent « dans le Christ Jésus », ils sont « le Corps du Christ ».

Dans ces conditions, le mystère, sous un certain aspect, est un fait historique, ou plutôt un devenir, accompli une seule fois et irrecommençable, dont le centre et le somm

nt la croix. Mais ce devenir est créateur, pour l'humanité, ur l'univers entier, d'une réalité qui remplira la pléni- de des temps et qui, finalement, sera *Dieu tout en tous*. ieux encore, la Croix du Christ, toute l'existence terrestre u Christ dont elle est l'accomplissement, a eu comme uit, un fruit qui demeure désormais, sa résurrection, sa orification. Dans cet état auquel la Croix l'a conduit, le eigneur a été fait, comme dit saint Paul, *Esprit vivifiant*. n des termes différents, il est maintenant le second Adam, Homme céleste, l'Homme ultime, en qui et par qui, par puissance de l'Esprit qu'il communique, les hommes oivent à leur tour mourir et ressusciter, par un prolonge- ent de sa mort qui les conduira dans sa propre glorifica- on.

L'Église proclame tout cela et elle en vit en même temps, r la foi dont la charité actualise déjà l'espérance. On peut ire aussi bien qu'elle le proclame en en vivant (rappelons- ous que c'est en célébrant l'Eucharistie qu'elle « an- once » la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne), ou u'elle en vit effectivement parce que l'apostolat lui com- unique le pouvoir efficace de le proclamer. La Parole, u'elle annonce en effet, la proclamation (le κήρυγμα) du mys- re, est la Parole divine (que l'apostolat lui donne de pro- rer avec l'autorité divine) de la « nouvelle création ». A ouveau, dans l'Église comme à l'origine, Dieu parle donc , par là même, sa parole s'accomplit.

II

Quand toutes ces considérations ont été développées et ue l'on garde présent à l'esprit leur unité profonde, le sens e l'année liturgique devient compréhensible. L'année li- urgique, en effet, est la grande et permanente proclama- on par l'Église de la Parole qui lui a été confiée. Dans la élébration de l'année liturgique, le « mystère » est donc nnoncé, communiqué, participé. Pour autant que la litur- ie, suivant la magnifique formule de Pie XI, est « le prin-

cipal organe du magistère ordinaire de l'Église », et que l
liturgie s'inscrit tout entière dans ce cadre de l'année s
crée, ce cadre contient non seulement une expression im
gée du mystère, *mais sa réalité*, opérant pour la foi par
charité et tendant à sa révélation eschatologique.

Cependant, comment comprendre le détail de l'appropri
tion aux différentes fêtes, aux différentes saisons, de diff
rentes phases ou de différents éléments du mystère? Sc
déroulement lui-même s'adapte-t-il au déroulement de l'a
née liturgique et, si oui, comment?

De ce qui précède, il faut d'abord retenir l'unité infra
gible du « mystère ». Il n'y a pas, dans le christianisme
que l'Apôtre nous l'a exprimé, une série de mystères, mêr
enchaînés : il y a un mystère, le mystère. C'est ce myst
tout entier, ce mystère unique, qui comporte un deven
Mais il n'y a pas, dans ce devenir, de phases isolables, q
vaudraient par elles-mêmes, auxquelles on pourrait,
quelque sorte, participer séparément. Car, participer
mystère, c'est participer au Christ, au Christ qui est
même, hier, aujourd'hui et demain, au Christ qui rep
duira en nous tout ce qui s'est passé en lui, par la vertu
sa propre action, une fois et pour toujours accompl
L'Acte par excellence où culmine sa vie terrestre et, a
elle, tout l'accomplissement du mystère ne se sépare nul
ment du reste : il s'y distingue seulement comme ce à q
tout tendait de ce qui avait précédé, ce de quoi tout déco
de ce qui suit et qui suivra jamais. A bien plus forte rais
ne peut-il pas être question d'isoler dans ce tout unique
cune autre partie.

C'est, il faut le noter, une vérité qui n'était l'objet d'
cune hésitation dans la conscience chrétienne de l'antiqu
La célébration de la Pâque, du Carême à la Pentecôte, y en
loppait pour les chrétiens une seule vision de tout le myst
actualisé pour nous dans notre participation à la vertu
manente de ce que le Christ a réalisé en mourant et ress
citant. Nous voyons, par un récit comme la *Pérégrinat
d'Éthérie*, que, même à Jérusalem, où l'on pouvait être te
plus qu'ailleurs premièrement de réduire le mystère

déroulement historique de l'existence terrestre de Jésus, deuxièmement de fractionner ce déroulement en ses péripéties distinctes, le dimanche de Pâques, on n'hésitait pas à lire *toute la Passion*. C'est ici qu'on voit bien que la question ne se posait pas comme nous la posions tout à l'heure. L'actualité du mystère, ce n'était pas la possibilité de rendre actuelle telle ou telle phase de l'existence passée de Jésus. L'actualité du mystère, c'était notre participation actuelle à la vertu de l'action une et totale, maintenant accomplie, de Jésus, à l'intérieur de notre participation à l'être ressuscité de Jésus, pour l'épanouissement final en nous de toutes les virtualités du Royaume eschatologique.

Cependant, le fait est que l'Église, à Jérusalem tout d'abord, semble-t-il, puis partout ensuite, s'est prêtée à un étalement progressif de la célébration du mystère et à une spécialisation corrélative des fêtes et des saisons. D'abord, une tendance naturelle à la reproduction concrète, sur les lieux mêmes, des différents faits de la vie du Sauveur a fait distinguer dans le Triduum pascal la célébration de la Cène, de la Mort, et de la Résurrection. Mais il est remarquable que, jusqu'à maintenant, la liturgie de la Cène du jeudi soit traversée par l'annonce de la gloire finale, que le culte de la Croix, le vendredi, résonne d'accents triomphaux, que l'allégresse de la Résurrection, le dimanche, s'exalte aux paroles : *Mors et vita duello conflixere mirando*, et que ce soit le temps qui s'ouvre alors qui célèbre proprement le festin pascal : *Ad regias Agni dapes...*

Ensuite, au delà de la Pâque, l'Ascension, la Pentecôte, se sont spécialisées pareillement, cependant qu'apparaissait avec Noël et l'Épiphanie un second pôle de l'année liturgique. Toujours, pourtant, chaque Eucharistie célèbre tout le mystère, célèbre la Croix et célèbre le Règne éternel où tend l'Église, ce qui fait que la liturgie orientale considère la Noël elle-même comme une autre Pâque.

Comment interpréter ce développement, dont ce que nous venons de dire manifeste bien la complexité ?

Si nous reprenons l'essentiel de nos considérations initiales, nous pourrons remarquer tout d'abord que l'uni-

totalité du mystère présente une structure dont la considération peut être ici très éclairante. Dans le dessein de Dieu, le « mystère » est d'une infrangible unité. Mais, au plan de son accomplissement historique, il comprend deux devenirs, dont l'un engendre l'autre. Le premier de ces devenirs est le passage du Christ par la mort à la vie. Le second est notre passage, le passage de l'Église, par la mort à la vie. Ces deux passages, ces deux « Pâques » n'en font qu'une, car la seconde est tout entière précontenue dans la première. Le lien toujours actuel entre les deux, c'est le Christ ressuscité, le Seigneur fait Esprit vivifiant, l'Adam céleste nous communiquant son image resplendissante, après que nous avions reçu l'image défigurée de l'Adam terrestre. Le terme de la seconde Pâque, c'est de nous faire atteindre le terme de la première, c'est que nous nous rencontrions tous dans la plénitude du Christ, parvenu comme à la taille adulte de son Corps.

Dans ces conditions, il y a aujourd'hui une actualité d'un devenir de mort et de résurrection qui doit être le nôtre, auquel il nous faut nous adapter. Ce devenir reproduit celui du Christ historique. Comme le dit l'épître de saint Pierre, *il a souffert pour nous donner un exemple afin que nous marchions sur ses traces*. Mais nous n'y pouvons marcher que par les grâces actuelles que nous communique jour après jour son humanité glorifiée. Et elle nous les communique toujours en vertu de sa Passion accomplie une fois pour toutes, de manière que notre passion glorifiante, à nous-mêmes, puisse être dite en toute vérité *l'achèvement dans notre chair de ce qui reste à souffrir des souffrances du Christ pour son Corps, l'Église*.

C'est dans ce sens que l'Église peut revivre les phases de la vie terrestre de son Chef une par une. Ce n'est pas que le Chef recommence de vivre ici-bas et d'y mourir; cela s'est fait une fois pour toutes. Mais c'est qu'elle, en tous ses membres, progressivement, doit repasser par où il est passé. Et elle n'y repassera que par la vertu subsistante de ce « passage » par Lui-même opéré, grâce à l'union où elle est et demeure avec Celui qui présente désormais devant le Père

céleste le sacrifice accompli pour jamais dans les jours de sa vie terrestre, ce sacrifice qu'Elle présente de son côté dans l'Eucharistie.

III

Il ne nous reste plus qu'à faire l'application de ces principes.

Prenons d'abord le noyau central de l'année liturgique, c'est-à-dire le Triduum pascal.

Au jeudi saint, dans sa célébration eucharistique, l'Église adhère par sa propre offrande au don consenti, affirmé dans un acte historique, par lequel le Christ a déterminé le salut du monde. Elle nous entraîne, autrement dit, dans son adhésion fondamentale à la décision fondamentale qui est l'origine de notre salut. Ce faisant, elle nous fait accepter, de l'acceptation même qui fut celle de Jésus à Gethsémanie, les souffrances que le salut entraînera pour nous comme il les a entraînées pour Lui. Mais elle nous fait aussi saluer par la foi cette joie incomparable en considération de laquelle Jésus lui-même, nous dit l'épître aux Hébreux, accepta sa Croix.

Le vendredi saint, l'Église ensuite, en nous faisant contempler le paradoxe sauveur de la Croix, nous fait réaliser ce que les « Puissances » qui crucifiaient le Seigneur de gloire n'ont pu découvrir : que c'est dans la Croix qu'est notre glorification. Ici coïncide idéalement l'engagement dans tout le réalisme de la mort acceptée et la reconnaissance, dans la foi développant ses énergies par la charité, de la gloire divine qui y est incluse.

Dans la nuit sainte, alors, l'Église nous introduit à la célébration eschatologique du mystère considéré dans son accomplissement ultime. Elle nourrit notre espérance de toute la substance d'actualité anticipée que l'amour apporte déjà, de par le Christ ressuscité fait Esprit vivifiant, à l'attente de la foi. C'est ainsi que le temps pascal, ouvert à Pâques, s'achèvera sur la célébration de l'Ascension, dans l'élan de cette foi pénétrée d'amour qui rejoint au delà du

voile Celui qui est parti pour nous préparer une place auprès du Père, et qui, exalté auprès de lui, attire à lui par son intercession tous ceux qui le suivent dans la voie royale de la Croix. La Pentecôte, après cela, est comme une inauguration anticipée de l'entrée définitive dans le Royaume : l'apaisement que trouve l'espérance, au comble de son effort douloureux et bienheureux tout ensemble, dans ce que saint Paul appelle « le gage », ou « les arrhes » de l'Esprit.

L'exacte actualité de ce réalisme, de conformation mystique des chrétiens dans l'Église à la propre carrière du Sauveur, se mesure dans ce fait que le Temps pascal est originellement et demeure essentiellement le Temps du baptême. Dans le processus de l'initiation baptismale, nous trouvons en effet la reproduction concrète fondamentale de la vie du Christ dans notre vie qui est le germe de notre association au mystère. Cependant, comme il est essentiel à la participation unique et irrecommençable du chrétien à la mort et à la résurrection du Christ dans le baptême d'engendrer un renouvellement, et comme un rafraîchissement perpétuel de cette participation dans l'eucharistie, le carême, en tant qu'acheminement à la communion pascale, est pour nous tous un vrai rajeunissement de notre initiation.

Quand tout ceci a été dit, reste le cycle secondaire de Noël et de l'Épiphanie. Comment l'interpréter ? Comment surtout en comprendre l'actualité ?

Pourrait-on trouver comme un second nœud dans l'accomplissement du mystère, à la nativité du Sauveur ? Pourrions-nous participer à celle-ci comme nous participons à sa mort et sa résurrection ? La question ainsi formulée ne semble pas susceptible d'une réponse vraiment fondée dans l'Écriture ou la Tradition. C'est en participant *à la mort et à la résurrection* du Christ que nous *naissons* au baptême pour la vie nouvelle, d'après l'enseignement combiné de saint Paul et de saint Jean. C'est *sur la Croix*, dans l'effusion du sang et de l'eau, que l'Église est *née* du Christ comme Ève d'Adam, avec les sacrements, selon saint Augustin et la patristique. Ni la Bible ni les Pères ne connais-

ent rien d'une nouvelle naissance de l'humanité qui serait participation à la naissance selon la chair du Fils de Dieu. Tous les textes patristiques (ou johanniques) où l'on a voulu trouver une idée de l'incarnation rédemptrice, pour l'opposer à la rédemption par la croix, ne peuvent la donner qu'au prix d'un contresens de base. Pour saint Jean, la vie terrestre du Christ n'est tout entière que tendance à la gloire par la Croix, à l'exaltation de l'Ascension par l'exaltation de la crucifixion. Pour les Pères, l'incarnation n'est rédemptrice qu'en un sens très précis : parce qu'elle est incarnation *dans la chair soumise à la mort*, en vue de la consomption de la mort d'Adam en la mort de Jésus.

Mais ceci ne doit aucunement nous embarrasser. Il faut le dire ouvertement, en effet : l'idée que l'objet formel de la célébration du cycle de Noël et de l'Épiphanie serait la naissance temporelle de Jésus est une idée récente, qui ne cadre ni avec l'histoire de la liturgie ni avec ses textes actuels. La pierre de touche de l'erreur qui est là sous-jacente se trouve dans ce que devient la liturgie de l'Avent dans de telles perspectives. Il est certain qu'elle apparaît alors d'un bout à l'autre comme privée de sens. D'un bout à l'autre, effectivement, on y demande que le Christ apparaisse, que notre espérance soit enfin satisfaite. Mais si cette apparition est celle de la Nativité, comment la demander encore ? Que peut être une espérance qui porterait sur un passé tout réalisé, sinon, encore une fois, un pur non-sens ?

Ce qu'il faut donc dire, ce qui résulte à l'évidence en premier lieu des textes de l'Avent, pris dans leur sens obvie, c'est qu'ils expriment l'attente, non de la Nativité passée, mais *de la Parousie à venir* : l'espérance, non de ce qu'on appelle aujourd'hui la « première venue » du Christ (comment pourrait-on encore l'espérer ?), mais bien de sa venue finale, sur les nuées du ciel. « Le Seigneur qui doit venir : venez, adorons-le! — Le Seigneur est proche désormais : venez, adorons-le »... « Aujourd'hui, vous saurez que le Seigneur viendra, et au matin vous verrez sa gloire » ... « Demain, l'iniquité de la terre sera effacée et le Sauveur du monde régnera sur nous », ... « Demain sera pour vous

le salut, dit le Seigneur Dieu des armées », etc. Quel sens peuvent bien prendre ces textes si on les comprend autrement? Ne sent-on pas, par ailleurs, tout ce que comportent d'artificiel ces commentaires de l'Avent qui nous incitent, en somme, à faire semblant d'être dans l'état d'esprit de ceux pour qui le Christ n'était pas encore né? Comment veut-on demander sérieusement à Dieu que naisse le Sauveur, maintenant que nous savons qu'il est né il y a deux mille ans, et quand c'est la première base de notre foi?

Certains penseront que l'on peut au moins rattacher au mystère de Noël la naissance du Verbe dans l'âme. Or, précisément, sauf Origène, qui semble bien être le seul à mettre cette naissance spirituelle en rapport avec le mystère de Noël, toute la tradition de l'Église la rattache au mystère pascal. Le sacramentaire gélasien contient dans une préface pour Pâques ce parallélisme significatif : « Marie a tressailli de joie à la naissance de son saint Enfant; l'Église tressaille de joie dans le mystère de la naissance de ses enfants. » C'est donc à Pâques et non à Noël que l'Église chante notre naissance spirituelle.

Ce n'est pas à dire que l'attente des patriarches et des prophètes ne puisse, ne doive pas être la nôtre : tout au contraire! Mais qu'attendaient-ils au juste? La venue du Règne de Dieu, la destruction visible des puissances du mal, l'abolition du péché et de la mort, l'apparition enfin manifeste de Dieu à son peuple : « Oh! si tu déchirais les cieux et si tu descendais!... » Cela, c'est cela même que nous devons toujours attendre. La « première venue » du Sauveur, loin de satisfaire notre attente, l'a portée à son comble en la nourrissant du viatique par excellence : de ce pain du ciel qui est la chair du Fils de l'homme, mais qui ne nous est donné que pour nous conduire au Royaume de la Résurrection, où la chair elle-même deviendra enfin transparente à l'Esprit, où ce n'est plus sous un voile que nous rencontrerons le Maître, mais face à face. Privée de cette dimension eschatologique, la participation au mystère n'a littéralement plus de sens, puisque le mystère n'est que notre acheminement, dans le Christ, vers la réalité du Règne futur, du Règne qui vient dans le Roi des siècles.

Aussi bien, ce que chante la liturgie de Noël, c'est d'abord cette épiphanie du Roi de gloire : « Le Roi pacifique *a été glorifié*, lui que toute la terre désire voir » ... « Le Roi pacifique *a été glorifié* par-dessus tous les rois de toute la terre » ... « Sachez que le Royaume de Dieu est proche : en vérité, je vous le dis, il ne tardera plus. » N'est-ce pas l'annonce du Règne final, de la Parousie en majesté du Roi des siècles qui mettra fin, par sa seule apparition, à toutes les guerres, que proclament ces premières antiennes de Noël ?

Dans ces perspectives, l'ensemble inséparable de Noël et de l'Épiphanie nous révèle un sens d'une grandeur trop souvent insoupçonnée et dont l'actualité ne pose plus, à vrai dire, aucun problème. C'est proprement la fête de l'attente eschatologique, de l'espérance, de l'imploration ardente de la Parousie : « Viens! Seigneur Jésus! viens bientôt! » C'est donc le dernier mot de la célébration du mystère : la sainte insatisfaction, la sainte impatience, dirais-je, sur laquelle il doit nous laisser si nous l'avons célébré comme il convient. A cet égard, comme il est caractéristique que ce cycle de Noël et de l'Épiphanie soit apparu dans l'histoire à la fin du IV^e^ siècle, au moment où l'installation dans le monde de l'Église constantinienne allait risquer d'y attiédir l'attente eschatologique! Le sens de l'Avent, de Noël et de l'Épiphanie, c'est de ranimer sans cesse en nous cette attente. Mais comment veut-on qu'ils le fassent encore si nous en réduisons la signification à une commémoraison sentimentale de l'enfance de Jésus, vue seulement dans ce que peut avoir de touchant l'enfance fragile d'un humain parmi les autres, nimbée tout au plus d'une auréole divine ?

Est-ce à dire que la commémoraison de la Nativité n'ait pas de place à Noël ? Le soutenir serait un paradoxe évident.

Nous dirions plutôt que Noël ne représente la Nativité que par cette commémoraison. Saint Augustin fait précisément à ce sujet un discernement éclairant en distinguant les fêtes qui sont aussi des *sacramenta*, comme Pâques, dit-il, est un *sacramentum* parce que non seulement nous y commémorons la mort et la résurrection du Christ, mais aussi sa signification spirituelle qui est notre passage de la mort à la vie,

de cette vie mortelle à une autre vie, immortelle. Tandis que Noël n'est qu'un simple anniversaire parce qu'il se contente de rappeler un fait passé.

Mais, comme il est significatif que l'Église n'ait même pas retenu ni cherché à retrouver la date historique de la Nativité, alors qu'elle a toujours souligné la concordance de la Passion salvatrice avec la Pâque ancienne! Elle a choisi symboliquement la date du solstice pour célébrer la Nativité du Sauveur, indiquant par là que ce qu'elle célébrait, ce n'était pas un attendrissement quelconque sur une enfance divine, mais la première apparition du jour qui doit s'épanouir enfin dans le Jour de Yahvé, ce jour qu'il nous faut tous attendre, à tout instant, à la fois « avec crainte et tremblement », et dans l'exultation de la victoire.

Pour mieux dire, notre célébration de Noël n'a rien de commun avec ces retours stériles sur un passé d'enfance détruit à jamais qui bercent nos nostalgies d'enfants déchus du premier Adam. C'est, à travers la naissance apparemment toute terrestre du second Adam, la reconnaissance de l'Adam céleste qui, comme le dit la première antienne de l'Épiphanie, « est né avant l'aurore ». C'est, dans le premier contact, invisible aux yeux charnels, perceptible seulement aux yeux de la foi, du Dieu du ciel avec notre terre, la saisie de la promesse et du gage de ce jour où nos yeux, nos yeux de chair eux-mêmes d'une certaine manière, dans le Christ glorifié, le verront tel qu'il est. Et c'est du même coup l'anticipation de notre propre naissance à l'éternité, de notre naissance au delà de la mort : celle qui fera de nous des « fils de la résurrection ». L'apparition aux Mages, le baptême avec sa théophanie trinitaire, le miracle de Cana, « signe de la gloire », viennent ainsi, après la nativité terrestre du Sauveur, orienter nos regards vers cette nativité céleste qui nous donnera de le retrouver, non pas dans l'illusion de revoir un passé révolu, mais dans la vision bienheureuse de « Celui qui était, qui est et qui vient ».

Louis Bouyer.

Ressuscités avec le Christ

L'enseignement des apôtres, aux premiers jours, tient en peu de mots : *Jésus est ressuscité* (Act., 2, 32; 3, 15; 4, 10; cf. Lc, 24, 34). Les chrétiens ne seront jamais assez persuadés que c'est là la grande nouvelle, l'événement central, et pour ainsi dire unique, de l'histoire du monde, qui s'est nouée le jour de Pâques. On ne leur dira jamais assez non plus que, de leur propre histoire, la résurrection du Christ est aussi le centre et le sommet : le centre où tout se ramène, le sommet d'où tout dérive. Histoire passée, mais événement toujours présent : leur baptême un jour les y a introduits; chaque année la fête de Pâques, qui est la fête de *leur* baptême (le savent-ils assez ?), le re-présente à nouveau pour eux; chaque dimanche aussi, qui est comme une Pâque hebdomadaire, devrait encore le leur rappeler. On a souvent cherché à ramener à l'unité les éléments divers de la vie chrétienne et à en présenter la synthèse; on a, au cours des âges, élaboré à grand'peine des systèmes et des méthodes, voire des recettes de « spiritualité ». C'est un étonnement de voir que ces méthodes, que ces livres, pieux d'ailleurs et savants, aient si rarement mis en relief le mystère double et unique de la Pâque chrétienne et du baptême chrétien : toute la vie chrétienne, depuis ses plus humbles commencements jusqu'à ses sommets, en découle et s'y ramène; tout traité de spiritualité devrait commencer par un grand chapitre sur le baptême. On ne veut pas ici, bien entendu, écrire ce traité ni même ce chapitre; mais on voudrait au moins en esquisser les grandes

lignes, en rapprochant les uns des autres quelques-uns des textes que la liturgie pascale nous remet sur les lèvres et dans l'esprit. L'Écriture présentée par l'Église à ses enfants en sa liturgie, est-il meilleure source où puiser le véritable esprit chrétien ?

Il s'agira ici de trois fragments de saint Paul [1] :

Le Christ ressuscité des morts ne meurt plus; la mort n'a plus de pouvoir sur lui; sa mort est une mort au péché une fois pour toutes, sa vie est une vie pour Dieu (Rom., 6, 9-10).

Si vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses d'en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Songez aux choses d'en haut, non à celles de la terre (Col., 3, 1-2).

Quand le Christ apparaîtra, lui qui est votre gloire, alors vous apparaîtrez, vous aussi, avec lui dans la gloire (Col., 3, 4).

A les relire et à les méditer, nous pourrons apprendre à vivre le mystère, *sacramentum paschale*, auquel nous avons été initiés lors de notre baptême, et dans lequel les jours que nous venons de vivre ont dû nous faire pénétrer plus avant.

LE CHRIST RESSUSCITÉ NE MEURT PLUS

La piété des âmes chrétiennes s'est attardée pendant la « sainte semaine peineuse » à contempler amoureusement la Passion de Jésus, à communier à ses souffrances et à lui devenir conforme dans sa mort (Phil., 3, 10); volontiers peut-être, elle prolongera cette contemplation et ferait du Crucifié le seul objet de sa méditation et de sa dévotion. Ainsi d'une Marguerite de Cortone que le Seigneur lui-même, un jour de Pâques, ramène à la méditation des mystères douloureux [2]. Respectons le secret des vocations personnelles. Aussi bien le mystère eucharistique nous fait-il chaque matin *annoncer la mort du Seigneur* (1 Cor., 1,

---

1. On les trouve dès la messe du samedi saint (Col., 3, épître), aux messes du mardi et du mercredi de Pâques (Col., 3, et Rom., 6, communion), au capitule de vêpres, laudes, tierce de l'office férial (Rom., 6, 9). Le Bréviaire des Frères Prêcheurs les utilise comme capitules aux heures de l'office des dimanches après Pâques.

2. Fr. Mauriac, *Sainte Marguerite de Cortone*, Paris, 1945, p. 81.

6). Mais ce serait une erreur, et pour nous-mêmes un dommage, de nous arrêter exclusivement à un seul aspect du mystère du Christ, au point de sacrifier des richesses essentielles de la révélation et de compromettre par là même l'équilibre de notre propre développement spirituel. Au demeurant, si Paul désire être admis à communier aux souffrances de son Sauveur, il n'aspire pas moins à « connaître la vertu de sa résurrection » pour parvenir avec lui, s'il le peut, à la résurrection des morts (Phil., 3, 10-11).

Telle doit être en ces jours, si l'on peut dire, la couleur de notre dévotion, toute rayonnante de la joie de la victoire du Sauveur[3]. Si nous avons contemplé avec amour et douleur les souffrances de sa Passion, il nous faut maintenant contempler avec joie et avec un amour égal le triomphe de sa résurrection. Il ne nous est sans doute pas difficile de nous représenter la joie de Marie à l'annonce de la résurrection; mais songeons-nous parfois à la joie du Christ lui-même, à la joie du Père, telle qu'elle éclate dans l'*Introït* de Pâques, qui fait écho à celui de la messe de minuit : *Dominus dixit ad me : le Seigneur m'a dit : tu es mon fils, aujourd'hui, je t'ai engendré* (Ps. 2, 7). *Resurrexi. Je m'éveille, et je suis encore avec toi; tu as posé ta main sur moi* (Ps. 138, 18, 5). Le Père n'a pas abandonné son Fils au long de cette dure bataille, et quand ce matin le héros se réveille de cette mort qui fut sa victoire, quelle joie dans la maison du Roi pour accueillir le jeune prince vainqueur[4] ! A cette joie du ciel fera écho la joie de l'Église tout au long des dimanches qui viennent : *Jubilez au Seigneur, terre tout entière* (Ps. 65, 1; 3e Dim.); *Chantez au Seigneur un cantique nouveau...* (Ps. 97, 1; 4e Dim.); *Vocem jucunditatis... Faites entendre des cris de joie et annoncez la bonne nouvelle...* (Is., 48, 20; 5e Dim.). Telle doit être notre vraie joie, une joie qui éclate et nous dilate le cœur, et nous élève bien haut au-dessus de nos misères et de nos mesquines tristesses : notre Seigneur est ressuscité, et si nous l'ai-

3. On connaît le beau livre de Dom Vonier, *La victoire du Christ*, trad. fr., Paris, 1935.

4. On citerait volontiers ici, sans fausse accommodation, le Psaume 44.

mons vraiment, sa joie est notre joie, son triomphe notre triomphe.

Car sa victoire est définitive : *le Christ ressuscité ne meurt plus*. Lazare ressuscité ne devra-t-il pas un jour retourner au tombeau et y connaître à nouveau la corruption avant la résurrection définitive[5] ? Mais ici il ne s'agit pas d'un triomphe sans lendemain, signe ou anticipation : la victoire est gagnée et bien gagnée. Avant de livrer le combat, le guerrier était déjà assuré du triomphe : *Je suis vainqueur du monde* (Jn, 16, 33). Il est vainqueur de tous ses ennemis : le monde, la mort, le péché, le diable. La liturgie du vendredi saint nous a assez montré que sa croix est une croix glorieuse et sa mort un triomphe :

> *Pange lingua gloriosi lauream certaminis,*
> *Et super Crucis trophaeo dic triumphum nobilem.*

Il est mort, mais c'est une fois, *semel*, et une fois pour toutes et sa résurrection assure la défaite définitive de la mort : *J'ai été mort, et voici, je suis vivant aux siècles des siècles; je tiens la clef de la mort et de l'enfer* (Apoc., 1, 18).

Assurément, le monstre écrasé peut encore griffer et mordre il peut porter des coups violents et redoutables, mais ce sont les derniers sursauts d'une bête agonisante : tel est bien le sens de l'*Apocalypse* (voir par exemple les ch. 12, 13, 20). La bataille décisive a été livrée et gagnée : combien de contre-attaques de l'ennemi faudra-t-il encore repousser, et au prix de combien de combats, sanglants et coûteux, nous ne le savons pas. Mais nous savons que c'en est fait; nous n'en doutons plus, le jour V vient il est déjà là[6].

---

5. C'est l'avis de saint Thomas, écho de la tradition patristique, III[a] Par. 53, 3, 1[m]; 55, 2, 3[m]. Quant aux morts qui ressuscitèrent au moment de la mort de Jésus (Mt., 27, 52), la question était controversée au temps de saint Augustin, qui opinait qu'ils ont dû eux aussi mourir de nouveau (Ep. 164, 9; P. L., 33, 712), à quoi inclinait aussi saint Thomas (III[a] Pars, 53, 3, 2[m]). Cajetan sera d'un autre avis. Cet épisode mystérieux mériterait d'être étudié attentivement.

6. On reconnaît la comparaison suggestive d'O. Cullmann, *Christ et le temps*, trad. fr., Paris, 1947, pp. 59, 100.

La victoire du Christ fonde notre foi : le chrétien est un homme qui croit que Jésus est ressuscité et qui a engagé toute sa vie sur cette foi (cf. 1 Cor., 15, 14, 17). Elle fonde aussi notre espérance, notre confiance et notre assurance, notre libre et joyeuse audace[7]. *Surrexit Christus spes mea...* Notre victoire, c'est notre foi au Christ ressuscité (cf. 1 Jn, 5, 4). Et pourquoi ferions-nous tristes ? Nous aussi, bien souvent, nous sommes si sots, et nos cœurs sont lents à croire (Lc, 24, 25). On comprend alors le scandale de Nietzsche : nous n'avons pas « l'air sauvé », comment ferions-nous croire à notre Sauveur ? La tristesse et la mélancolie, le pessimisme, voire l'amertume, sont trop familiers à certains chrétiens; on dirait qu'ils ont peur de la joie. Ont-ils jamais vécu le mystère de Pâques, ou ont-ils oublié que le Seigneur est ressuscité ? Ils ne savent sans doute pas qu'au jour de leur baptême, — de leur résurrection, — on a demandé pour eux au Seigneur « qu'ils le servent joyeux dans son Église : *Et laetus tibi in Ecclesia tua deserviat* ». Ce service joyeux, pourquoi s'en acquitter comme d'une corvée ? « Riez, très chers... », disait le Bienheureux Jourdain de Saxe à ses novices.

Et comme il n'est pire tristesse que le péché, pire vieillesse que cette longue somnolence dans des fautes toujours les mêmes, il nous faut en ces jours de Pâques, purifiés de toute notre vieillerie[8] et débarrassés du vieux levain (1 Cor., 5, 7-8), marcher désormais « en nouveauté de vie », comme en un lumineux matin de printemps, et garder la joie de Pâques, la simplicité joyeuse des enfants, *modo geniti infantes* (1 Petr., 2, 2), la pureté candide de la robe blanche de ce baptême où nous avons été une fois de plus renouvelés, *baptismate renovati* (jeudi *in albis*, secrète). Et tout au long de l'année, la sonnerie allègre de l'*Alleluia* rythmera notre marche.

---

7. Le chrétien qui a maintenant l'audace d'appeler Dieu son Père (*audemus dicere*, cf. Eph., 3, 12), n'est retenu par aucune timidité; libre désormais à l'égard de tout, il peut en toute franchise et assurance (*parrhèsia*) annoncer la parole de Dieu (Act., 2, 29; 4, 13, 29, etc.) ou faire face aux « princes de ce monde » comme aux combats de la vie. Cette confiante audace est fondée sur son espérance (2 Cor., 3, 12).

8. Nous l'avons déjà demandé au début du Carême : *a vetustate purgatos* (lundi de la 1re semaine, postcommunion).

CHERCHEZ LES CHOSES D'EN-HAUT

Nous sommes ressuscités avec le Christ. Nous n'aurons jamais une certitude trop assurée, une conscience trop vive, de ce qu'a opéré en nous le baptême. Depuis ce jour où nous avons été, *in mysterio*, dans le mystère du sacrement, plongés dans sa mort et sa résurrection, nous ne faisons qu'*un* avec lui. Telle est la réalité de notre être chrétien, *alter Christus*. Unité qui va s'approfondir et s'enrichir tout au long de notre vie chrétienne, aussi bien par notre vie sacramentelle, et singulièrement par l'eucharistie, sacrement de notre unité, que par l'exercice des vertus, qui sont proprement « chrétiennes » et nous font croître à la mesure de la stature parfaite du Christ (Eph., 4, 13). La consécration sacerdotale ou, à un autre titre, la profession religieuse pourront marquer plus profondément et en même temps rendre plus manifeste cette emprise du Christ sur une vie, elles n'ajouteront rien de radicalement neuf à ce qui a été une première fois inauguré au baptême. *Alter Christus*, c'est vrai de tout chrétien avant de l'être du prêtre, et si la profession religieuse est un second baptême, elle ne l'est que par référence au premier et ne peut au vrai rien apporter qui ne soit déjà donné avec celui-ci. L'expérience mystique elle-même ne peut que traduire à la conscience une réalité secrète qui passe toute connaissance.

Ressuscités avec le Christ, et vivant désormais avec lui « en nouveauté de vie », il nous faut donc le chercher là où il est, pour y vivre avec lui. Or, il nous a quittés à l'Ascension pour jouir, en son humanité glorifiée, *de la gloire qu'il avait auprès de son Père, avant que le monde ne fût* (Jn, 17, 15). Notre foi le salue *siégeant à la droite du Père* (cf. Mc, 16, 19; Eph., 1, 20), où déjà Étienne le contemplait dans la gloire (Act., 7, 55). Il nous a quittés pour que nous vivions dans la foi et dans l'espérance. La foi est le régime de notre vie ici-bas : il faut que le Christ nous demeure caché pour que nous le cherchions, comme à tâtons, dans la foi, et que nous l'attendions par l'espérance. Ainsi, celui qui est le principe et le terme de toute notre vie n'est plus parmi nous, et on peut, sans exagérer, dire que notre « lieu naturel » n'est plus ici-bas. En quelque façon, nous sommes déjà

au ciel, nous sommes du ciel : *Avec le Christ, Dieu nous a ressuscités et nous a fait asseoir avec lui dans les cieux* (Eph., 2, 6). On ne s'en douterait peut-être pas, à nous entendre parler, à nous voir agir, si solidement assis parmi les réalités terrestres, si anxieusement préoccupés, *comme les païens*, de ce que nous mangerons et boirons (Mt., 6, 31, 32). Et pourtant, notre vraie cité est au ciel :

Pour nous, notre cité se trouve dans les cieux, d'où nous attendons ardemment, comme un Sauveur, notre Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire (Phil., 3, 20).

Aussi le chrétien garde-t-il une souveraine liberté à l'égard de « ce monde », où il ne fait que s'arrêter quelques jours, *étranger et voyageur* (Hébr., 11, 13; 1 Petr., 2, 11), hôte de passage qui repartira bientôt. Demain il repliera sa tente pour sortir du camp, car il n'a pas ici-bas de cité permanente[9] (Hébr., 13, 15). Nos « paroissiens » se souviennent-ils encore qu'ils sont des *paroikoi*, des étrangers de passage? *Cherchez les choses d'en haut... songez aux choses d'en haut, non à celles de la terre.* Saint Paul nous en avertit expressément : nos pensées sont ailleurs. Notre vue du monde et les principes de notre sagesse, comme nos images les plus familières, sont autres que ceux du « monde ». Aussi, pourquoi vouloir *se conformer à ce monde*? (Rom., 12, 2).

Mais ce monde, devons-nous donc le maudire, ou du moins nous en séparer radicalement, le fuir, en l'abandonnant à sa misère et à son péché? Non pas, et voici le paradoxe chrétien. Ce monde, il faut bien que nous y vivions, que nous en usions comme les autres, — tout en n'en usant pas, — que nous prenions femme, que nous achetions et vendions, — comme ne possédant pas, — que nous sachions avec les autres y pleurer et nous réjouir (1 Cor., 7, 29-30; cf. Rom., 12, 15-16). Ascèse exi-

9. Telle est en particulier la spiritualité de l'Épître aux Hébreux, qui se rattache par là à une donnée fondamentale de l'Ancien Testament, spiritualité d'Abraham et de l'Exode : « Par cette attitude d'âme, le chrétien prend la suite de cette immense caravane, formée de tous les justes d'Israël et dont Abraham fut le premier pasteur » (C. Spicq, *L'Épître aux Hébreux*, Paris, 1950, p. 26).

geante et difficile équilibre : rester, « sans préoccupations », dans ce monde qui passe si vite ! Bien plus, ce monde, il nous faut l'aimer, beaucoup, avec une attentive et affectueuse miséricorde. Car Dieu l'a aimé, ce monde, au point de donner pour lui son Fils unique (Jn, 3, 16), et Jésus, — qui l'a pourtant maudit, *Vae mundo* (Mt., 18, 7), — est venu non pour le juger, mais pour le sauver (Jn, 3, 17; 13, 47). Ce monde, très misérable, tout entier au pouvoir du Méchant (1 Jn, 5, 19), soumis à la tyrannie, éclatante ou clandestine, du « prince de ce monde », il nous faut le sauver, l'arracher à cet esclavage et à la servitude de la corruption, pour l'éveiller à la glorieuse liberté des enfants de Dieu (Rom., 8, 21). Il nous faut par toute notre vie, *verbo et exemplo*, l'amener à partager notre espérance et notre joie [10]. Si nous avions davantage « l'air sauvé », il croirait sans doute à notre Sauveur.

Sans doute est-il vain de penser que ce monde, abri d'un jour, puisse être aménagé au point d'être parfaitement habitable et confortable pour un chrétien; au moins pouvons-nous faire que le chrétien n'y soit pas quasi nécessairement asphyxié et que la cité de la terre ne le détourne pas de penser à la cité d'en haut. Pouvons-nous même espérer qu'elle l'y prépare et l'y conduise ?

VOUS APPARAITREZ AVEC LUI DANS LA GLOIRE

Le Christ ressuscité est monté au ciel : au-dessus du mont des Oliviers, un nuage le cache aux yeux des onze étonnés. Désorientés, semble-t-il, par ce départ, ils restent à regarder en l'air jusqu'à ce que des anges leur annoncent que le Christ reviendra un jour encore, *ita veniet*, sur les nuées du ciel (Act., 1, 11; cf. Mt., 24, 30). Et ils retournent à Jérusalem « avec une grande joie » (Lc, 24, 52).

Toute la vie de l'Église, toute la vie du chrétien se situent entre ces deux venues, ces deux *parousies*, du Seigneur. Il est venu une première fois dans l'humilité, la pauvreté, la souffrance; il reparaîtra un jour dans la gloire, cette gloire qu'il s'est acquise

10. *Socios gaudii*, dit la Vulgate, Phil., 1, 7.

par sa Passion (cf. Phil., 2, 5-11), qui s'est manifestée dans le rayonnement du matin de Pâques et qui brillera dans la lumière sans fin de la Jérusalem nouvelle (cf. Apoc., 21, 23; 22, 5). Mais, en attendant, il nous a été enlevé, et sa gloire nous demeure cachée. Son Église avec lui mène cette vie cachée et morte en apparence; elle a grandi aux catacombes et ne connaît en ce monde que des triomphes furtifs : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu* (Col., 3, 3).

Le chrétien, lui aussi, a été illuminé au baptême[11]; après les ténèbres d'Égypte, il a été introduit dans la terre de promesse où coulent le lait et le miel (*Introït* du lundi de Pâques, d'après Ex., 13); mais après avoir été illuminé, il lui faut supporter vaillamment un terrible assaut de souffrances (Hébr., 10, 32); il lui faut pied à pied conquérir contre les Cananéens, les Jébuséens, les Ammonites, la terre qui lui a été donnée en héritage et que lui disputent ces ennemis qui ne veulent pas renoncer à leur prise. Qu'il ne s'étonne donc pas s'il lui faut lutter et peiner, et recevoir parfois de rudes coups, et *mourir chaque jour* (1 Cor., 15, 31); il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire (Lc, 24, 26); il faut que le chrétien aussi entre dans le mystère de la souffrance de son Sauveur pour lui devenir conforme en sa mort, pour parvenir avec lui à la résurrection d'entre les morts (Phil., 3, 11). La gloire de Pâques ne doit pas nous dissimuler cette rude réalité de notre condition présente, vie dans la foi et non dans la douceur de la vision (2 Cor., 5, 7; cf. Gal., 2, 20), vie crucifiée avec le Christ (Gal., *ib.*), morte, cachée avec lui, en Dieu, dans le tombeau.

Longueur interminable de l'attente : notre exil se prolonge (Ps. 119, 5 Vulg.), et *nous gémissons dans l'attente de la rédemption de nos corps* (Rom., 8, 23). Tristesse de l'exil, « en cette vallée de larmes ». Nous sommes, maintenant encore, comme l'Église au soir du Vendredi, attendant dans la nuit de la foi

11. Cf. Hébr., 6, 4; 10, 32, et toute la tradition patristique depuis saint Justin (1 Apol., 61, 12). « Nous appelons le baptême *illumination*, parce qu'il est lumière éclatante » (Grégoire de Nazianze, *Or.*, 40, 4; P. G., 36, 364). Saint Cyrille de Jérusalem et saint Basile l'appellent *vêtement lumineux* (*Procat.*, 16; P. G., 33, 360-361; *In S. Bapt.*, 5; P. G., 31, 433).

que brille l'aurore de Pâques, *jusqu'à ce que le jour vienne à poindre et que l'étoile du matin se lève en nos cœurs* (2 Petr., 1, 19). Mais il y a la certitude de la résurrection; mais, encore une fois, il y a l'espérance, qui change tout. David vieillissant pouvait soupirer avec une pointe de mélancolie : *Nos jours sur la terre sont comme l'ombre, et il n'y a point d'espérance* (1 Chron., 29, 15). Et Job pouvait crier son désespoir [12]. Mais le chrétien n'a le droit d'avoir ni désespoir ni mélancolie. S'il mène maintenant une vie cachée et morte en apparence, c'est dans *l'espérance de la gloire* (Col., 1, 27). Chaque matin le mystère eucharistique lui rappelle la mort du Seigneur, mais aussi lui annonce qu'il viendra : *Donec veniat* [13].

Il viendra et nous prendra avec lui, et là où il sera, nous serons avec lui, définitivement (Jn, 14, 3). Nos épreuves actuelles, légères après tout, nous auront ainsi préparé, au delà de toute mesure, un poids éternel de gloire (2 Cor., 4, 17). Espérance ardente du chrétien, qui sait d'une pleine certitude que son corps de misère sera un jour conformé au corps glorieux du Christ ressuscité. Nos pires misères, nos pires déchéances devraient être soulevées par cette espérance : ce malade ou cet infirme, ou celui-là qui serait tenté de se laisser déprimer par sa médiocrité ou ses échecs, il est ressuscité avec le Christ, il est promis à la cité du ciel (cf. Hébr., 11, 16), il y est déjà, ressuscité avec le Christ, en espérance. Il n'est pas de vie, si misérable qu'elle soit, qui ne puisse ainsi être transfigurée par *la joyeuse fierté de l'espérance* (Hébr., 3, 6, trad. Spicq). Le paradoxe de la vie chrétienne, — mort et vie, lumière et ténèbres, joie et tristesse, certitude et attente, possession et désir, — se résout en fin de compte dans l'espérance, dans *la joie de l'espérance* (Rom. 12, 2).

---

12. Oh ! que se réalise donc ma prière,
que Dieu réponde à mon attente.
Que lui consente à m'écraser,
Qu'il dégage sa main et me supprime ! (6, 8-9, trad. Larcher).
Et Sôphar répond : « Leur espoir, c'est le dernier soupir » (11, 20).

13. A. Plé, *La Vie Spirituelle*, 75 (décembre 1946), pp. 657-666. *Maranatha* « Venez, Seigneur Jésus », est une prière eucharistique (*Didachè*, 10, 6).

Faut-il, pour conclure, rappeler avec saint Augustin le sens de l'*Alleluia* pascal, qui donne sa tonalité propre à notre « spiritualité de ressuscités » ?

> Pendant le temps de notre voyage, nous disons l'*Alleluia* pour adoucir les fatigues de la route; pour nous l'*Alleluia* est le chant du voyageur; mais nous tendons par une route pénible vers le repos de la patrie où toute autre occupation cessant, nous n'aurons plus qu'à redire sans fin *Alleluia.*
>
> ... L'espérance nous allaite, nous nourrit, nous fortifie et nous soulage pendant cette vie pénible; c'est dans cette espérance que nous chantons *Alleluia.* ... Nous avons faim et soif, nous avons besoin d'être rassasiés, mais la faim sera avec nous pendant tout le voyage; dans la patrie seulement nous serons rassasiés. Quand le serons-nous? *Je serai rassasié lorsque se manifestera votre gloire* (Ps. 16, 15). Aujourd'hui est voilée la gloire de notre Dieu, la gloire de notre Christ, et la nôtre avec la sienne est cachée; mais *lorsque apparaîtra le Christ, votre vie, vous aussi vous apparaîtrez avec lui dans la gloire* (Col., 3, 4). Ce sera l'*Alleluia* dans la réalité, maintenant ce n'est qu'en espérance. Cette espérance le chante maintenant, l'amour le chante aussi et le chantera alors; mais c'est aujourd'hui un amour affamé, tandis que ce sera alors l'amour comblé. En effet, mes frères, qu'est-ce que l'*Alleluia*? Je l'ai déjà dit, c'est la louange de Dieu. Quand aujourd'hui, vous entendez ce mot vous y trouvez plaisir et la louange naît de votre plaisir. Ah! si vous aimez tant une goutte d'eau, que sera-ce de la source même? C'est d'un cœur trop plein que la louange déborde. Et si nous louons ce que nous croyons, comment louerons-nous quand nous verrons [14] ?

P.-Th. Camelot, O. P.

---

14. Serm. 255, 1, 5; P. L., 38, 1186-1188; trad. J.-P. Bonnes, *Homéliaire patristique*, Paris, 1949, pp. 254-257.

Avec le chant des Psaumes (cf. Ps. 118, 54), la méditation de la parole de Dieu sera en cette longue route notre meilleure lumière (Ps. 118, 105). *Tout ce qui a été écrit jadis l'a été pour notre instruction, afin que par la patience et la consolation que donnent les Écritures, nous possédions l'espérance* (Rom., 15, 4).

TRIOMPHE DE L'HOMME-DIEU

Nous *avons donc complètement démontré la* Parole de Vérité, *à savoir : le Père est un, et il a un Verbe par le moyen de qui il a tout fait, et aux derniers temps, comme nous avons dit plus haut, le Père l'a envoyé pour le salut des hommes. La* Loi et les Prophètes *avaient annoncé sa venue dans le monde; venant donc de la manière dont il avait été annoncé, il s'est manifesté, se faisant* homme nouveau *par sa naissance de la Vierge et de l'Esprit-Saint, ayant à la fois ce qui est céleste, le tenant du Père comme Verbe, et ce qui est terrestre, le tenant de l'ancien Adam, comme incarné par la Vierge. Venant dans le monde, il s'est manifesté Dieu dans un corps; il est venu en vrai homme, car il ne s'est pas fait homme en apparence ou par manière de parler, mais véritablement. Il ne refuse donc pas de montrer aussi ce qu'il a d'humain, tout en étant Dieu, quand il a faim, qu'il est las et que, fatigué, il a soif; quand il fuit par crainte, qu'il gémit dans la prière, et quand il dort sur un coussin, lui qui est exempt de sommeil par nature puisqu'il est Dieu; quand il demande que s'éloigne le calice de la Passion, lui qui est venu dans le monde pour cela, et quand il sue dans l'agonie et qu'il est réconforté par l'ange, lui qui réconforte ceux qui croient en lui et qui a enseigné par l'exemple à mépriser la mort; quand il est trahi par Judas, lui qui sait* qui est *Judas, et quand il est outragé par Caïphe, lui qui en recevait auparavant le culte comme Dieu; quand il est méprisé par Hérode, lui qui doit juger toute la terre, et quand il est flagellé par Pilate, lui qui* a pris nos infirmités*; quand il est moqué par les soldats, lui qu'assistent* mille milliers et une myriade de myriades *d'anges et d'archanges, et quand il est fixé au bois par les Juifs, lui qui* a fixé le ciel comme une voûte*; quand il* remet *dans un cri* son esprit *à son Père, lui qui est inséparable du Père, et quand,* inclinant la tête, il expire, *lui qui a dit :* « J'ai le pouvoir

de donner mon âme et le pouvoir de la reprendre » (*pour ce qui est de ne pas être soumis à la mort, étant la Vie, il a dit : « Je la donne moi-même »*); *quand il a le côté percé par la lance, lui qui donne la vie à tous, et quand, roulé dans un linceul, il est mis dans le sépulcre, lui qui ressuscite les morts; quand, le troisième jour, il est ressuscité par le Père, lui qui est* la Résurrection et la Vie, *car tout cela il l'a redressé pour nous, lui qui, à cause de nous, s'est fait comme nous. Car* il a pris lui-même nos infirmités, a porté nos maladies et a souffert à notre sujet, *suivant la parole du prophète Isaïe, lui qui était célébré par les anges et contemplé par les bergers, qui était attendu par Siméon et attesté par Anne. Il était celui que les mages cherchaient et que l'étoile indiquait, lui qui demeurait aussi* dans la maison du Père*; celui que Jean désignait du doigt, lui à qui le Père rendait témoignage d'en haut :* C'est mon Fils bien-aimé; écoutez-le. *Il triomphe du diable; il est* Jésus de Nazareth, *qui fut invité aux noces de Cana et changea l'eau en vin; qui commande à la mer agitée par la force des vents et marche sur la mer comme sur la terre ferme, rend la vue à* l'aveugle-né *et ressuscite Lazare mort depuis quatre jours; qui accomplit toutes sortes de miracles et pardonne les péchés, donne le pouvoir aux disciples et laisse couler du sang et de l'eau de son saint côté percé par la lance. A cause de lui, le soleil s'obscurcit et le jour ne donne plus de lumière, les pierres se brisent et le voile se déchire; les fondements de la terre sont secoués et les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent et les chefs rougissent; car en voyant sur la croix l'ordonnateur de l'univers fermer les yeux et rendre l'âme, la création a été troublée, et, ne pouvant contenir sa gloire suréminente, elle s'obscurcit. Il donne par un souffle l'Esprit aux disciples et entre malgré les portes fermées; il est enlevé par la nuée dans les cieux sous le regard des disciples, est assis à la droite du Père et vient en juge des vivants et des morts. Il est Dieu fait homme pour nous, et le Père* lui a tout soumis. *A lui la gloire et l'empire avec le Père et le Saint-Esprit dans la sainte Église, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Amen.*

HIPPOLYTE : *Contre les hérésies.*
(Traduction P. NAUTIN.)

L'ÉPREUVE DE L'OBÉISSANCE

La plus haute vie comporte les plus grands risques. Du moment que le Christ vient vivre en nous, espérance de la gloire[1], il nous fait participer, selon la mesure de sa grâce, à son destin. Qu'il imprime en nous son *caractère*, il veut que nous y correspondions en trempant nos caractères : ils doivent devenir en tout ceux d'hommes qui apprennent pour de bon *ce que c'est qu'obéir*[2], obéir *jusqu'à la mort*[3]. Nous voyons dans le Christ que cela ne signifie pas simplement obéir jusqu'au terme de notre course ici-bas, mais obéir, s'il le faut, jusqu'à en mourir.

Tel est évidemment l'esprit dans lequel il faut aborder les problèmes de l'obéissance. On doit, certes, considérer chacun d'eux en ce qu'il a de particulier. Mais l'obéissance proprement dite est commandée par une « mystique[4] »

---

1. Col., 1, 27.
2. Heb., 5, 8.
3. Phil., 2, 8.
4. Je me suis expliqué, à propos de la « mystique » de la pauvreté, sur le sens vraiment technique qu'il faut donner à ce mot où l'on risque de voir une expression trop vague. En technique des choses spirituelles, il faut entendre par là « deux ensembles de réalités que nous ne voulons pas séparer : 1° la prise de conscience des *principes* théologiques et métaphysiques qui

plus ample et plus profonde qu'elle, qui trouve sa plénitude dans l'appartenance au Christ, le grand Obéissant.

En son sens propre, l'obéissance est la vertu qui regarde le précepte légitime donné par l'autorité légitime. Le risque dès lors est grand de la borner à un accomplissement correct, géométriquement clos. Ce qui *l'ouvre* en toutes les directions[5], c'est un certain sens de la condition de créature, de la condition humaine et de la condition chrétienne, reconnues comme des sujétions et conférant aux diverses vertus un caractère général d'obéissance[6]. En retour, l'accomplissement des préceptes particuliers reçoit de cette mystique son inspiration, sa puissance et sa valeur spirituelle. L'homme à qui son maître dit : « Viens », et il vient; « Va », et il va[7], sa noblesse est de se conformer, créature, aux lois de son propre accomplissement, et, bien davantage, de son dépassement, dans la beauté de l'ordre. Aucune joie n'est joie que par la vertu de ce *Oui* qui jaillit comme la lumière et qui retourne en l'acte le plus libre et le plus personnel ce qui a tout l'air d'une contrainte subie. La conscience n'est jamais si heureuse qu'en ces ins-

---

commandent dans le domaine considéré; 2° concrètement, la vie profonde des vertus, des dons, des béatitudes, des charismes que la pratique met en jeu » (*Supplément de La Vie Spirituelle*, n° 4, 15 février 1948, p. 372, n. 3, où j'avais écrit : « 1° la réflexion », au lieu de : « 1° la prise de conscience »).

5. Suggérons une méditation sur l'obéissance dans les quatre directions indiquées par saint Paul, Éph., 3, 19 : dans la *largeur*, amplitude indéfinie des réalités qu'embrasse le Christ : l'obéissance universelle les *instaure* en lui; — dans la *longueur*, celle du temps, l'obéissance incessante, indéfectible, prolonge jusqu'à la fin des siècles et renouvelle selon les temps l'action salvifique; — dans la *profondeur*, celle des misères humaines, l'obéissance pareille à celle du Christ consent aux extrêmes abaissements et rejoint les hommes à sauver, prenant docilement leurs « formes d'esclaves » (cf. Phil., 2, 5); — dans la *hauteur*, dans la soumission du Fils au Père, elle trouve l'inspiration et la force de ces extensions et anéantissements.

6. Qui donc nous donnera une étude synthétique sur les « vertus générales », auxquelles saint Thomas fait tant d'allusions? Ce serait une admirable « phénoménologie » de l'ensemble de la vie spirituelle.

7. Lc, 7, 8-9. Il est difficile de penser que l'*admiration* du Christ se limite à la foi du centurion et ne s'étend pas à cet ordre d'autorité et de dépendance corrélatives si analogue et à tant d'égards homogène à celui de la foi.

tants où l'action ne lui renvoie plus la lueur de ses fallacieuses complaisances, mais l'éclat même de la lumière *qui éclaire tout homme venant en ce monde*[8]. Joie foncière de la créature docile à son instinct natif, joie suprême de l'enfant qui accomplit la parole du Père, joie souveraine de qui fait *abnégation* de soi[9] pour l'amour du Christ, et en chaque circonstance voit venir *son Heure*[10]. Il est des circonstances où l'obéissance est mise à une si redoutable épreuve que l'âme doit s'y préparer en vivant des plus hauts principes.

Obéissance et personnalité.

Deux épreuves paraissent plus particulièrement redoutables.

La première ne nous retiendra guère, quoique les chrétiens d'aujourd'hui, surtout les plus jeunes, semblent étrangement déconcertés lorsqu'elle les atteint. C'est le cas où l'on souffre d'une diminution de soi-même du fait qu'on obéit. Par exemple, on peut être consacré à une tâche où, loin de faire valoir ses talents, ils soient mortifiés et deviennent eux-mêmes une gêne. Il se peut que les supérieurs ne soient en cela coupables d'aucune incompréhension, malveillance ou désir malencontreux d'éprouver par bride la vertu; souvent les nécessités du bien commun qu'ils doivent promouvoir les obligent à des mesures qu'ils déplorent tout les premiers.

Il faut accorder à ceux que scandalise cette sorte d'épreuve qu'il est bien vrai qu'elle est contraire à la nature des choses. Il serait normal qu'en obéissant on épanouît sa personnalité, puisque, au lieu de se limiter à ses piètres petits intérêts, on participe par l'obéissance à ceux d'un ordre

8. Jn, 1, 9.
9. *Abneget semetipsum*, premier mot de la vie chrétienne : Mt., 16, 24.
10. Jn, 2, 4; 7, 6-8; 12, 23, 27; 13, 1; 17, 1.

supérieur, et dans la même mesure on devrait en recevoir accroissement[11]. On le devrait, certes! Mais comment ose-t-on compter sur un fonctionnement normal des choses selon leur nature, en cela même où le péché a troublé l'ordre naturel? Ce que l'homme a détraqué par sa révolte, ce sont précisément ses rapports de dépendance. Lorsqu'il obéit, il rentre dans l'ordre quant à l'essentiel, qui est la rectification de sa volonté, mais il le fait à ce régime de misère dont il expérimente partout — dans ses supérieurs, en ses rapports avec les autres, en lui-même — les contradictions navrantes. A ce régime, la participation au bien supérieur exalte sa noblesse secrète, mais toujours en restreignant plus ou moins l'usage des biens plus extérieurs où il risque de borner son ambition.

Ne l'y borne-t-il pas, c'est l'inquiétude que doit faire concevoir l'acuité trop vive prise de nos jours par ce problème de l'obéissance et de la personnalité. Cette extrême acuité risque de signifier un affaiblissement de la sagesse chrétienne. Mais aussi doit-on en avoir raison, sans trop de peine, en réveillant le sens de la personne invisible qui se construit pour l'éternité par le sacrifice des personnalités éphémères.

L'épreuve par excellence.

L'épreuve par excellence n'est pas là. Elle a lieu quand l'inférieur semble fondé à penser que le supérieur se trompe[12].

---

11. L'*Auctoritas* est la qualité de celui qui est l'*auctor* du bien commun, et, en celui-ci, du bien de chacun, de par la participation à ce bien commun « distribué ». En droit romain *auctoritas* comporte l'idée d'*augmentation*.

12. C'est vraiment curieux comme certaines gens, et le plus souvent avec une singulière agressivité, interrompent au seul énoncé de ce cas. On a beau y mettre toute la prudence possible : « L'inférieur semble fondé à penser » (acceptant même la laideur de ces trois verbes qui sortent l'un de l'autre comme les pièces d'une canne à pêche), on dirait que l'autorité est mise en péril. S'imaginent-ils qu'on ne sait pas la difficulté de juger? Pour

Examinons le cas en sa plus grande force. C'est celui où l'inférieur a voué sa vie à une cause qu'il sait elle-même vitale pour l'Eglise, et voici que l'autorité le désavoue, et cependant il a acquis en sa matière une maîtrise qui lui permet de comprendre parfaitement les raisons de l'autorité, de voir plus loin qu'elles, de constater que c'est par méprise qu'elles se retournent contre son œuvre pour la ruiner. Le cas est si peu chimérique que nous allons l'observer sur un exemple éclatant. Nous espérons que cette étude apaisera ceux qui ont à souffrir de disgrâces analogues, en des cas où les intérêts en cause ne peuvent certes pas être plus graves et où vraisemblablement l'évidence de la méprise est beaucoup moins claire.

Le 29 juin 1912, un décret de la Sacrée Congrégation du Concile interdit d'introduire dans les séminaires, « même à titre de consultation », un ouvrage allemand entaché de modernisme et d'hypercritique, et « divers écrits du P. Lagrange ». Le vague même de cette désignation jetait en fait le discrédit sur toute l'œuvre du maître exégète.

Nous avons à peine besoin de rappeler que le P. Lagrange travaillait depuis plus d'un quart de siècle à doter l'Église d'une saine exégèse de l'Écriture sainte. Il dirigeait à Jérusalem l'École Biblique et la *Revue Biblique*, qu'il avait fondées en 1890 et 1892. En général, les études sur l'Écriture étaient avant lui dans l'Église d'une valeur scientifique mé-

---

nous, cette difficulté est si évidente qu'il en sera question plusieurs fois au cours des pages qui suivent (vous verrez particulièrement le paragraphe sur « l'obéissance du jugement »). Il est grave, il est très grave que cette sorte de gens récusent comme séditieuse la position même d'une question que la vie fait surgir. S'ils se figurent fortifier l'autorité à ce prix, ils ne lui verront bientôt plus soumis vertueusement que les imbéciles. Puisque c'est au nom de la prudence qu'on refuse d'aborder courageusement de telles questions, prévenons que plus nous allons, plus nombreux sont ceux — parmi les meilleurs — qui ne se satisfont pas des réponses dilatoires, conventionnelles et faciles, qui ne sont plus apaisés que par les réponses *réelles*. Par malheur, il arrive souvent que ceux qui auraient besoin de s'en rendre compte ne comprennent même pas les questions, et plus souvent encore ce n'est pas à eux qu'on les pose. Ils demeurent dans leur monde rassurant — et abominent l'immense monde qui les fuit.

ocre. Cette carence, contrastant avec la solidité des tra-ux accomplis depuis la première moitié du XIX[e] siècle par rtains protestants et incroyants, laissait sans réponse bien es difficultés que se faisaient les esprits exigeants sur les ndements de leur croyance, sur la Parole même de Dieu. suffit d'évoquer la crise où la foi de Renan avait sombré. i une tâche était urgente dans l'Église et essentielle à sa ie, c'était bien celle que le P. Lagrange avait entreprise. u'il l'eût conduite tout ensemble selon les plus rigoureu-es méthodes scientifiques et conformément aux exigences e la foi, cela apparaît aujourd'hui d'une façon évidente : es travaux sont tenus en une estime exceptionnelle par us les savants catholiques, et les principes enseignés par . S. Pie XII, dans son encyclique sur les études bibliques [13], ont ceux-là mêmes que le P. Lagrange avait professés. Par alheur, il lui fallut accomplir son œuvre en pleine crise oderniste. Bien des catholiques la confondirent avec celle es esprits critiques qui ne concevaient plus la transcen-ance des réalités de la foi. D'où le coup qui le frappa.

Dès qu'il eut connaissance de la mesure dont il était la ictime, le P. Lagrange écrivit à Pie X [14] :

> Très Saint-Père, prosterné aux pieds de Votre Sainteté, je viens lui protester de ma douleur de l'avoir contristée et de mon obéissance. Mon premier mouvement a été et mon dernier mouvement sera toujours de me soumettre d'esprit et de cœur, sans réserve, aux ordres du Vicaire de Jésus-Christ. Mais précisément, parce que je me sens vraiment le cœur du fils le plus soumis, qu'il me soit permis de dire à un Père, le plus auguste des Pères, mais cependant un Père...

Coupons le texte ici, pour éveiller l'attention sur ce u'un tel préambule peut bien annoncer.

Mais, d'abord, il faut goûter la paix et douceur qui n'a été

---

13. Encyclique *Divino afflante Spiritu*, du 30 septembre 1943.
14. Cité Braun, *L'œuvre exégétique du P. Lagrange*, Fribourg, 1943, p. 121. s textes suivants sont empruntés aussi à cet ouvrage.

troublée évidemment en rien dans ce cœur soumis. La disposition fondamentale qui apparaît comme la sève vive de l'obéissance comporte une ferveur filiale. Précisons autant que nous pouvons le domaine propre à chaque vertu; ne confondons pas *l'obéissance*, qui a rapport rigoureusement au *précepte*, et cette vertu d'allure très différente qui règle le comportement envers *le supérieur lui-même* (les théologiens l'appellent « observance »); mais voilà bien de ces cas où, s'il faut distinguer, c'est pour mieux unir. Chaque vertu est inintelligible sans les autres, et entre elles il faut reconnaître certaines plus étroites connexions, implications réciproques. Obéissance et « observance » sont l'application à des objets divers d'une même disposition de fond qui apparaît à l'état pur dans l'épreuve. Alors la première réaction des saints — chez nous autres, pauvres, il est à craindre que ce ne soit que la seconde; on nous pardonnera un premier mouvement, non pas certes de révolte, mais d'amertume —, cette première réaction révèle que au plus secret de l'obéissance est une *piété*[15]. Celle-ci reconnaît dans le supérieur qui frappe la main du Père céleste[16]. Cette piété filiale peut être aride. Il est plus conforme à son caractère qu'elle mette dans le cœur une vraie tendresse, qui irrigue en secret tout le champ des vertus. Voici, en tout cas, qu'elle se révèle plus forte que toute tentation de ressentiment et que l'évidence de la méprise. Le premier devoir de l'obéissant dans son épreuve, c'est de préserver, de favoriser cette disposition fondamentale et de s'y complaire. C'est d'y trouver le goût d'une loyauté, qui, par elle, ne sera pas sèche et distante. Elle deviendra plus nécessaire que jamais dans les cas — espérons qu'ils ne se produiront point — où le supérieur ne se comportera pas comme un père — comme ce père qu'il demeurera en dépit de lui-même.

---

15. Il y a autant de sortes de *piétés* que de *principes* de notre être, Dieu, nos parents, nos maîtres, notre patrie, nos supérieurs...

16. *Ecce sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum... ita oculi nostri a Dominum Deum nostrum donec misereatur nostri.* Ps. cxx (Vulg. cxxii), le mardi à vêpres.

Au point précis où nous avons coupé le texte du P. Lagrange, cette piété apparaît si vive que nous pouvons en éprouver quelque surprise. Elle se traduit par des expressions si multipliées! Qu'est-ce que ce fils va donc dire de tellement audacieux à son Père? Lorsqu'on sait la gravité de ce qui est en cause, on s'attend à ce qu'un tel respect empreint de tant d'amour autorise une tentative — timide — pour présenter au Saint-Père un commencement de justification qui lui fasse reconsidérer le cas. Mais non. Rien que la plainte d'un fils soumis de l'Église[17] :

> ... qu'il me soit permis de dire... ma douleur des considérants qui paraissent attachés à la réprobation de plusieurs de mes ouvrages, d'ailleurs indéterminés, et qui seraient entachés de rationalisme. Que ces ouvrages contiennent des erreurs, je suis prêt à le reconnaître, mais qu'ils aient été écrits dans un esprit de désobéissance à la tradition ecclésiastique ou aux décisions de la Commission Biblique Pontificale, daignez, Très Saint-Père, m'autoriser à Vous déclarer que rien n'était plus loin de ma pensée. Je demeure à genoux devant Votre Sainteté pour implorer sa bénédiction.

Le 6 août, le P. Lagrange écrit au Maître général de son ordre, le P. Cormier. On admirera dans cette lettre, avec la même piété, une loyauté, une rectitude dans l'obéissance qui créent une atmosphère spirituelle toute claire. On sentira combien cette disposition va de soi, sans phrases, et combien elle favorise le réalisme précis du jugement sur les mesures auxquelles il faut aviser, pour continuer à servir au mieux.

> Mon Rme Père, j'ai reçu hier soir votre bonne lettre du 27 juillet et vous suis très reconnaissant des sentiments si paternels que vous m'exprimez. Je n'ai point encore reçu le

17. On nous permettra bien à nous-même, « précisément parce que nous nous sentons le cœur du fils le plus soumis », d'exprimer notre douleur de ce que dans l'Église il faille user de tant de précautions lorsqu'on essaie de faire entendre un peu de ce qu'un fils aimerait dire en toute liberté.

décret de la Consistoriale. Je pense que vous n'avez jama
douté de ma complète soumission. Vous aurez la bonté
me guider et de m'indiquer la démarche que je dois faire
ce sujet pour que tout se passe correctement. Vous me dit
aussi de vous parler de Saint-Étienne[18]. Cela demande nat
rellement quelque réflexion. Pour moi, personnellement,
est clair que je ne dois plus m'occuper d'Écriture Saint

(Cette petite phrase est proprement sublime, du sublin
le plus héroïque, n'étant qu'une constatation objective, sa
la moindre plainte.)

Se soumettre et recommencer, ce serait imiter Loisy. E
trer dans d'autres voies ? Lesquelles ? On ne me prendra
pas au sérieux. Donc : 1° je renonce à faire le cours d'Éc
ture Sainte l'année prochaine; 2° à continuer le commentai
de saint Luc; 3° à écrire quoi que ce soit, même des rece
sions, sur ce sujet. Ce n'est pas par découragement, c'e
pour me montrer docile à la direction, cette fois très clai
à mon endroit, du Saint-Siège.

Soulignons : *docile à la direction, cette fois très claire
mon endroit, du Saint-Siège.* Aucun jugement sur cet
direction. En son for intérieur, il ne peut pas ne pas juge
quoiqu'on ait tout lieu de supposer qu'à ce jugement il
s'arrête pas, seul avec lui-même. Rien au dehors. *Rien.*
dans le secret, comme dans la conduite extérieure, la seu
chose qui compte, c'est d'être docile à la direction
l'Eglise, cette direction dont le Saint-Siège a la charge.

Donc, je ne puis plus non plus continuer à diriger la *Rev
Biblique.*

On sait combien elle lui tenait à cœur. Et il savait bi
qu'elle était alors dans l'Église le seul organe mené parfa

18. Saint-Étienne, couvent dominicain de Jérusalem, où se trouve l'Éc
biblique.

tement selon l'esprit où était le salut des sciences catholiques relatives à l'Écriture.)

Personne ici, je pense, ne consentirait à s'en charger. Je crois que la seule chose pratique est celle que je vous ai proposée par un mémoire écrit à Rome dès 1905, de la transformer en une *Revue des études palestiniennes et orientales*. On ne pourrait voir dans cette transformation qu'un acte de déférence envers le Saint-Siège. Je vais en écrire à M. Gabalda [19]. Si vous approuvez ce projet, je traiterai avec lui, et nous pourrons continuer. Loin d'exciter les autres contre l'autorité, je demande qu'on continue, mais l'opinion générale me paraît être que nous avons tout intérêt, comme le cardinal Rampolla me l'a souvent conseillé, de nous cantonner dans les questions orientales, archéologiques, etc., hors de la Bible, sinon pour la topographie, etc. Si nous avions pris ce parti en 1905, comme je vous le demandais ! D'ailleurs, le Père sous-prieur rentre vendredi ou lundi; nous aurons à faire les élections, et l'on vous dira quel est le sentiment de tous. Ma personne ne doit compter pour rien, ne vous l'ai-je pas répété bien des fois? Si même vous jugez bon de me déplacer, tant mieux. A tout le moins, je ne serais pas fâché d'avoir un congé d'un an. L'école elle-même pourrait très bien être considérée comme école d'études palestiniennes et orientales. Il me semble que vous pourriez très bien présenter cette mesure comme un acte déférant aux intentions du Saint-Père. Ici, on y est disposé. Quant à des récriminations par lettres, j'ose dire que ce n'est pas dans mon caractère.

On aime, n'est-ce pas? que la note de fierté ne soit pas absente de l'humble soumission. (Combien il faudrait engager les chrétiens à cette sainte fierté, et la leur faire distinguer de l'orgueil, avec lequel si souvent on la confond!)

---

19. Éditeur de la *Revue Biblique*.

« *L'obéissance du jugement* » *et la paix du cœur.*

Explicitons ici quelque chose qui va de soi pour le P. La grange, mais que nos esprits plus médiocres et nos cœurs encombrés de passions risquent terriblement d'omettre. C'est ce que saint Ignace de Loyola désigne par l'expression dangereuse : « Obéissance du jugement. » On en a souvent abusé. Il ne s'agit pas de trouver justes des façons de penser et d'agir dont on voit bien qu'elles ne le sont pas. Du fait qu'elles sont celles des supérieurs, et parce qu'on doit mortifier la propension trop naturelle à être soi-même injuste envers ceux dont on souffre, mortifier aussi la propension à critiquer l'autorité, il ne s'ensuit nullement que la vertu engage à juger que les supérieurs ont raison quand on se rend bien compte qu'ils ont tort. L'entreprise serait du reste impossible. L'esprit ne peut pas voir autrement qu'il voit. Lorsqu'on prétend lui imposer cette violence, on l'invite à corrompre toute la vie. Cette hypocrite prétention trop répandue, à juger que les supérieurs ont toujours raison est sans doute pour beaucoup dans la fausseté de certains caractères et dans l'avilissement de tant de consciences devenues serviles. La noblesse de l'homme est dans la liberté, et la liberté est dans le jugement. Une droite conception de l' « obéissance du jugement » est donc d'une importance radicale et d'une portée universelle[20].

Pour la correcte et même fervente obéissance, comme pour l'inaltérable paix, une vue simple suffit : c'est l'autorité légitime qui a donné l'ordre dans les limites de son pouvoir. Mais la double propension que nous avons dite appelle une rectification. Elle oblige à un effort contraire pour entrer le plus possible dans les vues des supérieurs. Dans le cas du P. Lagrange la question ne se posait pas. Le

20. Intéressants éléments dans S. Giet, *Saint Bernard et le troisième degré d'obéissance*, dans *Année théologique*, 1946, pp. 192 et s.

rientations de la pensée dans l'Église, les dangers du mo-ternisme et de tout ce qui pouvait ressembler à cette héré-e, lui étaient parfaitement connus. Il savait aussi que bien es « disciples » compromettent leurs « maîtres » par les pplications excessives qu'ils font de leurs principes; il avait avec quelle légèreté les esprits mal équilibrés s'auto-isent des travaux des savants pour faire des procès de ten-ances au gré de leurs passions. Il comprenait donc la me-ure qui le frappait sans avoir besoin d'un effort particulier our entrer dans les intentions de ceux qui l'avaient portée. Cela ne veut pas dire qu'il la jugeait justifiée.)

Nos cas ne sont généralement pas aussi clairs. D'ordi-aire, en face de supérieurs qui ont du bien commun dont ls sont chargés une vue beaucoup plus étendue et complète ue la nôtre, plus désintéressée également, nous manquons e toutes sortes d'informations qui nous feraient à nous-mêmes rectifier nos jugements dans le sens des leurs. L'é-roitesse de notre champ de compétence développe en nous n état d'esprit de partisans, que les contradictions venues e l'autorité risquent d'aggraver en un très mauvais esprit. 'effort pour juger autant que possible comme les supé-ieurs est donc une stricte obligation, de la plus élémentaire agesse.

Il revêt plus particulièrement un caractère sur lequel on oit insister. En tant qu'inférieurs commis à une certaine iche, nous abdiquons dans le champ précis de cette tâche otre esprit propre, pour être les exécutants des supérieurs. a responsabilité que nous avons là ne regarde que les oyens d'exécution dont le soin nous est confié. Nous ne ommes pas de purs *instruments*, nous sommes des causes ntelligentes et libres, mais — en ce qui est moralement ste, dont notre conscience doit garder toujours le souci — exercice de notre intelligence, en ce domaine précis où ue l'obéissance, est de devenir les meilleurs exécutants. our cela il nous faut entrer autant que possible dans les ntentions des supérieurs.

Trop souvent, nous nous méprenons sur ces intentions, rtout lorsque les nôtres sont contredites par leurs ordres.

Nous interprétons avec malveillance leurs paroles et le
conduite. L'épreuve de notre obéissance risque d'être im
ginaire : de ne pas être due à de réelles erreurs de nos su
rieurs, mais à celles que leur prêtent nos propres passio
Imaginaire, l'épreuve alors n'en est pas moins véritab
mais elle est *empoisonnée*.

Il y a des blessures *saines*, et il y en a de purulentes. Grâ
à l' « obéissance de jugement » bien comprise, nous ne re
vrons jamais que les premières. En effet, comment do
nous dégagerons-nous de nos vues désordonnées pour ac
der autant que cela nous sera possible à celles de nos su
rieurs, sinon — recourant du reste aux lumières explici
qu'ils voudront bien nous communiquer — par notre eff
pour nous élever à la considération de l'ordre supérieur
lequel eux-mêmes se règlent — ou doivent se régler ? I
lors, leur erreurs, si par malheur ils en commettent, n
seront beaucoup plus douloureuses. Ce qu'elles blesser
en nous ne sera plus notre petit monde passionnel, mais
ordre suprême auquel notre esprit s'accordera et qui n
les fera percevoir et qualifier. Cette douleur cependant —
sera bien le signe de la rectification spirituelle — baign
dans une paix inaltérable, tranquillité de cet ordre. Se
teurs de l'Église, forts nous-mêmes des promesses du Ch
qui font sa force, nous espérerons contre toute espéranc
Le silence loyal que nous garderons au dehors rayonn
d'un silence profond de nos âmes, paisibles dans la patie
de Dieu.

Le P. Lagrange fut purement et simplement enlev
l'École de Jérusalem. Il ne reçut pas le congé d'un an q
souhaitait, mais on le rappela en France, d'une façon
paraissait définitive, pour l'employer à des ministères s
rapport avec ses spécialités. Le 1er septembre, il quitta
collaborateurs, en leur laissant cette consigne :

Pas d'amertume et point de défaillance ! Aucun so

21 Rom., 4, 18.

digne de ce nom ne discute l'ordre qui le jette au combat, encore moins faut-il fléchir ou déserter. Ma prière et mon cœur vous sont acquis, mais vous n'escompterez plus mon aide, sentant assez que je ne pourrais, sans déloyauté, vous l'accorder, même indirectement et sans paraître. Si Dieu veut que cette œuvre vive, c'est lui qui la fera vivre comme par le passé, mais vous ne mériterez assistance qu'à la condition de rester courageux et enthousiastes, surtout vrais religieux et fils soumis d'esprit et de cœur à l'Ordre et à l'Église.

Il prêcha le carême de 1913 à Paris, en l'église Saint-Séverin, sur les grandes vocations du chrétien. Il consacra tout un sermon de cette suite à la dévotion au pape. On nous en cite ce passage, où nous serions à plaindre si le style désuet et le panache nous cachaient la grandeur :

Fils des Celtes, nous savons [nous autres Français] nous dévouer à corps perdu, nous ne savons pas marquer le pas. Que le pape modère nos efforts, qu'il nous ordonne de ne pas avancer là où la générosité nous pousse, c'est notre épreuve. Dût-il alors dire à ses soldats : Vous n'êtes pas bons pour combattre, allez garder les bagages, nous le ferions avec joie.

La liberté dans l'épreuve.

Il faut réfléchir un peu sur ce que l'obéissant garde de liberté dans les limites du précepte qui le coince.

Liberté spirituelle, pour sûr! Nous en avons remarqué plusieurs aspects. Les cas de contrainte sont toujours ceux où éclate de la façon la plus saisissante la liberté contre laquelle nul ne peut rien [22]. Celui que l'on entrave est obligé alors

22. On nous saura gré d'en citer un autre cas admirable. Le P. Sertillanges fut très douloureusement brisé. Le P. Synave, qui a reçu de lui bien des confidences au Saulchoir vers 1930-1935, m'a rapporté alors cette conversation que j'ai aussitôt notée et que je retrouve : « Tout de même, mon Père, ces

d'atteindre le principe de sa liberté à l'état le plus pur. Cette liberté s'atteste comme vraiment souveraine, dominant la situation où il paraît esclave. Son secret est dans l'ouverture à l'infini, à l'absolu, par rapport auquel rien, si triomphant qu'il soit, ne compte, — concrètement, l'ouverture à la Personne divine du Christ. Là il domine cette situation dans un *jugement*, aussi juste que possible, tout pénétré d'amour. (C'est l'amour qui procure l'expérience vécue de Dieu en son Christ, cette réalité par rapport à laquelle spontanément et vitalement on juge : il ne s'agit pas d'un jugement théorique, mais d'un *engagement* de tout l'être — il ne faut pas que ce mot d'engagement soit discrédité par l'abus qu'on en a fait.)

Que, par surcroît, la contrainte vienne, avec les apparences d'une injustice, ou au moins d'une erreur, de l'autorité à laquelle on est soumis, dévoué, *voué* au sens le plus fort, l'obéissant est obligé de se diviser, non plus seulement entre l'individu éphémère et la personne éternelle[23], mais encore et plus cruellement, entre cette personne qui juge avec lucidité, sérénité, de l'ordre qui la commande, et elle-même qui s'y sacrifie de grand cœur. Est-il pénétration plus aiguë du glaive qui sépare l'âme d'avec l'esprit[24] ? Ah! prions pour que cette épreuve en ceux qui y sont appelés soit parfaitement *pure*.

Le point le plus délicat cependant est celui de ce qui reste de liberté pour *l'action* que peut se permettre encore l'obéissant — la parole et l'écriture, à cet égard, sont des actions

---

gens qui vous ont fait tant de mal, vous devez bien y penser quelquefois. — N'exagérez pas ! Ils ne m'ont pas fait tant de mal. Ils m'ont laissé ma plume et ma messe. (Après un petit temps.) Et quand ils me les prendraient ? Ils ne pourront pas m'enlever mon cœur. Je leur échapperai toujours. »

23. Cette distinction *individu-personne* est encore une de ces notions mises en valeur à juste titre en nos temps, devenues objets de mode, et puis objets de critiques. Ces critiques ont heureusement obligé à l'employer avec discernement, mais il serait déplorable d'être intimidé par elles et de perdre le bénéfice de cette distinction si essentielle.

24. Hébr., 4, 12.

Je ne me rends pas bien compte — sans doute la publication d'une Vie abondamment documentée du P. Lagrange précisera-t-elle cela — jusqu'à quel point le cas de ce grand religieux illustre ce problème. Dès maintenant, néanmoins, il nous fournit des indications sur quelques-uns des degrés de l'initiative qu'il garde ou abdique selon les décisions que l'autorité lui signifie. Lorsqu'il écrit au P. Cormier, se croyant autorisé à continuer son travail à Jérusalem, il songe tout de suite à la mesure dans laquelle il pourra le poursuivre. On a vu combien cette mesure était réduite, et que cette réduction même lui avait paru s'imposer, longtemps avant qu'une décision disciplinaire ne la lui eût signifiée. Sa soumission a beau être totale, il cherche la mesure de son activité personnelle, et même il la cherche, *parce que* totale est sa soumission : abandonner sa tâche et engager ses collaborateurs à l'abandonner lui paraîtrait « exciter les autres contre l'autorité », évidemment par aigreur de dépit. Et, parce que sa soumission est totale, il ne renie rien de ce qu'il a fait. D'avance, il s'incline devant tout verdict du Saint-Siège, mais il ne voit pas quel point de son œuvre il devrait corriger. Ensuite, quand l'autorité l'oblige à un sacrifice complet de son service, il l'accomplit sans la moindre réserve, il devient un simple prédicateur parmi tant d'autres. Mais lorsque, après un an de cette soumission exemplaire, le général de son ordre obtient pour lui la permission de reprendre à Jérusalem son œuvre d'exégèse, il s'y remet à plein, sans qu'il mitige en rien, nous semble-t-il (sinon dans le style embarrassé de certaines phrases), sa prétendue audace.

La question évidemment n'est pas pour lui d'abonder plus ou moins dans un *sens*, de doser ou non des *tendances*, mais d'examiner objectivement chaque problème et de découvrir à son sujet la *vérité*. La vérité n'est pas affaire de tendances, il ne s'agit pas de savoir, en l'affirmant, si l'on est plus ou moins « audacieux » ou « modéré », « conservateur » ou « progressiste ». Elle est ou elle n'est pas. Elle est *telle* ou *telle*. Autant qu'on est autorisé à la dire, on la dit, comme on la voit.

C'est que l'obéissance regarde rigoureusement *le précepte*. Elle en remplit avec joie toute la mesure, mais on ne doit pas l'étendre au delà. Si les dispositions foncières que nous avons caractérisées existent, et persistent, et se renouvellent, dans leur climat intérieur, l'obéissant doit poursuivre tout ce qu'il peut de l'action *compatible avec le précepte*. Si ces dispositions sont illusoires, si l'inférieur ruse avec les préceptes que l'autorité lui a intimés, il est un prévaricateur et un imposteur. Mais, aimant et loyal, cet amour même et cette même loyauté l'obligent à poursuivre tout ce qu'il peut de ce qu'il sait être son service méconnu.

Vérité dangereuse? Toute vérité comporte ses dangers, et plus une vérité est précieuse, plus elle est difficile et par suite dangereuse. Les conditions que nous avons posées chacun l'a senti, ne sont pas précautions de style. Ce sont bien des conditions *sine qua non*, concrétisées d'une façon déjà suggestive, selon la méthode des différences, par ce que nous entrevoyons de la conduite du P. Lagrange.

A cette vérité, on arrive par plusieurs voies. La plus extérieure, mais la plus indubitable aux yeux de ceux qui seraient tentés de la contester, est juridique. *Odiosa sunt restringenda*, c'est un principe fondamental du droit. Il signifie que les dispositions législatives ou les diverses mesures lorsqu'elles sont « odieuses », lorsqu'elles contraignent, ne peuvent être appliquées qu'aux seuls cas expressément prévus et indiqués par l'autorité qui les a prises; elles ne doivent jamais être étendues à d'autres cas. Il y a une sinistre espèce de gens dont le zèle dévastateur arguë toujours de condamnations pour faire suspecter ceux que ces condamnations ne visent pas, ou concluent de limites apportées à l'activité d'un homme qu'il faut l'annihiler tout à fait. A ces gens-là on ne répétera jamais assez : *Odiosa sunt restringenda*.

Mais au delà du principe juridique, c'est la nature des choses qu'il nous faut considérer. Même positifs, les préceptes ne tiennent pas lieu de la vie. La vie de l'intelligence et de l'amour dans l'Eglise doit être orientée et préservée de certaines déviations par des prescriptions, mais celles-ci ne

ffisent à elles seules ni à cette préservation ni à cette direc-
n; quant à susciter la vie, elles n'en ont nul pouvoir. Si
ns l'Église on se bornait à éviter ce qui est interdit et à
ire ce qui est commandé, on scléroserait, on stériliserait
ut. C'est une grave erreur, contredite par toute l'histoire
la plus récente), de se figurer que les initiatives fécondes,
nies de Dieu et de l'Église, partent de préférence des auto-
tés. Les autorités les contrôlent, les « modèrent », mais
ieu les suscite un peu partout dans le peuple fidèle. Le plus
uvent, elles sont d'abord suspectes et d'abord contrariées.
*u cours de cette épreuve, le plus sûr critère de leur authen-
cité est leur soumission aux mesures prises contre elles.*
ui, et je le souligne. Mais en revanche les bons serviteurs à
ui Dieu les a inspirées ont le devoir de faire tout ce qu'ils
uvent pour leur succès. Ces deux conduites sont assuré-
ent difficiles à unir, mais elles le sont à la façon de l'hu-
ilité et de la magnanimité, qui ne doivent aller jamais
une sans l'autre, la première ne dépassant pas la mesure
s dons, la seconde ne se tenant pas en deçà, ce qui serait
ssi un grand mal.

Le cas est celui d'un conflit de devoirs, et l'on peut même
re d'autorité. Car les grandes causes qui nous requièrent
us intiment aussi leurs ordres. Qu'une autorité incom-
réhensive nous empêche d'y obéir, *c'est cette autorité qui
rime*, comme une maladie ou tant de circonstances que
us reconnaissons avec Pascal comme ces maîtres à nous
nnés par Dieu lui-même de sa main. Que nous devons
ur *obéir* de bon cœur! Mais dès que cette contraignante
ain de Dieu nous laisse un peu de champ, nous voilà dis-
nibles pour des appels qui viennent aussi de Dieu.

a miséricorde envers qui inflige l'épreuve.

Dans les périodes de grave crise, Dieu inspire à ses servi-
urs une audace à la mesure des conjonctures, lesquelles
nt extrêmes. Ils se trouvent forcés de servir l'Église de

façons inédites, du simple fait qu'ils correspondent à d
données sans rapport avec celles des temps où furent fait
les règles communes, où se sont fixées les habitudes d'e
prit qui règnent, la manière même de poser les problèm
et de juger de toutes choses. Puisqu'il leur faut frayer d
voies, étonnez-vous de ne pas les trouver dans les rout
tracées! En mettant les choses au mieux, il est impossil
qu'à certains moments ils ne s'égarent pas. Quelles bell
occasions de les anéantir! Selon l'excès des conjonctur
ils souffrent pour l'Église, et selon ce même excès ils sou
frent de l'Église, et ils souffrent par elle. Ce n'est cert
pas à la légère qu'ils s'exposent à une pareille épreuv
Horrible, au contraire, est la légèreté avec laquelle tant
chrétiens *en prennent leur parti*, si même ils ne crient pa
« *Tolle!* Qu'on nous en débarrasse![25] »

Ces chrétiens vont volontiers jusqu'à systématiser
lois de nature et de surnature nécessaires, providentiell
ce qui est l'effet de misères déplorables. Assurément, le
gime de misères qui est celui des hommes depuis le péc
rend pratiquement inévitables les méprises, les incomp
hensions, et même pas mal de méchanceté, dans l'Égli
faite de pauvres hommes. Assurément, il est inévitable à
régime que l'épreuve de ce que l'Esprit y suscite soit du
et longue. Nous le savons et nous pourrions en plusieu
des cas en expliquer le mécanisme presque fatal. Et il fa
détailler de telles considérations pour faire excuser bi
des choses, qui sont intolérables avec le recul du temps
tout esprit juste et à tout cœur généreux, — qui tout
suite sont intolérables déjà — (qu'on ne s'y méprenne pa
aux contemporains avertis. Expliquons, expliquons, —
lassablement expliquons, — et par là même, dans une c
taine mesure excusons. Pardonnons septante fois. Mais
l'on prétend *justifier*, ah!...

Autre est la miséricorde qui pardonne la misère et te

---

25. Cf. Jn, 19, 15.

y remédier en la haïssant, autre l'indulgence facile qui
sourit. Non contents de prendre celle-ci pour celle-là,
op de chrétiens canonisent en quelque sorte la misère
and ils la voient dans l'autorité. Dieu la veut, pensent-
s. Ils lui trouvent cela de bon qu'elle éprouve la vertu.
ertes, elle lui inflige la plus décisive des épreuves, et après
que nous en avons vu, ce n'est pas nous qui méconnaî-
ons sa bienfaisance possible. Mais que Dieu permette le
al et qu'il en tire en fin de compte un plus grand bien
e nous autorise pas à être, pour ce mal, indulgents. Moins
ncore pouvons-nous y contribuer d'aucune manière. L'es-
èce de chrétiens sans inquiétude auxquels nous pensons
croient des sages profonds et avisés quand ils érigent en
gle de mortifier toute « audace » dans le service de Dieu.
u vrai, ils manquent atrocement de discernement et d'a-
our. Outre que ce moyen d'éprouver les esprits est bien
rossier, alors qu'un peu d'attention sympathique à l'acti-
té de ces esprits permettrait de les qualifier d'une façon
aucoup plus précise, ces chrétiens soi-disant « prudents »
ettent les lumières sous le boisseau dans le temps précis
ù les hommes en auraient besoin pour s'éclairer; ils ne se
ident à les ériger sur les chandeliers que longtemps
rès que les hommes sont allés à d'autres lumières. (Ils
aient dégoûtés des lumignons dont on les obligeait à se
ntenter.). C'est devenu un lieu commun de vanter les
uits qu'ont fini par porter les efforts longtemps contra-
és. On ne veut pas voir combien ils sont tardifs, précai-
s, déjà hors de saison. On ferait mieux de s'inquiéter de
us ceux, tellement plus nombreux et éclatants, que les grê-
s et les gelées de la prétendue « prudence » ont anéantis
ns la fleur. Ces fleurs ne sont pas hypothétiques. Au con-
aire, quel que soit le champ de travail où l'on ait compé-
nce, l'on en revient angoissé de toutes les promesses
cessivement sacrifiées à d'officielles erreurs, plus com-
odes[26]...

26. Il y a pourtant dans l'Évangile une certaine parabole de l'ivraie qui, a

Assez là-dessus! tout ce que nous voulons suggérer c l'abus affreux qu'on fait d'une fausse mystique de l'obé sance. La vraie est assez forte, on l'a senti, pour garar de toute déviation, assurer tout respect et tout zèle dans service. Il n'y a nul besoin de vanter les effets désastreux l'autre; et il est moins opportun encore, il est abominal de faire rejaillir sur l'épreuve elle-même la beauté de conduite qu'y tiennent les grands obéissants ou la bea de l'ordre dont l'autorité — involontairement ou non abuse pour l'infliger. Lorsque, par méprise ou par mali elle frappe un chrétien, sous quelque forme que ce soit, lui-ci doit bénir Dieu qui la permet, s'y cache avec sa grâ veille à sa mesure. Le chrétien s'y comportera à la fac du P. Lagrange. Mais elle-même, n'en faites pas l'éloge! la déclarez pas normale! Ne l'acceptez pas comme une sc d'institution dans l'Église! Elle est simplement odieu Elle n'est pas *de* l'Église elle-même, elle tient *dans* l'Ég à l'action de Satan. La provoquer sciemment, circon nir les supérieurs pour la déclencher sur des frères dans Christ, c'est une de ces fautes contre lesquelles on dev mettre en garde clercs et laïcs, — alors que trop de ch y poussent. Dieu sait avec quelle frénésie certains, bea coup, y mettent un zèle qu'ils se flattent d'être celui d maison de Dieu.

Il faut que tous nous contribuions à créer dans l'Ég un certain *climat* où j'ai la naïveté d'imaginer que de abus ne seraient plus même concevables.

fr. Pie-Raymond Régamey, O. P

---

fortiori, interdit d'arracher prématurément ce qui n'a que les apparence la mauvaise herbe. Mais

Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'Église.

(Boileau, *Le Lutrin*.)

Au XVII[e] siècle, « abîmer » signifiait : précipiter dans l'abîme.

LES ENFANTS ET LE SENS DE DIEU

Du premier regard sur le monde à la lecture de l'Ancien Testament

Le « goût » de Dieu se perd.

A cela que faire? Aimerait-on sur commande? On aime ou on n'aime pas. Ou on n'aime plus.

A la rigueur, un amour de tête, le sens d'un « devoir d'aimer » suppléerait à l'élan du cœur, au « goût ». Qu'un tel amour soit encore de la charité, c'est une question; qu'il ne puisse subsister par lui-même et sans l'appui d'une foi ferme, de convictions dont la raison, au moins négativement, tombe d'accord, c'en est une autre, et la première.

Mais justement la foi aussi se perd. Et jusqu'à l'attitude d'esprit rationnelle en face du Dieu des philosophes et des savants, qui pouvait servir de tremplin à la vertu de foi, cette attitude elle-même se perd.

A défaut de raison et de philosophie spiritualiste, à défaut de foi, d'espérance et de charité, l'homme d'aujourd'hui conserve-t-il du moins une certaine humilité devant le mystère, avoue-t-il son ignorance, respecte-t-il, admet-il seulement quelque chose, ou quelqu'un, qui le dépasse? Pour autant que cela le dépasserait, il s'en détourne ou il s'en moque.

Le respect aussi se perd.

Le respect perdu.

Ou, plutôt, le respect s'est perdu, depuis longtemps déjà. Le générations nouvelles n'emploient pas le mot.

Parce que les jeunes parents ne comprennent pas eux-même le respect, ils ne songent pas à le cultiver chez leurs enfant comme ils cultivent d'autres valeurs, l'endurance par exempl ou l'efficience. Encore que le sens de la discipline soit lui aus en baisse, ils parleront plus volontiers de leur droit à l'obéi sance que de leur droit au respect. Craignent-ils donc que respect tue la confiance? C'est qu'ils l'apparentent à la crain servile et ne voient pas ce qu'il peut y avoir de dignité dan l'acceptation par un être humain d'une hiérarchie familiali sociale, spirituelle. La dignité consiste, pour les hommes sa respect, à s'égaler aux plus grands : « C'est un homme comm nous », dira-t-on du pape; à construire des tours de Babel; po finir, à nier pratiquement le Créateur. A traiter Jésus-Christ, s'i sont attirés par lui, comme un « copain ». A mépriser « les fo mes ». Le déclin de l'art est un mépris : mépris de la matièr mépris de l'effort qui aboutirait à la perfection du détail bien à place, mépris de l'acte trop gratuit...; et le déclin des bonn manières est aussi un mépris.

Le besoin d'ordre, si peu exigeant qu'on soit devenu, obli de temps à autre les éducateurs à s'imposer. Prestige personn habileté persuasive, sévérité : ils emploieront tous les moye avant de songer à celui qui est inscrit dans la nature même l'enfant : le respect.

Les tout-petits ne sont pas qu'égoïstes et capricieux, ils so naturellement humbles; ils se sentent tellement dépendants ! No grossirions la réalité si nous parlions de leur orgueil; le m vanité suffit, avec égocentrisme. Dépendants, humbles, ils seraie tout prêts au respect. Une crainte filiale correspondait à la do ceur quelque peu majestueuse des parents, et du respect enve les personnes humaines le chemin serait direct au respect enve Dieu.

Respectant Dieu d'un sentiment intime et profond, ils « n'oseraient pas » lui désobéir, ou ils l'oseraient plus rarement. Les éducateurs plus ou moins laïcisants ne voient pas combien la crainte de Dieu est puissante pour inhiber les impulsions mauvaises des enfants qui ont la foi. Avoir la foi, c'est avoir la pensée de Dieu sans doute, mais aussi la crainte de Dieu. Ils sont gourmands, chapardeurs, menteurs? L'occasion les poussant, ils vont commettre des actes délictueux; en se cachant, parce qu'ils sentent plus ou moins confusément le blâme attaché à ces actes. Qu'on vienne à leur apprendre, ou à leur rappeler que Dieu, avec et avant leurs parents, les interdit : « C'est un péché? », demandent-ils; et il y a de l'angoisse dans leur voix [1].

Ne nous hâtons pas de traduire cette angoisse par « peur de l'enfer »; on la remarque chez des enfants à qui on n'a pour ainsi dire encore jamais parlé de l'enfer. Peur, bien plutôt, de l'inimitié divine; rupture d'équilibre; perte de confiance en la vie : la vie, pour être agréable aux enfants qui ont la foi, comporte des rapports paisibles avec Dieu; rapports nuancés d'amour, souvent; de respect, toujours.

La sainte Écriture dit que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse; elle est aussi le commencement de la charité; or le respect est justement l'autre nom de la crainte. En même temps que preuve et garantie d'avenir de la foi, le respect de Dieu et de ses droits est la base de la charité, cette charité dont l'éducation commence au début de l'éducation du petit enfant et s'achèvera là-haut en plénitude. Là-haut, la charité, l'amour pour Dieu n'a besoin d'aucun support : ni foi, ni crainte. Ici-bas, elle ne subsiste pas sans ce que les théologiens nomment la crainte révérentielle.

Tandis que la crainte peut sourdement subsister dans un homme sans guère de charité. Pour « vivre sa vie », il a quitté Dieu, il a choisi un autre amour, car on ne vit pas sans amour. Mais vienne une grave option, par exemple l'attitude à prendre devant la mort : la crainte reparaît à fleur de conscience, salu-

1. Bien sûr les éducateurs trop pressés de mettre sans cesse Dieu dans leur jeu, et qui exploitent indiscrètement les sentiments naturels, observeront rarement des réactions aussi vives et aussi profondes.

taire; et le pécheur « parie » pour Dieu. C'est une chance qu nous lui retirons si nous prétendons l'élever seulement dar l'amour.

On a de nos jours un peu trop légèrement répudié ce qui fa sait le primat de tant d'éducations anciennes : la crainte. L hommes vont toujours au plus facile. Au lieu de tempérer jad la crainte par l'amour, ce qui eût demandé de l'application du dévouement, l'emploi du mobile *crainte* les avait condui à la sévérité excessive et à la contrainte brutale qui n'essaie p de comprendre. La religion qu'ils enseignaient s'assortissait cette éducation, et la crainte était en train de tout perdre, par qu'exclusive.

Nous en sommes à la religion de l'amour.

En éducation aussi nous en sommes à l'amour; jamais on n tant aimé les enfants.

Ne risquons-nous pas encore une fois de tout perdre en pou sant trop loin la réaction ?

Cette éducation de l'amour de Dieu[2], qui néglige la crainti est-elle à l'épreuve des redoutables tentations actuelles ? L'amou il durera autant que l'esprit de sacrifice, et pas davantage. désintéressement auquel tend l'amour est quelque chose de tr beau pour suffire toute la vie au chrétien moyen. Nous avons l'homme en général et de sa sensibilité une vue trop optimiste nous le croyons capable de poursuivre avec constance un idé d'amour, sans autre perspective de récompense que de l'amo encore (comment cet homme moyen peut-il se figurer le ciel ?

Qu'il s'en défende ou non, il cherche le bonheur (non p même le bonheur : la jouissance). Prenons-le comme il est; q la peur de l'échec *personnel* et *total* soit en lui prête à prend la relève de l'amour; qu'il voie en Dieu non pas seulement Père indulgent, mais un Maître duquel il est dangereux de moquer. Il n'y a guère que les héros et quelques privilégiés par

---

2. Il aurait peut-être fallu écrire « éducation de *l'amour du prochain* Charité : amour de Dieu et du prochain; c'est sur *prochain* qu'aujourd'h on met souvent l'accent. Le glissement est dangereux pour la foi ! Mais c une autre et vaste question. Ici, nous avons mis l'accent sur amour de *Di*

petits enfants pour ne jamais dire : « Qu'est-ce que je ris-e ? » devant un devoir coûteux, comme est souvent le devoir béir à Dieu.

Ces considérations rabaissent le débat, va-t-on dire ? La crainte Dieu n'est pas la peur de Dieu.

Soit. Disons alors qu'elle se confond avec le sens de Dieu, qui rive d'une attitude plus générale, qu'on peut appeler le sens sacré. On ne tutoie pas un mystère devant lequel on sent son ne se prosterner.

Dieu est, pour un chrétien bien formé, à la fois très proche et ès grand. Infiniment bon, certes; mais immuable dans ses gements; l'immutabilité est peut-être le plus frappant des attri-ts divins pour l'homme d'aujourd'hui, éminemment instable. qui est bien est bien, ce qui est mal est mal. Nous n'avons s le droit de jouer avec le bien et le mal, car Dieu ne joue pas.

Regardez un petit enfant « essayer » sa maman (ou un écolier essayer » son maître) : il désobéit ouvertement, et pour désar-er la sévérité il tente une plaisanterie. Son regard câlin inter-ge : « Tu m'aimes trop pour me gronder ? » Et la maman brasse le charmant petit désobéissant. Celui-ci connaît mainte-nt son pouvoir.

Ainsi agit envers Dieu et sa loi celui qui n'a pas le sens de eu.

Mais Dieu, lui, ne ressemble pas à une maman trop faible. Il ge le respect.

Nous, ses adjoints, éduquons le respect.

remières étapes du sens de Dieu.

Une éducation chrétienne bien comprise cherche l'équilibre tre le dedans et le dehors, essaie de modeler le dehors sur le dans, où Dieu agit. Du dedans partent les inquiétudes fonda-ntales : problèmes de l'origine et de la fin de l'homme où suis-je venu ? qui a fait le monde ? demande l'enfant dès ou sept ans); du dehors répondent les enseignements des rents, des maîtres, des catéchistes. Du dedans partent les

sentiments spontanés de confiance et de respect; du dehors
pondent les doctrines morales et imaginatives qui orientent s
forcer.

Et l'on constate que les réponses aux grandes questions évo
lent, plus facilement et plus tôt que l'amour pour Dieu, l'
miration. C'est Dieu qui m'a créé et qui a créé le mon
Comme il est fort, habile, puissant!

Les païens se laissent écraser par la grandeur. La peur
dieux peuple leurs autels.

Mais les chrétiens, se sachant aimés, abordent l'immens
du monde avec plus de confiance; ils s'abandonnent à l'att
de ce que la création renferme de beauté. Nous baignons d
la beauté; nous n'en serons pas plus écrasés que le poisson n
noyé dans l'océan.

La beauté du monde est le climat privilégié du sens de Di
Les paysans seraient religieux, n'était qu'ils travaillent trop,
désir du gain. Combien de saints ont commencé par garder
bêtes dans les champs, c'est-à-dire par contempler la natu
Les artistes sont généralement des hommes religieux. Leur a
ration se traduit d'une manière qui ne doit pas grand'chos
l'intelligence (l'intelligence est pour les techniques) et qui
tout à l'émotion.

Les enfants, en ce sens, sont des artistes. Tout petits, ils
bissent l'influence de ce qui est beau. La douceur d'un sou
calme leurs inquiétudes; une musique harmonieuse apaise le
colères; la découverte du reflet des nuages sur une eau calme
d'un éclat du soleil couchant frappant une vitre lointaine
soulève de joie : « Regarde! », et eux-mêmes regardent, oubli
un instant, dans le silence, leurs jeux de bébés. Quand ils t
nent les feuillets d'un album, ce n'est pas pour comprendre
images, mais pour s'enchanter de rythmes colorés. La natur
l'art nourrissent leur âme de beauté.

Et ils aiment à créer. Comme Dieu. Leurs petites têtes s
pleines de rêves cherchant une forme. Heureusement l'esprit
tique leur manque encore; alors ils chantent, ils dessinent,
construisent, satisfaits de peu, pourvu qu'ils aient agi et q
se soient exprimés gratuitement. La prière est une de ces for

qu'ils cherchent, la plus profonde, la plus intérieure. Ils disent : « Dieu », s'ils savent le dire, et ils s'arrêtent quelques secondes. Ils contemplent. La beauté du monde est souvent l'occasion de ces prières que Dieu seul connaît, à l'intérieur des âmes d'enfants.

Vienne Jésus, et le sentiment vague se cristallise, prend forme, se met à taille d'homme, devient tendre et chaud. Au lieu profond de l'âme où « l'animal religieux » a reçu ses premières émotions et posé ses premières questions, la révélation chrétienne, portée par la voix des catéchistes — ou des mères —, place le Dieu-Homme. Il serait trop naturel qu'on aimât Jésus, petit bébé attendrissant couché sur la paille; ou bienfaiteur des hommes penché sur toutes leurs misères; ou victime innocente clouée à la croix par les méchants; cet amour « naturel », dès le début la foi doit le surnaturaliser : on sait que le Christ est Dieu. Or, avant de connaître Jésus, déjà l'on croyait en Dieu (à la manière des artistes et sans comprendre : « Si tu comprends, dit saint Augustin, ce n'est pas cela... »).

On ne dira jamais assez combien un enseignement prématuré est destructeur. C'est quand les difficultés surgissent (exprimées ou non) qu'il faut leur livrer bataille. Elles ne surgissent pas dans le jeune âge, si ce n'est du fait des grandes personnes; entendre tourner en dérision les choses de Dieu, c'est un coup porté aux fondements même de la vie sensible; mais les grandes personnes malintentionnées elles-mêmes ne parviennent pas toujours à la racine vivace des croyances religieuses.

Regardez ces garçons, ces filles de huit ou neuf ans, venus du foyer déchristianisé à la salle de catéchisme; qu'on parvienne à les maintenir en état de bonne volonté, de respect, attitude simplement morale : les voilà prêts à prier. Prêts à croire... Ils font silence; un moment, ils écoutent Celui qui ne fait pas de bruit de paroles. Ils écoutent ? Plutôt, ils se laissent prendre par le silence. Et ils répondent; ils disent quelques mots de prière, qu'il faut leur dicter les premières fois. Ce Nom nouveau — Dieu — ils le mettent sur cette réalité nouvelle : la vie spirituelle. En même temps, ils jettent sur le monde un regard neuf : leur pensée s'élargit. Ils n'avaient encore pris conscience que des faits bruts, presque comme de petits animaux : je joue, je mange,

j'ai sommeil, je vais à l'école (et à l'école même, peut-être ne le a-t-on encore que dressés à des apprentissages); maintenant, a catéchisme, une lumière éclaire d'autres faits, qui étaient là qui maintenant sont visibles, explicités. Le catéchiste est un éveil leur d'âmes.

Est-il un éveilleur de foi ? On oserait à peine le dire. La fo c'est bien autre chose que la crédulité et la confiance, naturelle au jeune âge ! N'importe quel maître de fausse religion obtien créance, de la part d'un enfant de neuf ans, s'il sait parler comme n'importe quel « pion » se fait obéir s'il sait comman der.

Le catéchiste est humble; il se contente de faire prier. Il sa que la foi sort de la prière presque autant que la prière, plu tard, sortira de la foi.

Et de prier, de penser, de contempler; de savoir le Nom d Celui qui préside au monde, toute cette vie amène insensibl ment les enfants devant le mystère [3].

A la deuxième étape, l'esprit critique commence à demand autre chose que des révélations (sur l'origine de l'être, etc.) : d explications. On s'étonne. Parmi les plus intelligents, quelque uns répugnent à admettre ce qui les étonne. D'autres admetten mais mollement, ne faisant pas d'effort pour se représenter. Pou les premiers comme pour les seconds, la manière de présent les faits est de la première importance. L'existence de Dieu, chaque vérité, est à nouveau posée comme fait. Dieu comme fa n'étonne pas. Le monde existe; Dieu est, qui le crée. S'il crée, est le Tout-Puissant. Et il est le Maître. Cela non plus ne semb guère étonner.

Mais il faut que Dieu, maintenant, soit senti comme mystèr L'éternité divine étonnera. La grandeur divine aussi étonner

3. Nous nous plaçons, est-il besoin de le faire remarquer, dans la persp tive d'un catéchiste éducateur, non d'un catéchiste instructeur. Étant don la carence des familles, les fondements manquent pour une instruction uti celle-ci viendra plus tard; à la première étape suffisent quelques-unes grandes notions élémentaires. Dans les foyers très chrétiens, qui commenc l'éducation au berceau, les problèmes se posent d'une façon à la fois pl simple et plus confuse, moins systématique (cf. *La foi des petits enfants*, Blo et Gay, 1950).

même si l'on ne fait que la comparer à celle du firmament. La comparaison des mystères divins avec les secrets de la nature a bien perdu de sa force de persuasion, puisque l'homme s'assure qu'un jour il aura tout percé à jour; mais, même alors, il restera petit devant la nature, et la comparaison des grandeurs spirituelles aux grandeurs matérielles restera valable. De l'une à l'autre cependant il y aura toujours un dernier passage infranchissable au discours. Si nos enfants finissent de perdre, par la faute d'une éducation générale trop positive, le sens du symbole qui guidait tellement les catéchistes d'autrefois à se faire comprendre, ceux d'aujourd'hui il restera du moins cet instinct de la prière dont tous ceux qui ont eu confiance dans l'âme religieuse des petits d'homme ont expérimenté qu'il n'est point mort. Une comparaison présentée d'une manière émouvante hausse jusqu'au seuil de la prière, et la grâce fait le reste.

Le mystère de Dieu considéré comme esprit, créateur, éternel et infiniment grand suffirait-il à éveiller, avec les sentiments de foi et d'adoration, un mouvement sincère d'amour filial? Je ne le crois pas, à moins d'une grâce particulière, qui fut donnée à quelques saints de l'Ancien Testament. Comme Jésus-Christ, ainsi que nous l'avons indiqué, achève de révéler qui est Dieu : Père et Providence, ainsi la pédagogie chrétienne, après avoir suscité les réflexions qui ouvrent l'âme à la foi, introduit à la connaissance de Jésus-Christ, qui l'ouvre à l'amour. A neuf-douze ans, après la première initiation et pour préparer l'étape cruciale de la pré-adolescence, le catéchisme doit se centrer sur Jésus-Christ. De neuf à dix ans, sa vie, ses miracles; de dix à onze ans, ses enseignements, son Église qui le continue; de onze à douze ans, la vie sacramentelle et la liturgie qui nous font vivre de lui (la pratique ayant précédé l'enseignement doctrinal systématique). A douze ans, l'enfance est finie, le catéchisme aussi. L'amour de Dieu, où se mêle de la tendresse quand Dieu prend le visage et le nom de Jésus, l'amour de Dieu est combattu au plus profond de l'être par des instincts puissants, démolisseurs et reconstructeurs.

Qu'est-ce qui va garantir au jeune garçon[4], dans sa nouvelle

4. Ce qui est dit ici des garçons vaut à peu près pour les filles. Mais leurs

demeure, une continuité avec ce qu'il fut dans l'ancienne? tout prix, il veut changer. S'il garde Dieu, ce sera sous d'autr espèces. Il l'aimera encore, s'il peut. Mais il lui faut croire lui, en sa puissance, en son gouvernement, craindre ses jug ments, respecter sa loi. Sa loi est contraire à la loi mauvaise l'homme en devenir : elle prétend le contraindre, limiter s expansion, le hausser à des sacrifices coûteux, extrêmeme difficiles. Il doit consentir à se perdre pour se sauver; au nom qui, de quoi? Le Dieu plein d'indulgence à ses faiblesses d'e fant aujourd'hui ne suffit pas à le contenir; il lui faut un Di dur, sévère, qui au besoin menace. Un Dieu prêt d'ailleu comme toujours, à toutes les miséricordes, mais dont on ne moque pas impunément. Il lui faut le Dieu d'Abraham, d'Isa et de Jacob; et peut-être le Dieu de Moïse et de Jonas; le Dieu q n'admet pas la désobéissance; le Dieu qui châtie. Le Dieu gran magnanime, qui toujours à la fin sauve... pourvu qu'on n'ado pas les idoles.

Il lui faut l'Ancien Testament.

Pour retrouver le respect.

Depuis bien des années, on n'ose guère mettre des « histoi saintes » entre les mains des grands garçons (ni même des gra des filles, quoique celles-ci aient moins d'exigences rationnelle Ces livres naïfs nous semblent écrits pour des générations rest enfants.

C'est aux petits qu'on les réserve, selon un principe en excellent, mais dont il est facile d'abuser : il faut donner a enfants ce qu'ils désirent. Ils désirent du merveilleux? Donno

---

besoins spirituels sont plus faciles à contenter. Après la crise de la p adolescence, les adolescentes se remettent à aimer Notre-Seigneur, si No Seigneur tient sa place dans l'organisation de leur vie. Instinct sublim Peut-être, pour une part. Mais quand les éducateurs négligent d'orienter l sensibilité, il arrive trop souvent qu'elles abandonnent tout. La personna des garçons a des racines plus profondes; ils sont moins à la merci de l éducation.

ar donc les contes de Perrault; donnons-leur aussi une histoire
inte...

Dieu seul sait le nombre des adolescents qui perdirent la
pour trop bien se souvenir des histoires de leur histoire
inte ! Ils y ont cru, bien plus longtemps qu'au petit Poucet,
r, leur disait-on, la Bible a Dieu pour auteur. Dieu a été rendu
sponsable; et, un beau jour, Dieu, avec son Livre, a franchi la
uite qui sépare la réalité authentique du monde des mythes.

Nous avons très mal usé de la Bible. Pour la « mettre à la
rtée » des petits, nous l'avons dépouillée de sa magnificence,
sa poésie, qui justifie l'audace de ses images (*je t'ai porté sur
es ailes d'aigle*) et de la majesté avec laquelle Iaweh donne ses
çons. Nous l'avons réduite au déroulement nu des faits. Et
rce que nos candides élèves exigeaient une assurance : « Ça
est passé pour de vrai? », nous avons affirmé sans nuancer.
quoi bon nuancer, du reste ? Pour les petits, est faux (ou
venté) tout ce qui n'est pas vrai, littéralement vrai, dans le
nd et dans la forme, dans l'ensemble et dans les détails; ils
nt absolus et, d'autre part, sans esprit critique personnel. C'est
rdre son temps que, par exemple, dépeindre la tentation d'Ève
paradis terrestre autrement que comme une convoitise puérile
vant un beau « fruit » (un fruit réel, avec peau et pépins). Et
serpent qui parle ? peut-il être un symbole, une apparence,
e manière de dire ? il est un serpent qui parle. L'eau du Nil
est pas devenue rouge comme du sang, elle est devenue du
ng; c'est d'ailleurs ainsi que la Bible parle. Le soleil s'est
rêté sur Gabaon (la Bible dit bien : *le soleil s'arrêta*) au com-
ndement de Josué. Le gros poisson a gentiment avalé Jonas
ns lui faire de mal, etc., etc.

Pourquoi Dieu ne fait-il plus de miracles? se demandera l'en-
nt un peu plus tard, vers neuf ou dix ans. La conduite de
eu sur les événements, ces récits lui ont, pour leur part, désap-
s de les reconnaître. Si le beau temps travaille pour les com-
tants de sa nation, ce n'est qu'un fait météorologique, non un
t providentiel. Si une nuée de sauterelles s'abat sur un pays,
jourd'hui ce ne peut être un avertissement ou un châtiment,
e « plaie d'Égypte », c'est un phénomène naturel; la nature
rien de divin.

Toute la société est de connivence avec le jeune sceptique q veut s'évader du surnaturel. Cette maladie qui le fait souffrir, n'est pas Dieu qui l'éprouve, c'est un microbe qui prolifère. Ce perte d'argent qui prive sa famille d'un objet convoité, ce n' pas une poussée divine vers l'esprit de pauvreté, c'est une inj tice du sort.

D'après les histoires saintes, au contraire, dans les temps lo tains non seulement Dieu agissait, mais il agissait directeme Pas trace de causes secondes. Miracles qui tenaient en l'air, p ainsi dire. Israël dans le désert a murmuré; il regrette la ser tude d'Égypte à cause des légumes et de la viande. Dieu, irr lui jette à la figure un nuage de cailles : *Vous en mangerez, la viande, jusqu'à ce qu'elle vous sorte par les narines!* C magnifiquement raconté. Nous est-il défendu d'imaginer q chacune de ces cailles est sortie d'un œuf, comme tous les oise de la création? mais nous ne raconterions pas si bien!

La Bible ne s'attarde pas au « comment »; toute caille c créature de Dieu, sortie d'un œuf ou pas, et au service de Di Ce qui est intéressant ici, la leçon qu'il fallait donner, c'est les convoitises de la sensualité provoquent les « colères » divi (« colères » est encore une manière de dire biblique; notre l gue à nous, plus juste, est aussi plus pâle) : *Ainsi vous verrez je suis le Seigneur!*

L'Évangile est plus facile, parce qu'il est plus explicite indique la part des causes secondes. Nous négligeons — c dommage — d'utiliser ces indications; en particulier, de so gner que les miracles de Jésus sont toujours accompagnés d effort de l'homme. (*Jette tes filets* : les poissons n'ont pas s tout seuls dans la barque! *Combien avez-vous de pains?* la m tiplication des pains ne s'est pas produite *ex nihilo*. *Que veu que je te fasse?* l'aveugle doit désirer sa guérison.) En racon l'histoire d'avant l'Évangile, nous pourrions de même indi les causes secondes, que l'exégèse moderne nous autorise à g ner, et faire ressortir, sans pesanteur, le côté psychologiqu moral des dispositions intérieures de l'homme : ce sont qui commandent tout. Le peuple résiste à Dieu ou lui obéi croit en lui ou sert les idoles : c'est lui la première cause d malheurs comme de ses réussites.

Est-ce qu'il n'en est pas encore ainsi ? Mais c'est moins visible dans les individus comme dans les collectivités qui ont une vocation peu marquée. Or il y allait du plan divin que la vocation d'Israël s'accomplît.

Pour prendre une comparaison : la fidélité de la France à sa vocation, pour importante qu'elle soit, ne met pas en cause d'une façon absolue la rédemption du monde. Celle d'Israël, si. C'est pourquoi cette fidélité fut si particulièrement protégées par des miracles.

Des miracles, Dieu en fait encore [5]. L'Église n'a-t-elle pas une vocation, et Dieu ne lui a-t-il pas promis de la faire réussir ? Les interventions divines y sont nécessaires, que nous les appelions ou non des miracles. Seulement les historiens d'aujourd'hui emploient un langage moins anthropomorphique que les écrivains de la Bible, qui, au surplus, ne se sont pas toujours posés en historiens, loin de là.

L'enseignement de l'histoire ancienne du peuple de Dieu devrait être donné de telle sorte qu'il mène à l'intelligence de son histoire moderne — la nôtre; c'est possible, avec de l'application de notre part et une certaine maturité de la part de nos élèves. Ce qui n'est pas possible, c'est de faire que sur des élèves jeunes cet enseignement porte. Y compter, c'est une vue de l'esprit, un impératif pédagogique arbitraire. Regardons les enfants, devinons ce qu'ils peuvent comprendre — comprendre à fond, prendre en eux — et ensuite vérifions, objectivement, si, en effet, ils l'ont pris en eux.

Pour qu'ils prennent en eux l'Ancien Testament, il leur faut d'abord posséder un certain sens du passé, un sens du déroulement de l'histoire, de l'évolution sociale et culturelle qui leur permette d'apercevoir les progrès à travers les accidents régressifs. Les petits enfants n'ont ce sens à aucun degré; si l'histoire sainte n'est pas un album d'images d'Épinal, elle ne les intéresse pas. A l'âge du catéchisme, ils commencent à prendre du recul vis-à-vis des événements passés (à condition qu'ins-

5. Il en fait même d'aussi extraordinaires. Pourquoi, pour accréditer les songes de Joseph, n'intercalerions-nous pas dans le récit cette parenthèse : « Don Bosco, un saint de nos jours, rêvait l'avenir, comme Joseph » ?

tituteurs et manuels scolaires soient intelligents). Vers dix, douze ans, guère avant, ce qui est étrange, différent, les attire, sans qu'ils lui refusent la qualité essentielle, la réalité; ils aimeront l'Histoire sainte pour ses aperçus ethnographiques et pittoresques. Après douze ans, ils suivront, si on les aide à la découvrir, la ligne longuement déroulée de la vocation d'Israël, car l'idée de vocation les travaille. Et ils seront sensibles à tout le contexte d'art de cette histoire : rythme, antithèses, images, exagérations verbales n'exprimant que la mesure de la vérité profonde. Sensibles aussi, — c'est ce qui nous importe, — présents avec leur âme tout entière à la grande leçon qui s'en dégage. Pourquoi ? Parce que ce sont des hommes qui la leur portent, des hommes extrêmement vivants et plus grands que nature : Abraham, Moïse, David, les prophètes : des chefs. Quelle leçon ? Essentiellement celle-ci : Dieu a des droits sur l'homme.

Le respect étant ce qui compte le moins pour eux, à l'âge qu'ils ont, ils discuteraient le devoir du respect; ils ne songent pas à discuter l'impression de vie, qui les subjugue, et l'impression de grandeur, qui inspire le respect. Les gestes du Seigneur sont parlants. Et ils s'imposent. Et ils trouvent pour passer à la postérité une « manière » inimitable. Il faudrait plaindre ceux qui, d'eux-mêmes, y resteraient insensibles. Et tout autant ceux qu'on y rendrait insensibles, en portant ces gestes sur un plan qui n'est pas le leur, le plan de l'intellectualisme, de la discussion rationaliste, de l'analyse. Jamais on ne contentera, par la discussion apologétique, un esprit d'adolescent.

Je pense qu'un maître habile, d'une part bien averti des progrès des sciences bibliques et surtout, comme homme religieux possédé de son sujet; d'autre part, comme artiste, bien sensibilisé à la beauté caractéristique de la plupart des livres de l'Ancien Testament (ceux justement qui peuvent intéresser les jeunes), je pense, dis-je, qu'un tel maître saura donner dans l'enthousiasme un enseignement en soi très difficile. Il mettra l'accent sur les points à la fois importants et sans difficulté; il passera plus rapidement sur ceux qui éveillent l'esprit critique. Il ne se fera pas un devoir de tout raconter, loin de là; tout de même il ne peut escamoter les ruses de Jacob — difficulté

...ur le sens moral — ou le passage de la mer Rouge — difficulté ...ur l'intelligence « scientifique ». Alors on lui posera des ques... ns. Il faut qu'il sache, et maintenir le bon esprit, et répondre ...ns satisfaire entièrement les questionneurs. Ici : « Je ne sais ...s le *comment*, ou : « On a vu des choses plus extraordi...aires »; là : « Attendez la fin », ou : « Dieu défend toujours le ...ensonge... même à Jacob ! » Il faut surtout qu'il ait lui-même ...épassé ces difficultés; alors il saura communiquer sa foi et son ...nthousiasme. Le pré-adolescent a besoin d'admiration. Il y a ...eaucoup plus de points de ressemblance de cet âge à la petite ...nfance qu'à l'enfance moyenne : une pareille prédominance de ...a sensibilité (malgré les airs qu'on se donne de vouloir raison...er sur tout), une grande activité de vie intérieure (avec, en ...lus, un penchant marqué à l'introspection) et une entière con...ance en ceux qu'on admire : on suit le chef.

Et l'on est travaillé par la question religieuse. Non plus dans ...a sérénité des petits mystiques de sept ans, mais dans la lutte : ...n voudrait tout lâcher, et tout de même on se cramponne.

Nos adolescents sont un peu comme Israël : excités, versatiles, ...assionnés, véhéments, prompts à se décourager et désireux de ...e ressaisir.

Iaweh a souvent menacé d'exterminer son peuple. Et il l'a ...ujours aidé à se ressaisir.

Ainsi fera-t-il de nos grands. Leur transmettre, sans les trahir ...ans leur fond, sans les diminuer dans leur forme, les leçons de ...Histoire sainte, c'est recommencer, de la part de Dieu, le genre ...'éducation qui convient à leur type.

Quand l'Évangile a été bien exploité (neuf-douze ans) et qu'il ...aut changer (les douze-quinze ans exigent le changement), quand ...exposé dogmatique rebute et que d'ailleurs on croit en savoir ...ssez là-dessus, que reste-t-il pour retenir les pré-adolescents au ...ours de religion ?[6] L'histoire de l'Église d'avant et de l'Église ...'après Jésus-Christ.

On peut commencer par l'histoire de l'Église d'après le Christ;

---

6. La liturgie est hors de cause; elle sera surtout priée. Elle donnera lieu de brèves leçons occasionnelles plutôt qu'à un enseignement suivi.

et c'est peut-être ce que feront les maîtres timides qui n'oseraien
s'autoriser de l'exégèse contemporaine pour une présentatio
rénovée du merveilleux biblique.

Mais si l'on veut avant tout cultiver dans les jeunes le sens d
sacré, mettre en valeur l'exemple qu'a donné Israël du respect d
Dieu et de ses droits, impressionner vivement les âmes et sa
doute rejoindre au fond du cœur le sourd travail des dons d'I
telligence et de Crainte de Dieu, c'est l'Ancien Testament qu
faut d'abord raconter.

On racontera; on ne moralisera pas, et on expliquera peu. L
explications qui sembleront nécessaires, on les donnera brièv
ment, discrètement, crainte de rompre le charme (dans l'ens
gnement collectif, il faut savoir résister aux exigences de certai
esprits « géométriques », sauf à les satisfaire ensuite en par
culier).

On ne systématisera pas. Que de découvertes un œil adult
surtout un œil de théologien, fait-il dans l'Histoire sainte qu'
adolescent naïf trouverait arbitraires ! Ce que lui y trouve
sans le chercher, ce qui lui est directement présenté suffit po
le moment à l'éducation de son sens religieux. Craignons d'aff
blir, en voulant les compléter, la portée de ces découvertes-
essentielles.

Est-ce que jamais abjureraient Dieu ceux qui auraient été u
fois saisis jusqu'aux entrailles par ces grandes vérités[7] : Di
est l'Être nécessaire. Nécessaire à l'existence du monde, néc
saire au bonheur de l'homme (premiers « poèmes » de la Genès
Un péché mortel est une catastrophe (Caïn). La communau
tout entière pécheresse sera tout entière châtiée (le Déluge,
tour de Babel, les quarante ans dans le désert); et seuls échapp
ront les fidèles malgré tout (Noé, Josué). On n'a pas besoin
comprendre pour obéir (Abraham et Isaac montant le Morial
Sens du sacrifice, acte de lâtrie (Abel, Noé, les patriarch

7. Les quelques exemples qui suivent sont tirés de l'histoire des premi
périodes, qu'elle soit ou non de l'histoire au sens où nous l'entendons.
allongerait ces notes hors de mesure si l'on voulait poursuivre la lecture
la Bible.

hisédech). La prière des saints pour les pécheurs (Abraham, se). La confiance jamais trompée; mais il faut savoir attendre messe d'une postérité à Abraham, conquête de Canaan différé). La purification par l'épreuve (Jacob fuyant Esaü, les fils de ob). Constance dans l'épreuve (Joseph). Sens de la responsilité (Juda se portant garant pour Benjamin). Respect dû aux ents, aux personnes vénérables (Cham maudit de Noé, Moïse utant Jéthro, Pharaon recevant la bénédiction de Jacob, son otégé, etc.).

Et tout arrive : le vieil homme de cent ans engendre un fils, prisonnier est appelé au gouvernement du pays, Pharaon laisse tir le peuple. Tout arrive, comme au temps du Christ : *Que ux-tu que je te fasse?... Ta foi t'a sauvé.*

Tout arrive, dans n'importe quel temps de l'histoire. Jeanne Arc, pour avoir cru à sa mission (elle a d'abord voulu y apper, comme Moïse), a sauvé son pays.

Personne en France ne résiste à Jeanne d'Arc; c'est une si le histoire !

Personne non plus ne résisterait aux héros de l'Ancien Testment.

Au fond, tous ces miracles et ces conduites providentielles sont question de foi (de foi pour y croire après coup? oui. Mais bord, de foi pour qu'ils se produisent).

Nos grands enfants ont-ils encore la foi? Ne nous pressons pas le nier. S'ils ont encore un peu de respect, leur foi renaîtra. ils s'ouvriront aux beaux exemples donnés par les géants de foi, et la foi est contagieuse. Il faut seulement les garder d'en , comme ils font aujourd'hui. C'est à nous à savoir présenter ncien Testament de telle sorte qu'ils le respectent.

i nous n'y parvenions pas, mieux vaudrait l'abandonner pour pas en déplorer ou en compromettre à tout jamais l'intérêt. lus tard, peut-être ?...

Marie Fargues.

Chroniques

SHARBAL MAKHLUF
(1828-1898)

Deux livres ont paru sur ce moine-ermite libanais qui, de bientôt un an, fait parler de lui dans tout le Moyen-O comme aussi en Europe et dans les Amériques d'une f extraordinaire[1]. Le premier est plutôt un livret populair second est d'une facture plus scientifique; tous deux cependan

---

1. Le premier est *Min hayât il-Ab Sharbal Makhluf wa-shuhrat qad wa-'ajâ'ibih fil-dayr wal-mahbasat wal-qabr.*

(*De la vie du P. Sharbal Makhluf, de la renommée de sa sainteté et miracles au couvent, à l'ermitage et dans la tombe.* Imprimerie an-Nisr rout, 28 juin 1950; 8×12, 64 pp.; 50 piastres l.)

C'est un opuscule sans nom d'auteur, écrit les 28-29 mai 1950, apr cependant par le Rme P. Jean Al-'Indâry, Abbé général de l'Ordre des nins du Liban (Baladites), et portant en date du 5 juin 1950, le *nihil* de S. B. le Patriarche maronite Mgr Antoine-Pierre 'Arîdah, Patriarche tioche et de tout l'Orient, ainsi que le sceau de Mgr Paul Al-Mé'ouchy que de Tyr et président de la Commission apostolique préposée par le Siège près de S. B. le Patriarche.

Le second s'intitule *Al-Ab Sharbal Makhluf, Biqa'Kafrah, min abn rahbâniyyat il-baladiyyat il-lubnânyyat il-mârunyyati, habis mahbasat 'Annâyâ (bilâd Jubayl), bi-qalam il-Ab Antonyus Shiblî al-Lubnâny.*

(P. Antoun Shiblî, *Le P. Sharbal Makhluf de Biqâ'Kafrah, fils de l'Ora*

-entent avec l'approbation officielle des autorités ecclésiastiques
ies les plus compétentes. De plus, le P. Shiblî, qui fut le premier
quêter sur *l'affaire* et à écrire une notice biographique sur notre
ite, parue déjà en 1922[2], à l'occasion du vingt-cinquième anniver-
e de la mort de celui-ci, semble en conséquence être bien placé
r nous présenter d'une façon sérieuse et digne de foi tant la
ure de son héros que les événements pour le moins prodigieux
on rapporte sur son compte.

Étant donné que le lecteur ne pourra sans doute pas recourir aux
res en question, écrits tous deux en arabe, nous proposons de lui
ner à notre tour un aperçu de la vie et des œuvres du P. Sharbal
khluf.

Yusuf, fils d'Antun, fils de Za'rour Makhluf, est né en 1828, à
jâ'Kafrah, le plus haut village du Liban (1.600 mètres), aux pieds
s fameux Cèdres dits du Seigneur; son père meurt alors qu'il n'a
e trois ans, mais son oncle Tânius, qui l'adopte, et sa pieuse mère
igitte, ainsi que le second mari de celle-ci, qui deviendra curé, assu-
it sa formation religieuse, simple mais solide. Le jeune Joseph se
t bientôt remarquer par sa piété; il est assidu au service de la messe
du salut du Très Saint-Sacrement; envoyé aux champs pour garder
bœufs, il se plaît à se retirer parfois dans une grotte pour méditer
prier seul; il rend visite à deux de ses oncles ermites. On ne s'at-
id cependant pas à ce qu'il quitte tout, brusquement et en secret,
ur répondre à une vocation irrésistible; sa mère et son oncle le
oignent au couvent de Mâr-Mârun (Saint-Maron) situé alors à plu-
urs journées de voyage du village natal, avec l'intention de le
tourner de sa résolution, mais le jeune homme de vingt-trois ans
montre d'une détermination telle que ses parents renoncent enfin
tout espoir de le ramener avec eux, et que le prieur du monastère

---

ines catholiques Antonins du Liban, ermite de l'ermitage du monastère de
nâyâ (région de Jubayl) [l'ancienne Byblos]. Imprimerie des Missionnaires
anais, Junyah (Liban), 1950; 17×24, 178 pp.; 125 piastres l.)
Cet ouvrage porte aussi le *nihil obstat* patriarcal ainsi que le sceau épisco-
et le *potest imprimi* du général.
. Le P. Shiblî donne lui-même la référence dans la revue *Al-Mashriq* (revue
ientale catholique dirigée par les Pères Jésuites et paraissant en arabe à Bey-
ut, année XX, p. 289; toujours d'après l'auteur, cette notice biographique
traduite en français et publiée à part à Paris l'année suivante.

l'accepte parmi les novices sous le nom de saint Sharbal, mar
syrien en l'an 107, sous Trajan [3].

Pendant le noviciat, qui dure deux ans, le fr. Sharbal se fait ren
quer par son obéissance, sa simplicité et la sincérité de sa piété
reçoit l'habit en 1853. Ses six années d'études de philosophie et
théologie font découvrir ses hautes capacités intellectuelles.
23 juillet 1859, à l'âge de trente et un ans, il est ordonné prêtr
rentre en son couvent de Mâr-Mârun, où il passera seize ans cons
tifs marqués par une très stricte observance de la clôture et d
règle (de saint Antoine le Grand). Il ne rentrera jamais chez l
« Celui qui va voir les siens, dira-t-il, devra à son retour au couv
refaire profession »; les siens viennent-ils le voir, il refusera toujo
de rencontrer les femmes, il accorde quelques minutes à peine
hommes; sa propre mère entreprend encore une fois le voyage p
lui rendre visite, il se retranche derrière la porte du couvent : « Es
ainsi que tu me prives de ta vue, mon enfant ? » lui dit-elle; il rép
simplement de l'autre côté : « S'il plaît à Dieu, nous nous rever
au ciel pour l'éternité. » Il se livre à de dures mortifications : al
nence et jeûne perpétuels; modestie excessive des regards : on ne
pas vu lever les yeux sur une femme, on ne l'a pas remarqué f
un homme, pas même un de ses frères; il a un respect et un am
étonnants pour le silence. Un des traits sur lequel les témoins ins
ront le plus sera son obéissance prompte et joyeuse, parfois pou
jusqu'à la candeur : ses frères sont occupés avec des ouvriers à a
mer du feu; l'un d'eux, pour le plaisanter, lui dit : « Tout le mo
est d'avis de te jeter au feu, car il n'y a plus de bois et le c
humain brûle bien »; il s'agenouille immédiatement et, se croisan
bras, dit humblement : « Que Dieu m'aide à l'obéissance. » Il
manque pourtant pas d'humour : un visiteur shi'îte (le shi'îsme
une secte islamique), ayant perdu sa poche de tabac dans le couv
accoste notre moine : « Où est la poche de tabac, P. Sharbal?
m'a dit que c'est toi qui l'as prise. » Le P. Sharbal semble réfl
un bon moment et répond enfin, en montrant un énorme blo
pierre pesant une dizaine de tonnes : « Tu vois cette pierre dans
cour ? Il y a bien longtemps qu'elle est là et personne ne la pren
Les religieux sont surtout frappés par sa vie de prière intense : a

3. On peut lire dans le Martyrologe romain en date du 29 janvier : « *
*sae in Syria sanctorum martyrum Sarbelli et Barbeae sororis eius, q
beato Barsimaeo episcopo baptizati, in persecutione Trajani sub Lysia
side martyrio coronati sunt.* »

office de minuit, il reste volontiers en méditation au chœur jusqu'au matin où, après avoir assisté à toutes les messes de ses frères, il se sépare longuement à la sienne, la célèbre avec une grande dévotion ne quitte la chapelle que le dernier; il puise sa lecture spirituelle dans l'*Imitation de Jésus-Christ* et semble centrer sa vie d'études plutôt sur la théologie morale. Poussé par un amour toujours plus exigeant pour le silence et la solitude, il sollicite et obtient la permission de se retirer dans l'ermitage des saints apôtres Pierre et Paul de 'Annâyâ, situé à quelques deux cents mètres au-dessus du couvent. C'est là qu'il passe les vingt-trois dernières années de sa vie dans un dépouillement de plus en plus total, seul pour Dieu, avec Dieu, et en Dieu. Il semble bien qu'il n'ait jamais rien écrit. Ses frères néanmoins se réclament souvent à leur chevet et aiment à se confier à l'ermite, car, dira l'un d'eux, « il réjouissait le cœur de celui qui se confessait à lui »; de plus, les chrétiens et même les shi'ites des environs viennent souvent solliciter sa bénédiction pour leurs malades qui, à ce qu'ils prétendent, guérissent par son intercession. Le vendredi 16 décembre 1898, en pleine célébration de sa messe, il est frappé de paralysie au moment de l'élévation où, selon la liturgie maronite, il prononce ces mots : « *Ya abâ l-haq*... O Père de vérité... »; sa maladie dure une huitaine de jours; il la supporte avec une sérénité et une lucidité de conscience remarquables, tenant à observer la règle jusqu'à la fin : il refuse un bouillon qui contient un peu de graisse; il n'accorde sa bénédiction à un de ses frères qui la lui demande avec insistance qu'après que celui-ci eût baissé, comme cela se doit, un peu plus son capuce sur les yeux; il ne cesse de répéter : « Jésus, Marie, Joseph..., saint Pierre et saint Paul... O Père de vérité... » Il meurt la veille de Noël 1898, exactement cent ans après la restauration de l'ermitage de 'Annâyâ, un an après la mort de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et un an avant l'ouverture de l'Année jubilaire. Lorsqu'on le déshabille, on le trouve portant le cilice et ceint de la ceinture de poils; on inhume son corps revêtu de ses habits de moine et même la terre, à la façon monastique, dans le cimetière commun du couvent. Aux yeux de ceux qui l'ont connu, à l'intérieur comme à l'extérieur du monastère, il passe pour « un saint ».

De son vivant déjà, on lui avait attribué certains faits prodigieux : une certaine puissance sur les animaux; plusieurs multiplications des provisions du couvent; l'eau bénite par lui et répandue sur les cultures préserve celles-ci d'une invasion de sauterelles qui ravagent cependant toute la région; entre plusieurs guérisons, celle peu ordinaire d'un fou furieux; plus d'une fois un messager vient au couvent

supplier les autorités de laisser l'ermite se rendre au chevet d'u
mourant, son supérieur l'y autorise, il part aussitôt, mais à mi-ch
min dit au messager que sa présence n'est plus utile parce que
malade vient de mourir — ce qui s'avère exact —, et regagne préci
tamment sa solitude; sa lampe à huile qu'on lui avait malicieuseme
remplie d'eau, il l'allume pourtant et travaille une partie de la n
à sa clarté. Mais c'est surtout après sa mort que les prodiges se mul
plient, se précipitent, éclatent enfin, cinquante-deux ans après
mort en pleine Année sainte, et ce d'une façon inouïe et, dans l'Égli
d'Orient du moins et depuis des siècles, unique. Quelques mois apr
sa mort, une lumière extraordinaire est aperçue au-dessus de
tombe; d'autres faits du même genre incitent les autorités du mona
tère à demander au patriarche une première exhumation; on retrou
son corps flottant dans l'eau de pluie mais intact, présentant certai
qualités propres au vivant : couleur, odeur, flexibilité des membr
« chair toute rouge et molle comme celle d'un nouveau-né », dira u
témoin oculaire, et surtout transpirant un certain liquide visqueu
mélange d'eau et de sang; on le met dans un cercueil qu'on dépo
dans une pièce où l'on célèbre la messe : les pèlerins commencent
affluer, des malades affirment être guéris. En 1925, et semble-t-il po
la première fois dans l'histoire de la chrétienté en Orient depuis
fameuse Constitution d'Alexandre III (1170) [4], son instance en béa
fication est introduite à Rome, avec celles d'un autre moine et d'u
moniale tous deux aussi maronites libanais. Une Commission d'
quête se forme en 1926 et procède à l'examen du corps qu'elle retrou
intact et présentant encore les mêmes phénomènes d'il y a presq
une trentaine d'années; on l'inhume une seconde fois en 1927 d
un cercueil recouvert de zinc dûment scellé et qu'on place dans

4. D'après cette Constitution, la faculté de décréter des canonisations pa
culières dans leur diocèse fut enlevée aux évêques et réservée au Souver
Pontife. Or, depuis Alexandre III jusqu'en 1925, il semble qu'aucune insta
en béatification n'ait été présentée à Rome de la part d'un évêque orien
Le cas semble différent des trois frères Massabkî de Damas tombés mart
lors des massacres de 1860 et qui ont été béatifiés le 10 octobre 1926; Pie
en effet, fit joindre leur cause à celle de huit franciscains qui cueillirent a
eux la palme du martyre, ce qui s'explique par le fait que les trois frè
s'étaient précipités au secours des religieux et avaient ainsi partagé leur s
ils ne constituent donc pas à eux seuls une cause indépendante; de plus
faudrait savoir si c'est l'Église d'Orient ou l'Ordre des Frères Mineurs
introduisit à Rome leur instance en béatification.

veau, sur deux socles de pierre; l'année suivante, la Commission ose ses conclusions sur la vie et les vertus héroïques du moine- nite. Entre temps les fidèles continuent à affluer, et on enregistre sieurs guérisons intéressantes. Enfin, vers la mi-février 1950, les lerins remarquent qu'un certain liquide suinte du mur du caveau; 25 courant, on ouvre celui-ci qu'on retrouve sec et dans un état rmal, alors que le mélange de sang et d'eau coule d'une fissure atiquée dans le bois et le métal du cercueil et s'échappe au dehors r une autre creusée dans le mur. S. B. le Patriarche ordonne une oisième exhumation qui a lieu officiellement le 22 avril 1950 devant ne commission médicale, alors qu'une foule considérable de pèlerins nus d'un peu partout envahit l'intérieur et l'extérieur du couvent. pendant que les médecins procèdent à leur examen et constatent s mêmes phénomènes extraordinaires sur le corps du vénérable nite, la foule au dehors se met brusquement à applaudir et à ier : « Miracle ! Miracle ! » : plusieurs malades parmi les pèlerins firment en effet être guéris. Depuis cette journée, les foules accou- nt de plus en plus nombreuses, d'un peu partout du Moyen-Orient, atholiques et non-catholiques : évaluées à cinq mille en moyenne par ur, elles passeraient à quinze mille les dimanches, elles auraient teint quarante mille le jour de la Pentecôte (le Liban compte à peine million deux cent cinquante mille habitants). Du 22 avril au juillet 1950, on a officiellement enregistré au couvent de Mâr-Mârun ois cent cinquante cas se prétendant miraculés : d'aveugles trente et n, de sourds-muets trente-sept, de paralytiques et de boiteux cent ixante-trois, de maladies diverses cent dix-neuf; parmi ces miraculés, y a dix-huit schismatiques, dix-huit mahométans, deux alaouites, ois cent deux catholiques; trois d'entre eux sont venus de Palestine de la Transjordanie, vingt-sept de Syrie et trois cent vingt du ban même.

Les conversions des âmes sont encore plus nombreuses, et autre- ent plus précieuses, que les guérisons des corps; on a même enre- stré des cas de non-chrétiens qui, en professant à haute voix leur i en Notre-Seigneur Jésus-Christ, ont publiquement demandé à rece- oir le baptême en son nom. Un souffle religieux d'une ampleur et une qualité inconnues jusqu'alors semble passer — et peut-être plus e passer — sur le Liban et le Moyen-Orient. Le monastère de Mâr- ârun est devenu une scène publique où chrétiens, musulmans et, mble-t-il même, des juifs (et fort vraisemblablement d'autres encore, r cette partie du monde, sorte de carrefour du temps et de l'es- ce, comprend des hommes de toutes les confessions et religions), se ncontrent dans une atmosphère commune de foi et de ferveur, inté-

ressées peut-être, mais aussi intenses, et qui n'a pas, du moins notre connaissance, de précédent dans l'histoire de l'Église [5].

Le P. Shiblî fait suivre sa notice biographique de douze témoigna inédits, signés par leurs auteurs et contresignés par trois témoins, qu'il a eu soin de recueillir entre 1921 et 1925 auprès de person ayant personnellement et directement connu le P. Sharbal de vivant, voire vécu de nombreuses années avec lui. Ces témoig ges constituent les sources de première main de sa biographie, il est facile d'y retrouver tout l'essentiel de son texte. A part certa superlatifs [6], dont quelques témoins usent dans leur appréciation vertus héroïques du moine-ermite et qui demanderaient, à no avis, d'être un peu plus nuancés tout de même, nous avouons av

---

5. Nous pensons qu'il est intéressant pour le lecteur *occidental* de citer témoignage d'un Français, le R. P. Voillaume, prieur des Petits-Frères P. de Foucauld : « ... Ce n'est cependant que depuis le mois d'avril der que ce corps a commencé à faire des miracles. Mais à un rythme incroya plusieurs par jour, dit-on... Chose encore plus remarquable : les mirac ne sont pas seulement des chrétiens, mais encore des musulmans. Auss bruit s'est-il répandu dans tout l'Islam et les malades accourent-ils de tout pour prier à Anaya. Je me suis rendu moi-même dans la montagne Gebaïl. Le spectacle y est extraordinaire. Des dizaines d'autocars, des taines de voitures particulières amènent à proximité une foule extraordin qui m'a fait penser à ces cortèges qui devaient se précipiter voici deux m ans sur les pas de Notre-Seigneur. Les derniers kilomètres doivent être à pied, car le sentier de montagne est trop étroit pour laisser passage à d voitures. Dans la chapelle, nuit et jour, des centaines de pèlerins se rela pour prier dans le calme et le recueillement, musulmans et chrétiens fondus. Cela laisse une impression de foi profonde. Je crois bien qu'il autant de miracles de conversion que de miracles de guérison, sinon p Jusqu'à présent l'Église n'a pas pris position. Elle observe... Un événen comme celui-là est en tout cas très important. D'abord il est signe d'u pour le Proche-Orient. Dans un pays comme le Liban qui est divisé m moitié entre chrétiens et musulmans, les miracles du moine Charbel rap chent les religions rivales. Ensuite, si l'Église doit reconnaître un jour l thenticité de ces miracles, l'Orient chrétien [*moderne*, faut-il ajou connaîtra peut-être son premier saint. Ce serait un saint non latin : les co quences pourraient en être fort importantes pour tout le Proche-Orien Extrait d'un entrefilet signé R. B., paru sous le titre *Miracles au Li* dans *Témoignage chrétien* du vendredi 18 août 1950, nº 319, p. 3.

6. A remarquer que ces superlatifs s'expliquent assez naturellement p genre littéraire utilisé; de plus, en langue arabe, ils risquent moins de b quer une oreille libanaise. Traduits tels quels cependant, un Français trouverait évidemment exagérés.

trouvé ces documents plutôt sobres, sonnant vrai en ce qui concerne les faits objectifs eux-mêmes, parfois plus précis et dans leur ensemble plus émouvants que l'essai de synthèse [7].

L'auteur donne enfin dans une troisième partie une série de trente-quatre aveux relatifs à « certains cas dus à l'intercession du P. Sharbal l'Ermite », recueillis aussi par lui entre le 25 octobre 1922 et le 22 juillet 1950 auprès des personnes qui furent les bénéficiaires — ou la victime (une histoire très drôle !) — de l'intervention du serviteur de Dieu; ces aveux fort simples, signés de leurs auteurs, sont contresignés par plusieurs témoins, dont plusieurs musulmans, illustrés de photos personnelles de miraculés, et accompagnés souvent de certificats médicaux reproduits en fac-similés. Ces cas paraissent intéressants et présentent, semble-t-il, à la seule lecture de leurs récits, un aspect extraordinaire certain. Ce qui paraît se dégager le plus de la lecture de ces faits prodigieux, c'est leur caractère évangélique. Devant le spectacle en effet de ces aveugles qui recouvrent la vue, de ces sourds qui entendent, de ces muets qui parlent, de ces boiteux et de ces paralytiques qui se remettent à marcher et à faire des prouesses, on ne peut s'empêcher de penser à l'Évangile... C'est encore les petites gens fort simples qui bénéficient le plus de la grâce de guérison. C'est Jarjura Mikhaïl 'Awn, un campagnard s'habillant encore « à l'ancienne », qui mène son fils, « atteint d'une anémie pernicieuse dans ses deux mains et ses deux jambes, à tel point qu'il ne parvenait pas à marcher le buste droit ni à tendre ses mains » (certificat du Dr Manasseh, reproduit en fac-similé), en pèlerinage sur la tombe de l'ermite et qui prie ainsi : « Mon Dieu ! si moi je suis un indigne pécheur dont la prière ne mérite pas d'être écoutée, jette du moins un regard sur cet enfant qui n'a pas sept ans et qui n'a pu encore pécher. Aie pitié de lui et guéris-le par l'intercession de ton serviteur Sharbal. » C'est cette vieille fille, couturière de métier, Munjahah Dâhir Bulus, la bossue, qui ne parvient pas à avancer jusqu'à la tombe à cause de la foule et qui se contente d'adresser de loin cette parole : « Je ne suis pas importune comme les autres; je réciterai pour toi, saint Sharbal, un *Notre Père* et un *Je vous salue*, te demandant de protéger mes deux petits neveux orphelins. Pour moi personnellement, je ne te demande rien, car j'ai atteint la cinquantaine et il ne

7. Il faut être reconnaissant au R. P. Shiblî de s'être chargé, depuis une trentaine d'années, de recueillir tous ces documents et de les publier avec le soin qu'il y a apporté; au cas de béatification de notre moine-ermite, l'hagiographie y recourra certainement.

me reste plus longtemps à vivre. Protège cependant mes yeux pou
que je puisse m'occuper de mon travail. » Son cas sera des plus pr
digieux, car c'est... sa bosse qui disparaîtra « dans la proportion d
95 % », sur le certificat du médecin. C'est Mohammed Ali Hâdy don
« l'œil gauche était atteint d'atrophie de la pupille avec une visio
nulle, de sorte qu'il n'y avait plus d'espoir pour la vision de cet œil
qu'il y avait même à craindre pour l'autre », et qui, de sa prison, charg
l'infirmière Evodka Salîbâ de se rendre en pèlerinage pour lire sur l
tombe du serviteur de Dieu cette missive : « Moi, je suis un homme q
a été injustement jeté en prison où j'ai perdu ma vue et ma santé
aussi j'en appelle à Dieu et à saint Sharbal; s'il me guérit de m
maladies et me fait sortir de prison, il aura droit de ma part à cin
quante livres libanaises; mais si je suis un criminel, dans ce cas
préfère ne sortir de prison qu'aveugle et estropié. Et voici av
Mme Evodka les cinquante livres... » Mohammed sera guéri. C'e
Sœur Marie-Abel de la Congrégation des Saints-Cœurs de Jésus et
Marie, atteinte depuis 1936 d'un ulcère à l'estomac, qui a été en vai
opérée deux fois, atteinte de paralysie partielle en 1940, qui a reç
trois fois l'extrême-onction, et dont l'état s'en va empirant à tel poi
qu'elle ne peut plus absorber de nourriture sans la rendre, et dont
guérison soudaine fera tellement sensation que, sur le moment mên
du miracle, un autre miraculé de la colonne vertébrale, Michel Saru
la porte dans ses bras en criant à la foule enthousiaste et qui lo
Dieu : « Voici le porteur et celle qui est portée, et malheur à celui q
n'a pas la Foi ! », et qu'un musulman shi'îte crie à tue-tête : «
veux embrasser la religion chrétienne ! »; et qu'un pèlerin égyptie
déclare à la bonne Sœur : « Vous m'avez donné la Foi; je suis ven
d'Égypte pour guérir de ma surdité, mais mon Dieu m'a donné
vue de l'âme ! »

Il est intéressant aussi de mentionner les réactions de certains no
chrétiens devant les miracles. Citons-en deux. L'Emir druze Mâ
Sa'îd Arsalân termine son témoignage sur une miraculée de sa conna
sance en ces termes : « ... je fus stupéfait et dans l'admiration, et
crus en la sainteté du P. Sharbal, l'homme de Dieu, bien que p
sonnellement je n'accorde de foi à aucune religion. » Un autre dru
Munîr Mahmud Takieddîne, le directeur général du ministère de
défense nationale au Liban, dont le propre frère Nadîm a été gu
d'une surdité dont les médecins avaient désespéré (tympan perc
déclarera dans son témoignage écrit : « L'important dans toute ce
affaire, c'est que nous n'étions pas des croyants. Et ainsi le destin
voulu que ce miracle eût lieu parmi nous afin que s'enracine en no
la Foi dont nous avons le plus grand besoin en cette vie. »

On pourra — comme cela a toujours été le cas en de telles circonstances — chicaner sur tel ou tel détail des événements de 'Annâyâ [8]. Un fait massif — et dont ces deux livres somme toute ne sont que l'écho — s'impose cependant, et il faut être soit aveugle soit de mauvaise volonté pour ne pas le reconnaître simplement : c'est celui de la présence actuelle et bouleversante depuis des mois que *cela dure* — et *pourvu que cela dure* encore — du moine-ermite Sharbal Makhluf, mort il y a cinquante-deux ans. Il faut bien l'admettre : aucun Libanais, mort ou vivant, n'a réussi à être aussi présent que lui, et à s'imposer tant à ses compatriotes qu'à ses voisins de toutes les confessions et de toutes les religions. C'est une source de vie pour plusieurs; c'est aussi une pierre d'achoppement pour bien des esprits; et c'est, à travers le serviteur et au delà de lui, le scandale de la Croix du Maître qui se redresse, avec une violence et une liberté on ne peut plus rares, tout près de là précisément où elle fut dressée pour la première fois, mais pour être incomprise et reniée : car Sharbal Makhluf n'est devenu aussi vivant au monde que parce qu'il a, lui, compris la leçon de son Seigneur et accepté de mourir à lui-même et au monde.

Les deux livres qui sont à l'origine de cet article commencent par le grave avertissement d'usage soumettant d'avance tout leur contenu aux décisions ultimes du Siège Apostolique. De même se terminent-ils tous deux par une prière : l'Église d'Orient en communion avec Rome ne peut en la circonstance qu'attendre, en effet, dans la prière le jugement décisif appartenant au seul Vicaire de Jésus-Christ à la tête de son Église universelle. En attendant, il est permis de se demander déjà quel pourrait bien être, dans l'histoire du peuple de Dieu en général et dans celle de l'Église d'Orient en particulier, le sens éventuel de cet « événement spirituel » qui a lieu précisément « au carrefour de la catholicité et du monde non-catholique » et « à notre époque de congrégations religieuses pour Ismaël et pour Israël » [9] — les deux fils d'Abraham devenus infidèles et qui, à quelques quarante siècles d'intervalle, se rencontrent enfin face à face — « d'œcuménisme et de prières pour la rentrée ou l'entrée dans l'Unité » [10] ?

L.-R. M.

---

8. Et on n'a pas déjà manqué de le faire. Une campagne de presse acharnée fut déclenchée — peut-être dure-t-elle encore — surtout à Beyrouth, au sujet du corps du moine et des prodiges de 'Annâyâ.

9. Nous ajouterions aussi pour les Musulmans et pour les Arabes.

10. Gabriel Malik, S.J., *Liban. Manifestations surnaturelles au carrefour de la Catholicité et du Monde non catholique*, article paru dans la revue men-

suelle *Missi*, 7, août-septembre 1950, p. 216, et dont nous extrayons encor pour le lecteur les lignes suivantes :

« ... Notre Mère l'Église ne se prononce pas encore officiellement sur l caractère surnaturel des prodiges de 'Annâyâ. Si elle vient à béatifier, pu à canoniser le moine-ermite, ce sera un ÉVÉNEMENT SPIRITUEL des plus signif catifs depuis l'époque (VII[e] siècle) où le Moyen-Orient, autrefois catholiqu fut envahi par l'Islam. Cet événement pourrait marquer l'aurore d'une nou velle ère du catholicisme oriental rappelé, après plus de treize siècles repliement sur soi, d'attitude « défensive », « fermée », à un rôle plu « dynamique », plus « missionnaire », un rôle de *rayonnement* de la lumièr du Christ, de son Église, dans des cœurs et des milieux qui les méconnai sent ou même les ignorent.

« Ce n'est évidemment pas par hasard que ces manifestations ont lieu 'Annâyâ, village en partie catholique, en partie musulman shiite. Ce n'e pas non plus par hasard que ces prodiges et ces conversions se réalisent a milieu des 1.250.000 habitants de ce Liban, à la fois catholique et bigarr Les catholiques y viennent en tête par le nombre, 465.000 — 37 % — surtout par l'influence, tant sur le plan national que sur le plan plus larg ment proche-oriental : le chef de l'État est catholique et l'a presque toujou été depuis l'émir Yusuf Shihâb en 1770; les catholiques du Liban sont, depu plus de trois siècles et dans tout le Proche-Orient, les premiers et les plu grands artisans de la Renaissance culturelle dans le monde de langue arab Mais ces catholiques vivent avec des non-catholiques : 63 %. Des chrétien séparés du Siège de Pierre, 16,5 % : vieilles et importantes communautés fidèles de l'Église grecque (notamment à quelques dizaines de kilomètres 'Annâyâ dans les régions de Qurnat Jubayl, Al-Kura, 'Akkâr, Beyrout fidèles de l'Église arménienne, fidèles de l'Église jacobite, protestan divers... Et aussi des non-baptisés, 26,5 %, partagés entre juifs, alaouite druzes, musulmans shiites, musulmans sunnites... Il n'est pas moins remar quable enfin que le centre, « la Montagne », de ces manifestations soit *Liban, bastion avancé de l'Église catholique, géographiquement et histo quement lié aux différentes Églises orientales séparées, et situé aux portes nouvel État juif et du monde islamique. Ainsi, au carrefour de la catholici et du monde non catholique*, cette terre qui abrite quatre résidences patria cales catholiques — Bkirki, 'Ayn-Traz, Dar'un-Sharfa, Bzummâr — se trou confirmée, pour ainsi dire, dans sa *mission apostolique séculaire* : ni pros lytisme déplacé ni compromis facile avec l'erreur, mais *témoignage viva de la vérité dans la charité.*

« Qu'ensuite, 'Annâyâ devienne un haut-lieu où les catholiques du Liban du Moyen-Orient — appartenant à tous les rites de l'Église : grec, maronit syriaque, chaldéen, arménien, copte, latin — se rencontrent ensemble po puiser un renouveau de fierté, et surtout de ferveur religieuse, cela providentiel; que, dans cette petite localité, des guérisons, et, ce qui mieux, de très grandes grâces spirituelles, soient accordées à des frères n catholiques de tous bords, cela n'est pas moins providentiel. A notre époq de congrégations religieuses pour Ismaël et pour Israël, d'œcuménisme et prières pour la rentrée ou l'entrée dans l'*unité*, ne peut-on pas y voir u signe de l'Esprit ? »

UN ESSAI DE VIE RELIGIEUSE

DANS LE VEUVAGE

Tu te réjouiras en présence de Yahweh, toi, ton fils et ta fille... ainsi que l'orphelin et la veuve qui résident au milieu de toi (Deut., 11).

Le Seigneur tient à ce que la veuve soit associée aux joies de son peuple, qu'elle ne soit pas oubliée dans l'Église. Il le rappelle souvent. Sans doute, autrefois comme aujourd'hui, avait-on une tendance à les laisser de côté, et constamment les prophètes présentent le respect de leurs droits comme l'une des œuvres de justice qu'il faut accomplir.

Jésus va plus loin : certaines pages, entre les plus touchantes de l'Évangile, mettent en scène des veuves. Le Christ, sans en avoir prié, ressuscite un jeune homme dont il rencontre le convoi funèbre : c'était un fils unique et sa mère était veuve ! Quelques sous ont été jetés dans le trésor du temple, et Jésus appelle ses apôtres : *En vérité, je vous le dis, la pauvre veuve que voici a jeté plus que tous ceux qui ont jeté dans le trésor. Car tous ont jeté de leur superflu, mais elle, elle a jeté de son indigence, tout ce qu'elle avait, toute sa subsistance !* Sans doute, en prenant pitié de ces détresses, en admirant ces humbles dévouements, Jésus pensait-il aussi à sa Mère; et son cœur, qui souffrait des épreuves imposées à Marie, frémissait-il plus encore de joie en songeant à sa plénitude de grâces, toute cachée aux hommes.

Peut-être avons-nous besoin de méditer ces textes; car il nous arrive sans doute d'oublier des misères qui se cachent, ou d'ignorer des trésors de générosité que peuvent voiler d'humbles offrandes. Tout ministère est grand et valable, et il ne faut pas négliger d'aider ces cœurs tant éprouvés à s'épanouir dans le chemin de la perfection. Nous rendrons ainsi au mot « dévote » le sens énergique et beau qui est le sien : âmes consacrées.

Nous ignorons la profondeur de cette épreuve. Celles qui l'ont

subie pourraient seules en bien parler; mais qu'elles nous en parlent ou qu'elles gardent le silence, nous ne les comprendrons que si nous faisons l'effort d'imagination nécessaire.

Un amour sincère, réalisé dans l'union conjugale, s'empare de toute l'âme féminine et la marque à un point qu'il est difficile de décrire; plus que l'homme, sans doute. Car plus que lui, elle a cherché dans le mariage un « centre », une plénitude, un appui, une raison totale de vivre. Ceux qui sont devenus « une seule chair », la séparation de la mort les déchire affreusement; mais la femme en souffre davantage, et plus que l'homme, se sent abattue, dépouillée, désemparée.

La voici seule; rien ne remplace l'intimité conjugale. L'aide que sa famille lui apporte généralement est précieuse, mais elle ne comble pas le vide du cœur; et, malheureusement, il arrive que ce soit moins une aide qu'une ingérence indiscrète; ou qu'elle se réduise à des conseils parfois intéressés. Nous savons en outre qu'une femme seule ne jouit presque jamais de la considération que l'on accorde à l'homme. Même si l'on se montre courtois à son égard, on en prend à son aise avec elle : elle est faible, elle n'est pas armée pour la lutte; aussi ses droits seront-ils aisément oubliés, violés. Et bien souvent, comme le mari faisait vivre la maisonnée, la veuve est réduite à la pauvreté.

Malgré sa faiblesse, son dénuement, elle doit accomplir des tâches plus lourdes; souvent enfants à élever, des affaires traiter, des droits à mainte des procès même à engager, un gagne-pain à trouver.

Bienheureux, vous, les pauv

Est-il beaucoup de situati qui réduisent aussi complètem à la pauvreté en tous domain Non seulement l'argent s enfui, mais la suffisance huma est arrachée et le cœur est pouillé. Est-il par conséquent cation extérieure plus nette pauvreté en esprit?

Les richesses s'en vont, a que la protection de l'hom avec elles, le respect, la cons ration. Voici que tout natur ment, la veuve s'aperçoit que ressources humaines, la fort les protections, tout cela vain et menteur. Elle apprer compter sur Dieu.

Si les secondes noces ne pas interdites, si même elles parfois à conseiller, comme s Paul le dit lui-même[1], il qu'en général un amour pro voudra demeurer fidèle mên travers la mort. Par là, il se rifie, et entraîne aisément to les affections qui remplisser cœur sur la même route tante. Aimer toutes les cr res en Dieu, c'est ce que pro tent les vierges consacrées, prenant, pour mieux y parv l'engagement de renoncer mariage. Cet engagement, le gneur le suggère aux ve Saint Paul leur écrivait : *Au libataires et aux veuves, j*

1. Tim., 8, 11-15.

c qu'il est bon de demeurer ume moi (1 Cor., 7, 8).
a vie d'une veuve sera désor- is plus lourdement remplie les tâches nécessaires. La arriture qu'elle apprêtait, il dra désormais la gagner; ses rnées se remplissent de telle te que la fantaisie ni le ca- ce n'y trouveront plus de ce : le ménage, les enfants, la ivreté sont des maîtres exi- nts qui ne lui laissent plus isfaire sa volonté propre. En me temps, elle qui aimait lais- son mari prendre les déci- ns, doit gouverner, déterminer qui est raisonnable. La voici nc engagée à chercher, heure heure, la volonté du Sei- eur.

Tout ce détachement que Dieu ère en elle rend son âme lé- re : plus volontiers elle s'élè- ra vers le Père : d'ailleurs elle besoin de secours, de lumière; désire retrouver son mari ns le Seigneur.

La vie au foyer lui a donné de xpérience; si l'épreuve a dé- gé l'essor de son âme, elle ne a pas fait perdre cet équilibre main, fruit du mariage, auquel une célibataire supplée difficilement. Les chagrins la rendent plus apte à comprendre les misères; les peines l'ont assouplie, éclairée. Elle est prête pour le service, même si le gagne-pain ou les charges familiales l'occupent déjà : car elle sait ne pas perdre de temps et peut, dans une journée bien remplie, loger un geste de dévouement. Rien d'étonnant qu'on ait souvent confié aux veuves des tâches au service de l'Église.

Le veuvage est donc normalement un appel à la perfection de la vie chrétienne. Aussi bien sont-elles nombreuses, les veuves que l'Église a inscrites au calendrier des saints. L'office des Saintes Femmes, à la fois célèbre leur force d'âme, et leur prête les paroles, les chants d'amour qui semblaient réservés aux vierges unies à l'Époux divin. Après les Pères, qui leur ont consacré des traités, des exhortations, saint François de Sales résume leur doctrine dans un chapitre de la *Vie dévote*, leur enseigne les moyens de devenir de « vraies veuves » : chasteté, humilité, prière [2]...

UNE SOCIÉTÉ DE VEUVES

Dans bien des cas, la veuve peut pas entrer au couvent : n âge, ou sa santé, surtout ses arges familiales l'en empê- ent. C'est « dans le siècle » 'elle devra suivre cet appel à vie parfaite, lorsque la grâce éclairée sur le sens de son reuve. Sans doute le peut-elle, idée par un directeur, instruite par ces écrits que nous avons cités. Mais elle se heurtera à toutes les difficultés que connaissent les âmes isolées, et auxquelles les directeurs de conscience ne savent guère comment

2. *Introduction à la Vie dévote*, III, 40.

remédier, sinon en agrégeant ces personnes à une société qui supplée dans toute la mesure possible à la vie religieuse.

Or, à l'heure actuelle, il existe plus d'un groupement qui cherche à répondre à des besoins de ce genre, pour différentes catégories de fidèles. Ils veulent non seulement réunir leurs membres dans une prière commune, dans un soutien mutuel de charité, mais leur procurer les avantages spirituels des vœux de religion. La « technique » de cette vie religieuse au milieu du monde commence d'être mise au point. Une société de veuves en a fait l'essai; nous voudrions dire brièvement sous quelle forme.

La chasteté ne présente pas de difficulté spéciale : on exclut les secondes noces, et l'on s'applique à prendre l'attitude intérieure qui doit animer ce renoncement.

La pauvreté consiste :

— A accepter en paix la gêne matérielle qui est si souvent le lot des veuves; au cas où les ressources sont larges, on s'engage à vivre dans la simplicité évangélique.

— A soumettre au contrôle de la Supérieure les dépenses personnelles. Pour cela, on lui présente un bilan annuel; les dépenses courantes au-dessous d'une certaine somme ne font pas l'objet d'une permission spéciale, mais bien les dépenses exceptionnelles non prévues au bilan.

L'on devine tout de suite la difficulté qui naît au cas où la veuve a des enfants ou est sujette à d'autres obligations familiales. Aussi bien, tout ce qui est d'ordre professionnel ou fam échappe de plein droit au trôle : il est entendu qu'une doit élever et gouverner sa mille chrétiennement, selon état, et en conservant les tr tions familiales. Elle reste e domaine pleinement maîtress responsable de ses décisions.

L'obéissance consiste à s la Règle et à se conformer à règlement particulier adapté genre de vie de chaque asso Ce règlement est contrôlé pa Supérieure. On doit en outre soumettre les décisions de c que importance concernant l privée. Là encore, tout ce qu professionnel et familial est e du regard de la Supérieure.

Le gouvernement de la So et les contrôles sont exercés des supérieures, soumises à Supérieure générale, en lia avec un prêtre, directeur s tuel de la Société.

Des réunions mensuelles lieu pour les associées qui h tent assez près les unes autres. Pour les autres, relations par correspondance pléent. La vie de prière comp les exercices habituels : prim complies pour prière du m et du soir, l'oraison (d'une d heure si possible), la lecture rituelle, le chapelet, la visit Saint-Sacrement, l'examen tidien, la retraite du mois.

On s'engage par vœu, à te d'abord, puis à perpétuité, a un postulat et un noviciat.

La Société ne se consac aucune œuvre extérieure d minée. Elle veut uniquer apporter une « forme » de intérieure. Simplement, aux

si rendues disponibles, attentes à la voix de l'Esprit-Saint, demande de se mettre au service de l'Église, dans toute la mesure compatible avec la santé le devoir d'état, et selon les constances [3].

On peut formuler quelques objections à cette forme de vie nsacrée; nous en retiendrons ux qui paraissent plus importantes.

La première, à vrai dire, ne ut plus s'exprimer dans sa rce depuis la constitution *Provida Mater* sur les instituts séculiers. Elle ne peut plus subsister ue voilée, à demi inconsciente : le consisterait à dire que la vie ligieuse n'est pas possible en hors d'une communauté proprement dite, et sans la séparation du monde qu'elle implique. ux qui essaieraient de l'imiter ns le monde n'aboutiraient u'à une manière de jeu, sans ficacité réelle. Du reste, pense-on volontiers en même temps, ut-il tellement demander à ces nes tant éprouvées ? Ces liens, s règles ne seront-ils pas un rdeau trop lourd ?

A cela, on ne peut mieux répondre qu'en renvoyant aux roles de la Bible et aux commentaires du Saint-Siège qui firment que tous les baptisés nt bien appelés à la perfection. Les instituts qui ont pour but de pratiquer fidèlement dans le siècle les conseils évangéliques... ont démontré concrètement de manière plus que suffisante... que peut être obtenue, même dans le siècle, une consécration de soi au Seigneur assez stricte, assez efficace, et pas seulement intérieure, mais externe et presque religieuse. »

Ce qui pourrait donc se perpétuer de l'objection que nous avons formulée viendrait simplement d'un manque de confiance en la grâce divine et en la générosité des âmes. Une société comme celle dont nous parlons prend les associées dans un état qu'elles ne peuvent quitter, et leur apporte tout ce qui est possible de la vie religieuse. L'expérience montre que des âmes ainsi soutenues et stimulées peuvent atteindre un degré élevé de détachement et d'esprit de prière. Quant aux liens, aux charges que l'on prend sur soi, l'on sait qu'ils doivent alléger l'âme : la vie religieuse bien comprise et généreusement pratiquée apporte joie et liberté.

La seconde objection, qui s'applique exclusivement à la société dont nous parlons, consiste à dire qu'une mère de famille ne peut pas se lier ainsi sans que ses enfants ou ses proches ne soient touchés au moins indirectement par son nouveau genre de vie.

Cette objection mérite d'être examinée de près, car elle trouve un fondement très réel. Nous avons déjà souligné que seuls les actes concernant la vie privée de la veuve étaient sujets aux liens religieux : il ne faut pas que la famille soit soumise à une supérieure qu'elle ne connaît pas et

---

3. La Société dont nous parlons, de plusieurs années avant que *Provida Mater* ne fût promulguée, se trouve en harmonie avec l'esprit de cette Constitution et s'engage résolument dans la voie qu'elle trace.

qui n'a pas mission de régler son genre de vie. Nous ajouterons que la plus grande discrétion est nécessaire; aussi bien ne s'étonnera-t-on pas que le présent article ne précise pas le nom de la Société qu'il décrit. Ses membres enfin ne peuvent se recruter que parmi les personnes d'un jugement sûr. Pour cette dernière condition, quelle société religieuse n'en exige pas autant?

Nous accordons que certains tiraillements soient inévitables ici ou là : réunions auxquelles il faut assister; attitudes intérieures qui influent nécessairement sur la vie tout entière (et heureusement!). Mais il faut se demander si les critiques que l'on adresse aux veuves ainsi engagées ne proviennent pas simplement de l'esprit du monde, celui qui est à l'opposé de l'Évangile. Enfin, comme rien n'est parfait sur terre, [illegible] inconvénients demeureront; m[illegible] ils doivent être mis en bala[illegible] avec les très grands avanta[illegible] que la veuve consacrée retir[illegible] de sa donation, même pour [illegible] choses humaines, par exem[illegible] pour l'éducation de ses enfan[illegible] *La piété est utile à tout : elle[illegible] les promesses pour la vie p[illegible] sente et pour la vie à ve[illegible]* (1 Tim., 4, 8).

Cela aussi est confirmé [illegible] l'expérience; et cette société [illegible] vit depuis une quinzaine d'[illegible] nées a pu déjà aider ses membr[illegible] nous le pensons, à devenir [illegible] *vraies veuves*, qui *mettent l[illegible] espérance en Dieu, qui ont s[illegible] de leur famille et qui entrepr[illegible] nent toutes sortes de bon[illegible] œuvres* (1 Tim., 5).

Abbé Jean Lucenay.

A travers les revues

UNITÉ CHRÉTIENNE

Toutes les revues chrétiennes t fait écho à quelqu'une des lébrations de la dernière se- aine de l'Unité, ou publié pour tte occasion quelque article ccléSiologie. Par exemple IRRE ET CIEL, par la plume du Dalmais : Il nous faut tenir scmble

omme les trois voix d'un chant nique, comme trois degrés de rofondeur, tout aussi réels l'un ue l'autre, ces trois paraboles, du euple, de l'Épouse et du Corps our ne pas fausser le mystère de Église.

Elle est un peuple « convoqué » le toutes les nations et de toutes es classes, fait d'une humanité nisérable qui, comme Abraham, ngage sa foi à celui qui lui per- et de la guider vers la Terre de énédiction. Plongeant en pleine âte humaine, elle connaîtra tous es risques de compromissions, tou- es les raideurs, toutes les incom- réhensions, et, au terme, toutes es divisions que peuvent entraîner armi les hommes les différences le culture et de mentalité, les mbitions ou les violences.

En tant qu'elle est peuple de Dieu, réalité sociologique, l'Église peut être divisée, et la division est réelle, scandaleuse, comme un échec au plan divin. La division des chrétiens est le signe le plus redoutable de la présence du mal dans le monde. Sur aucun plan, le germe de mort qu'est la division n'atteint aussi profond. Que des chrétiens puissent y demeurer indifférents signifie qu'ils n'ont rien compris au message dont ils sont porteurs.

Mais l'Église n'est pas seulement le Peuple, elle est l'Épouse, rachetée par grâce, mais inébranlablement fidèle. Elle est cet organisme qui enfante, fait croître et éduque des fils de Dieu. Par elle, l'humanité passe du péché à la sainteté. Or c'est bien là, ici-bas, la fonction première de l'Église. Aussi pouvons-nous dire que l'Église est surtout l'Épouse unique dont Marie est la figure. Saint Jean, au chapitre 12 de l'Apocalypse, les identifie déjà en une vision unique. Mais l'Église-Épouse ne peut être atteinte par la division.

Seule de toutes les communautés qui se réclament du Christ, celle

qui possède la plénitude des moyens de sanctification voulus par le Christ mérite au sens plein le nom d'Église. Les autres y auront part, en un sens déficient, à la mesure des moyens de sanctification qu'elles ont conservés; suffisants, mais désaxés par l'absence d'un magistère infaillible pour les Églises orientales séparées de Rome, déficients pour les diverses communautés protestantes, à des degrés d'ailleurs différents.

Ainsi par l'Unique Église, c'est l'Unique Corps du Christ qui progressivement croît aux dimensions définitives de l'Humanité rachetée. Croissance cachée comme celle du grain qui germe. Quand elle sera totale, alors ce qui est maintenant caché sera manifesté et Dieu sera tout en tous. Alors beaucoup de ceux qui croyaient être dedans, dit saint Augustin, découvriront qu'ils sont dehors, et beaucoup que l'on croyait dehors se trouveront dedans. Mais tous les sauvés, consciemment ou non, visiblement ou non, auront été graciés par la médiation de l'Unique Église qui reçoit en plénitude l'influx de l'Esprit du Christ.

La revue protestante Le Semeur a consacré un double numéro, intitulé *Après l'Année sainte*, à une présentation de questions catholiques. L'article de tête, signé par M. le pasteur Boegner, est particulièrement émouvant. C'est le texte d'une conférence donnée à Strasbourg le 12 décembre 1950, dans laquelle il dresse le bilan de l'année écoulée au regard de l'œcuménisme tel qu'il le conçoit :

> Nous sommes arrivés à la fin de l'année 1949 avec le sentiment qu'un climat nouveau se développait d'une manière de plus en plus nette et bienfaisante autour de toutes les confessions chrétienn
> De ce nouveau climat, je pour apporter bien des signes qui m trent à quel point les rapports je ne dis pas entre l'Église Rome et la Réforme — mais en des catholiques romains et membres de l'Église de la Réfor étaient devenus fraternels...
>
> Nous avons abouti ainsi à la de l'année 1949. C'est alors qu appel nous a été adressé par Saint-Père lui-même, appel nous n'avons pu entendre s émotion...
>
> Je dis qu'il nous est impossi de lire cet appel autrement qu vec une grande émotion et grand respect.

Puis il signale la répercussi de quelques actes pontificaux n jours de l'année écoulée, l'I truction du Saint-Office sur question œcuménique, l'ency que *Humani Generis* et surt la proclamation du dogme l'Assomption :

> Le 1er novembre, après a parlé moi-même aux services d Radio, j'ai pris l'écoute de R et j'avouerai que j'ai été saisi l'importance extraordinaire à t égards, de l'événement qui s complissait. La pensée que des zaines de millions de catholiq dans le monde entier étaien l'écoute et entendaient le Souver Pontife de l'Église romaine déf un nouveau dogme — le pren défini *ex cathedra* par le Souver Pontife reconnu infaillible — définition de son infaillibilité a reconnue en juillet 1870) de l somption corporelle de la Vi Marie, m'a profondément tou à bien des égards et dans des peut-être différents. Toujours que ce jour-là s'est accompli événement considérable.

Et l'auteur rapporte des hés

…e, voire des réticences, chez …ques correspondants catholi… . Il redit son refus, voire son …dale, qui ne l'empêche pas de …iner son article par un appel … confiance :

Mais comment envisager l'avenir …ainténant ?

Je dis qu'il est bon, je dis qu'il …t salutaire que nous soyons mis …r l'Église catholique romaine en …ésence de positions extrêmement …ottes et extrêmement abruptes; … est bon que l'Église catholique …maine nous redise et nous ré…te — à sa façon, cela va sans …re —, nous dise et nous répète …u'il ne saurait être question pour …Église officielle, pour le Saint-…iège, le Saint-Office, d'envisager …ne autre réunion de l'Église …u'en elle, la « seule véritable …glise de Jésus-Christ ». L'Église …maine nous rend le service d'af…rmer avec intransigeance ce …u'elle croit et nous devons lui …re reconnaissants de nous dire …u'il est impossible que nous nous …issions entourer par des illusions … que nous cultivions des équivo…ues; il n'y a de véritable œcumé…isme que dans la loyauté totale; …après l'apôtre saint Paul, nous …e saurions être fidèles que si nous … pratiquons dans la vérité et dans …amour...

Si nous nous disons les uns aux …utres la vérité, les yeux dans les …eux, dans un esprit de charité et …'intercession commune : nous …ourrons véritablement marcher …nsemble, quoique séparés, cepen…ant unis dans l'essentiel, dans le …hemin sur lequel, par notre obéis…nce à la volonté du Seigneur de …Église, nous voulons rechercher …nsemble les conditions auxquelles …n jour — que seule fixera la grâce …e Dieu — pourra être manifestée …ans l'ordre des choses visibles l'u…ité de l'Église de Jésus-Christ...

Dans Documents, revue mensuelle des questions allemandes (décembre 1950), le P. Pollet termine un article de sociologie religieuse sur leur problème interconfessionnel :

Il nous reste à indiquer brièvement un des effets du brassage de populations en Allemagne occidentale, et qui n'est pas le moindre. Peut-être fournirait-il à qui le replacerait dans le plan des dispositions providentielles, la clé même de cette histoire singulière et tragique. Il s'agit des répercussions de ce phénomène sociologique : le transfert des populations de l'Est, sur la répartition des confessions en Allemagne, la vie même et les destinées de ces dernières.

Une constatation s'impose ici de prime abord : le résultat obtenu par certains qui s'imaginaient qu'il suffisait de mélanger catholiques et protestants pour obtenir le nivellement des doctrines, ne s'est pas produit. Nous pouvons nous féliciter qu'il en soit ainsi. Car ce nivellement de croyances se serait opéré au niveau le plus bas. En fait, l'exode forcé a constitué — et constitue encore — pour la foi catholique ou évangélique des populations transplantées une épreuve redoutable et comme une sorte de crise, de jugement. Par là, le grain de la foi authentique s'est trouvé séparé de la paille du conformisme, d'un christianisme conventionnel et routinier. Cette séparation même est de régénération. En bien des communautés de l'Ouest, catholiques et protestants de l'Est ont apporté un sang nouveau...

Mais encore faut-il savoir interpréter ce renversement des choses. Il serait erroné de l'interpréter comme une victoire du catholicisme sur le luthéranisme ou même comme une revanche de la foi des catholiques d'aujourd'hui sur la

désertion de ceux d'hier. Ce qui est symptomatique, non seulement de la condition du réfugié, mais de la situation respective des deux confessions, c'est que ce retour s'accomplit, comme la défection initiale, sous le signe du jugement...

On me cite la réflexion d'un paysan catholique, qui a découvert que chez son voisin protestant on priait, on priait bien, en famille. La prière en famille, la méditation collective, l'Andacht, cette valeur chère aux luthériens, il la reconnaît et l'adopte. La réciproque se vérifie aussi : combien de protestants sont attirés par le culte catholique ! Il suffit de construire une église dans un district de réfugiés pour regrouper la population catholique et attirer en même temps nombre de dissidents. Ainsi à Lübeck-Marly...

Voici maintenant deux témoignages d'une portée plus théologique, émanant d'un pasteur et d'un curé. Chez vous, déclare l'un, quand la foi disparaît il reste quelque chose; chez nous, avec la disparition de la foi, tout disparaît. Entendez : la substance de la foi chez le catholique est enveloppée d'un système protecteur : traditions, rites, etc...

Et voici la contre-partie de cette remarque : la réflexion d'un prêtre catholique réfugié. Nous avons appris ce que c'est que de vivre de la foi seule, « aus dem Glauben allein ». N'est-ce pas là l'essence même du luthéranisme et est-il possible qu'il y ait une situation catholique pour laquelle la foi reste comme la seule valeur qui surnage dans le naufrage g[énér]al ?...

On aime à penser que le v[oi]nage spatial de deux confessi[ons] cette sorte d'étreinte mutuelle, [qui] leur est imposée par l'exig[uïté] même des districts et des loc[aux] où leurs fidèles séjournent, r[este] que le symbole anticipateur d[u] voisinage plus intime, celui [des] âmes que leurs malheurs mê[lés] regrouperont autour de la c[roix] du même Sauveur.

Des périodiques ont relaté [la] grande concélébration d'évêq[ues] orientaux, qui, en présence [de] S. Exc. Mgr l'archevêque de P[a]ris a marqué le début de [la] semaine de l'Unité. Faut-il sig[na]ler une réflexion cueillie sur [les] lèvres d'un catholique latin a[ssis]tant à la cérémonie de Notre-Dame. Pourquoi un archevêque de P[a]ris recevant dans sa cathédrale [des] évêques étrangers ne peut-il [pas] concélébrer avec eux ?... Est-ce [de] la part du chrétien qui [pose] une pareille question ignoran[ce] des coutumes prohibantes [du] clergé latin ?... Est-ce le s[ens] aigu d'une communauté ec[clé]siale qui transcende les fron[tiè]res et les rites ? La Maison-Dieu a parlé jadis de la concélébrat[ion] des évêques dans le rite la[tin]. L'historien n'a-t-il rien à n[ous] dire sur des cérémonies in[ter]rituelles ? Une certaine vie *ca[tho]lique* profiterait ici d'un peu [de] lumière.

VOCATIONS — ÉTATS DE VIE

Église vivante (1950, t. II, n° 4) publie une adaptation en langue française du remarquable rapport donné par M. Joseph [Mas]ters le 7 juillet 1950 au neuvi[ème] Congrès Académique Missionn[aire]

ternational de Vienne : *Problèmes de coopération missionnaire*. déclare limiter l'emploi du mot missionnaire » et l'optique qui dérive à l'évangélisation des régions géographiques dans lesquelles l'Église ne possède pas encore sa structure normale clergé résidentiel recruté sur place). Et il étudie le problème de ce qu'il appelle la « base » missionnaire, entendant par là la totalité des Églises pleinement constituées qui peuvent, dans l'unité de l'Église universelle, exercer toutes les fonctions essentielles de l'Église ».

Il constate d'abord l'élargissement de cette base missionnaire par une contribution de plus en plus large de l'Église d'Amérique l'effort qui fut longtemps celui des seuls pays européens, et appelle de ses vœux le jour où l'Amérique du Sud donnerait elle aussi à cette œuvre un apport digne du chiffre de sa catholique population. Il étudie ensuite les faiblesses de la base missionnaire européenne. Et dans ce contexte il se pose la question du renforcement de cette base éprouvée par six années de troubles internationaux. Faut-il y appeler les Instituts séculiers, nés d'hier dans leur solidité canonique ? Il ne croit guère à la nécessité ni même à la possibilité d'un engagement massif, au service des chrétientés lointaines, des Instituts séculiers qu'il estime mieux armés pour la christianisation (ou rechristianisation) des terres de pleine Église. Quant aux Instituts religieux avec vœux publics, les phrases qu'il leur consacre font poids dans la littérature désormais abondante qui plaide une revitalisation ou adaptation de quelques-uns d'entre eux, et il confronte avec ce tournant les besoins des missions lointaines :

> Nous nous trouvons devant la tâche difficile d'orienter, principalement vers les rangs des ordres missionnaires, le sens missionnaire que nous avons réveillé chez les jeunes, dans le cas où ils sont prêts à l'engagement total de leur personnalité pour le Règne de Dieu. La toute première condition, c'est que l'idéal de la vie religieuse soit à nouveau reconnu dans son sens véritable, dans sa grandeur, dans sa beauté, dans sa fonction sociale chrétienne. (De belles choses ont été écrites à ce sujet en France.) La deuxième condition, c'est que la vie religieuse puisse vaincre ses manques et ses manifestations d'affaiblissement qu'une jeunesse aux yeux très perçants sait découvrir. La troisième condition, c'est que ces ordres, pour lesquels vaut tout aussi bien la loi d'adaptation dont a parlé Pie XII, ne se figent pas dans un traditionalisme exagéré, mais que, distinguant entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas, ils soient prêts à sacrifier pour le bien des âmes ce qui n'est pas essentiel. Une quatrième condition enfin, c'est que les ordres missionnaires, qui orientent tout naturellement leur regard vers leur futur champ d'apostolat, gardent cependant le contact avec la vie qui monte, avec la jeunesse, non seulement avec celle qu'ils éduquent dans leurs propres écoles, mais aussi avec celle des écoles moyennes de l'extérieur et avec la jeunesse universitaire. Pour résoudre les problèmes que pose l'adaptation missionnaire, nous avons besoin en mission de cerveaux doués au-dessus de la moyenne; il faut les chercher aussi à l'extérieur. Les temps sont passés où l'on

croyait pouvoir envoyer en mission ce qu'on ne pouvait utiliser chez soi. Dans son fond, cette idée a toujours été fausse et lamentable; l'œuvre missionnaire s'en est plus d'une fois ressentie amèrement.

Pour prendre contact avec la jeunesse actuelle, les ordres missionnaires ne doivent pas considérer comme une perte le fait de consacrer des prêtres bien doués au travail chez les jeunes de la mère-patrie. Ces prêtres doivent analyser et guérir les complexes sentimentaux de jeunes gens pleins d'idéalisme, qui iraient volontiers en mission, mais résistent à l'idée de la vie religieuse pour l'une ou l'autre raison.

Et l'auteur en appelle à un renouveau du sens catholique. « La tension, dit-il, qui, dans le bassin méditerranéen, conduisit à la séparation des Églises orientales, ne doit pas se renouveler entre les parties orientales et occidentales du monde. Il faut jeter un pont culturel hardi, mais solide entre l'Europe et l'Asie orientale. La solution longtemps retardée du problème des Églises d'Extrême-Orient ne peut plus maintenant être remise encore à plus tard. Elle doit être trouvée, maintenant que l'Europe et le monde occidental doivent se retirer de l'Asie. Par là se prépare aussi nécessairement un soulagement important de l'effort de la base missionnaire européenne... »

Le numéro octobre-novembre de Documents est entièrement consacré à des *aspects du catholicisme allemand*. Le P. Erich Rommerskirsch, S. J., présente de façon très remarquable le problème des vocations religieuses dans l'Allemagne actuelle : « Les vocations meurent-elles ? » demande-t-il d'abord, et il montre que si le recrutement sacerdotal dans l'ensemble, est assez bon pour l'un et l'autre clergé, celui des Ordres et Congrégations religieuses en leurs éléments laïcs est très insuffisant :

Les noviciats et séminaires des diverses communautés reçoivent un nombre important de candidats à la prêtrise. Naturellement, chez la plupart de ces jeunes gens existent avant tout ce désir et cette volonté de devenir prêtre. Tous ceux qui ont la possibilité d'observer la vie personnelle et religieuse des jeunes peuvent le remarquer aussi. Ceci nous ramène au problème soulevé par notre première question. En second lieu seulement se pose une autre question : prêtres séculiers ou réguliers et de quel ordre ? Il semble que, lorsque la jeune génération sort des séminaires et établissements d'enseignement spécialement créés à cet effet, son choix du sacerdoce régulier est parfois déterminé plus par les données extérieures et par l'éducation que par les prédispositions et le développement intérieurs. Mais cette donnée psychologique tend à se renforcer, du point de vue du type humain, du mode de vie et du genre de travail, le processus d'assimilation qui existe entre clergé séculier et clergé régulier et entre les différents ordres. Cependant l'état monastique était initialement le fait non pas des prêtres et du clergé, mais bien des laïcs. Les anciens moines dont est issue la famille conventuelle de saint Benoît étaient des laïcs. Saint François d'Assise était un laïc et la croisade franciscaine de pauvreté était une croisade laïque.

... La polarité et l'opposition qui, sans aucun doute, existent de tout temps, dans l'histoire ecclé-

-tastique, entre le sacerdoce sécu- er, avec sa hiérarchie paroissiale l diocésaine, et les ordres, est ssentiellement une conséquence et ne sorte de mise en lumière de la olarité existant au sein de l'Église ntre prêtres et laïcs, polarité qui isiblement fut voulue par le fon- lateur de l'Église et est utilisée ar le Saint-Esprit, pour prévenir a sclérose de cette Église.

Mais le nombre très satisfaisant le jeunes gens qui choisissent l'état le prêtres réguliers ne peut pas ous dissimuler le fait que les vo- ations monastiques sont en régres- ion. Par ailleurs, notre question : « Le problème des vocations reli- ieuses », n'est pas moins brû- ante lorsque l'on considère les ordres féminins et les frères con- vers : elle est brûlante au point qu'il est temps que tous s'en occu- pent, prêtres et laïcs, parents et éducateurs, la jeunesse elle-même et les cadres ecclésiastiques respon- sables. Ceux-là même qui déclarent péremptoirement : « De nos jours, on n'entre plus ou couvent », ne peuvent pas ignorer les lourdes con- séquences que la situation actuelle pourra avoir dans dix ou vingt ans dans le domaine de la charité so- ciale. Qu'on se rende compte de ce que cela signifie, lorsque la Su- périeure d'une congrégation impor- tante déclare qu'elle aurait besoin immédiatement de trois cents can- didates pour pouvoir maintenir l'activité des institutions de sa con- grégation, mais qu'elle n'a en fait que vingt candidates. Qu'on songe que dans maints couvents de fem- mes l'âge moyen est de cinquante ans. Que se passera-t-il lorsque les nombreuses religieuses expulsées de l'Est et réfugiées dans l'Allemagne occidentale et méridionale retour- neront dans leurs pays d'origine ou lorsque, dans quelques vingtai- nes d'années, ce concours de l'ex- térieur sera épuisé ?...

Mais c'est lorsque nous pensons à nos frères convers que notre question devient la plus brûlante. On peut ici déjà parler véritable- ment d'une extinction des voca- tions. J'ai, pendant ces dernières années, organisé pas mal de semai- nes de jeunesse, de retraites pour jeunes gens, et d'autres, qui m'ont permis de sonder pas mal de jeu- nes cœurs. En de telles occasions, la question d'une éventuelle voca- tion sacerdotale ou monacale est abordée avec l'aumônier. Il est con- solant de constater que chez un nombre considérable de jeunes gens, la pensée de s'orienter vers le sacerdoce existe effectivement et mûrit. Mais je peux compter sur les doigts de la main ceux qui se sont intéressés à l'état de frères convers. De plus, c'est parmi les religieux convers qu'on a, pen- dant les dernières années, enregis- tré le plus grand nombre de défec- tions. Et pourtant l'état religieux était initialement, comme nous l'avons déjà dit, le fait des laïcs et devrait normalement trouver chez les frères convers son mode d'ex- pression le plus normal...

Et devant la menace créée par cet état de choses, l'auteur s'in- terroge d'abord sur « les respon- sabilités de la jeunesse », puis sur celles des communautés reli- gieuses. Il est intéressant de re- marquer que ses discernements rejoignent ceux de plusieurs bons observateurs de chez nous. Ainsi se demande-t-il « si les exigences pratiques de la vie monastique ne mettent pas la jeunesse actuelle dans une sorte d'impossibilité physique »; et volontiers il accu- serait beaucoup de communautés de leur « surcharge » d'exerci- ces; « nos congrégations dites actives ne se contentent en fait nullement d'être actives, mais s'efforcent en même temps d'être des ordres contemplatifs »... Il

interroge aussi les Ordres et Congrégations sur le niveau de formation et d'occupations qu'ils fournissent à leurs sujets :

> Lorsque la règle d'un ordre stipule que les frères convers ne doivent pas apprendre à lire ou à écrire, elle suppose des conditions d'éducation et des différences de classes sociales qui aujourd'hui n'existent plus...
>
> La jeunesse a raison de se plaindre du manque de goût que nous trouvons assez souvent dans les communautés religieuses...
>
> Les jeunes gens éprouvent une répulsion lorsqu'ils décèlent chez les membres de ce clergé de la duplicité, des mensonges, de la zizanie, de la jalousie, un manque de bienveillance et de compréhension. Il arrive aussi que les employés d'un couvent soient maltraités du point de vue social, qu'on se refuse à comprendre que, n'étant pas eux-mêmes ecclésiastiques, ils ont le droit d'avoir du temps libre...
>
> Nous en venons maintenant à une dernière pensée que nous n'exprimons qu'avec prudence et réserve, mais qui néanmoins doit être exprimée pour le bien de la vérité, car elle émane de la jeunesse et d'aumôniers expérimentés : trop nombreux sont les membres du clergé régulier et même les communautés entières chez lesquels fait défaut l'esprit véritable d'amour de Dieu et du prochain et l'effort réel vers la perfection...

Nous aimons penser que cette impitoyable autocritique des Instituts religieux par un religieux porte en elle une pointe d'exagération. Elle n'en est pas moins caractéristique et courageuse.

La Vie franciscaine, revue mensuelle du Tiers-Ordre franciscain (février 1951), semble vouloir ouvrir un débat sur la natu de la profession de tertiaire. S liminaire, sous le titre *Prof sion ? Engagement ?* et la sig ture de Lucien Goualle, esti qu'on s'est « trop exclusiveme arrêté à la notion de consécratio de vie offerte, de don sa tionné », et pas assez à ce d' « engagement personnel, lo et bien mûri, aux conséquen insoupçonnables ». Le P. Achil O.F.M., pose en contre-partie q la profession est avant tout l' firmation d'un état de vie et fait qu'appuyer la condition vie du chrétien telle que la tuent les promesses baptismal

> Comment situer la profession tertiaire ? Ce n'est pas jouer a les mots que de dire : elle n pas autre chose que de prendre sérieux la profession de chréti Elles n'est pas une nouvelle « p messe » ajoutée à notre baptê un nouvel « engagement » s exhaussant notre édifice moral. formules baptismales sont l'af mation tranquille et simple d bouleversement dans notre vi foi en Dieu, conversion, volo de fidélité. La formule de pro sion n'est que le renouvellem de cette volonté de fidélité en sant appel aux secours spéciaux la Règle du Tiers-Ordre.

N'est-ce pas là minimiser profession et la ramener pres à une rénovation des promes baptismales ? Le P. Achille pa sans doute des secours spéci apportés par la Règle. S'ils s spéciaux, ne sont-ils pas au dans la promesse qui est faite les observer, spécifiques de profession qui est assurém l'affirmation publique d'une taine condition de vie en

qu'on entre? Que ce soit, si un engagement, c'est inconstable. Mais ce n'est pas assez e. Les Règles des Tiers-Ordres lent de promesse. Or promet-, c'est plus que s'engager. La messe suppose un AUTRE, et, vers lui, une quasi-justice, une alité au sens fort (et, si cet TRE est Dieu, une religion; is alors la promesse devient vœu).

On sera donc volontiers d'acd avec Lucien Goualle sur un int : la profession de tertiaire st pas d'abord une consécran. On sera d'accord avec le P. Achille sur un autre point : la profession prolonge les promesses baptismales. Mais l'un et l'autre point de vue appellent précision et complément. Le SUPPLÉMENT DE LA VIE SPIRITUELLE (novembre 1950 : *Les Tiers-Ordres séculiers*) a posé aux historiens et aux canonistes quelques questions qui, s'ils consentaient à s'intéresser à ce cas, permettraient de préciser encore, et sans doute d'aider une institution ancienne à trouver sa place au milieu de plus jeunes qu'elle, et à ne pas perdre elle-même sa jeunesse d'hier.

DIVERS

L'OSSERVATORE ROMANO (édition hebdomadaire française du 9 février) et le journal LA CROIX du 1er février 1950 ont publié un article de Mgr Ottaviani, assesseur du Saint-Office, sur *le vrai et le faux surnaturel*. Il s'agit d'une sérieuse mise en garde contre la multiplication, dans toutes les parties du monde, de prétendues visions, apparitions et autres phénomènes soi-disant miraculeux qui flattent, dans les populations mal éclairées des choses de la foi, une religiosité souvent malsaine et superstitieuse :

Nous assistons depuis des années à une recrudescence d'engouement populaire pour le merveilleux, même en fait de religion. Des foules de fidèles se rendent sur les lieux de prétendues visions et de prétendus prodiges, alors qu'elles désertent en revanche l'église, qu'elles négligent les sacrements et les prédications.

Des personnes qui ignorent les premiers mots du CREDO se font les apôtres d'une religiosité ardente. Certains n'hésitent pas à parler du pape, des évêques, du clergé, en termes de très nette réprobation, et s'indignent aussi qu'ils ne participent pas, avec le peuple, à toutes les ardeurs et à toutes les exaltations de certains mouvements populaires.

La chose, si regrettable qu'elle soit, n'est point pour surprendre.

Chez l'homme, le sentiment religieux est aussi un sentiment naturel. De même que l'homme est un animal raisonnable et un animal politique, il est aussi un animal religieux. Le péché originel, en apportant le désordre et le trouble dans la nature de l'homme et dans tous ses sentiments, a attaqué, pour ainsi dire, également le sentiment religieux. C'est ainsi que s'expliquent les déviations et les erreurs de tant de religions na-

turelles, comme s'expliquent tant d'autres déformations de l'histoire de l'homme. Il est vrai qu'en matière de religion, de telles erreurs sont plus pénibles.

Cependant, la révélation et la grâce, en rachetant l'homme de son obscurité et de sa faiblesse, ont, également et surtout dans l'ordre religieux, rétabli l'homme dans la droiture de sa nature. Et cette grâce, après avoir guéri la nature blessée et malade, accorde en plus à cette même nature d'abondantes forces pour le service et l'amour de Dieu : une force de lumière, une flamme de chaleur.

Et l'Église, née de la parole et du sang de Jésus, est la gardienne et l'interprète de la vraie religion.

Il ne faut pas croire que l'on est religieux n'importe comment : il faut l'être bien. Il peut y avoir et il y a des déviations du sentiment religieux, aussi bien que des autres sentiments. Le sentiment religieux doit être guidé par la raison, alimenté par la grâce, gouverné par l'Église, comme toute notre vie, et plus sévèrement. Il y a une instruction, il y a une éducation, il y a une formation religieuses. Ceux qui ont, avec tant de légèreté, combattu l'autorité de l'Église et le sentiment religieux, se trouvent aujourd'hui devant d'impressionnantes explosions d'un sentiment religieux instinctif, n'ayant plus aucune clarté de raison, plus aucune conscience de la grâce, plus aucune retenue, plus aucune direction; c'est si vrai qu'elles aboutissent à de déplorables désobéissances envers l'autorité ecclésiastique, intervenue pour y mettre un frein nécessaire. C'est ce qui s'est produit en Italie, à la suite des prétendues visions de Voltago; en France pour les faits d'Espis et de Bouxières, à relier à ceux de Ham-sur-Sambre (Bel[gique]); en Allemagne, pour les [vi]sions de Heroldsbach; aux Ét[ats-] Unis, pour les manifestations [de] Necdah (La Crosse); et je po[ur]rais continuer en citant des exe[m]ples dans d'autres pays, proches [ou] lointains...

La Revue Thomiste (1950-19[51]) publie une intéressante étude [du] R. P. M.-J. Nicolas sur la foi v[ive] chez sainte Thérèse de Lisieu[x]. Pour qui s'intéresse à l'esp[rit] d'enfance, ces pages ne doiv[ent] pas passer inaperçues : naissa[nce] de la foi dans l'âme de sai[nte] Thérèse; purification et épreu[ve] de la foi; contenu propre de [la] foi de sainte Thérèse.

Forma Gregis, centre de f[or]mation pour maîtresses de no[vi]ces, tient mensuellement ses s[es]sions, et, mensuellement, pub[lie] le texte intégral de ses confér[en]ces et cours. Ce n'est pas u[ne] revue. Mais, pour l'informat[ion] spirituelle des cadres des C[on]grégations religieuses, cela [est] d'un intérêt qui dépasse to[ute] revue.

Il faut enfin signaler la d[er]nière-née des revues de vie s[pi]rituelle : en date de février 1[951] est sorti le premier numéro [de] Doctrine and Life, publié par [les] soins des dominicains irland[ais] (St. Mary's Priory, Cork). Il f[aut] souhaiter la bienvenue à c[ette] nouvelle-née qui réfère explic[ite]ment son effort à celui qu'in[au]gura le P. Bernadot en 1919 a[vec] La Vie Spirituelle.

J. B.

Les Livres

DOCTRINE ET SPIRITUALITÉ

. VOILLAUME : *Au cœur des mas-ses, la vie religieuse des Petits-Frères du P. de Foucauld.* Coll. « Rencontres ». Éd. du Cerf, Paris, 1950; 546 pp.; 750 fr.

La collection « Rencontres » conti-ue à tenir les promesses que por-nt en elles les plus retentissantes s ses publications. A peine avons-ous eu le temps d'assimiler *Essor déclin du clergé français* que ous sommes gratifiés d'un nouveau uméro de la série dont le retentis-ment, quoique d'un ordre très dif-rent, pourrait bien atteindre, en ortée profonde, celui de son con-mporain. (De fait, *Au cœur des asses* est sorti des presses après le re de M. Boulard, quoiqu'il porte ns la série le numéro précédent; 33 après le 34.)

Il ne s'agit pas cette fois du clergé de son statut, mais de l'état reli-eux, ou plutôt d'une de ses for-es les plus contemporaines, ou ncore, plus exactement, d'une voie lon laquelle il se cherche actuelle-ent et veut répondre topiquement ux appels du monde des travailleurs notre temps. Une pensée poursuit ns arrêt le lecteur de *Au cœur s masses* : le thème officiel du ré-nt Congrès des religieux était l'é-tat religieux dans la perspective de son renouvellement (*accommodata renovatio*); or, voici une vie reli-gieuse qui se construit dans un total renouveau et en pleine correspon-dance avec l'état le plus concret d'une certaine civilisation montante. Non pas qu'on ait encore le droit de juger sur des résultats fermement acquis. C'est l'histoire qui jugera, et, auparavant, l'Église par sa hiérarchie. D'autant que, par le nombre de ses réalisations et celui de ses membres, l'Institut des Petits-Frères n'est en-core qu'un tout petit grain de sé-nevé.

La présente publication n'est pas un traité, ni une apologie, ni même une présentation de l'œuvre pour elle-même. C'est, beaucoup plus sim-ple, un recueil de conférences, de circulaires, de méditations faites par le P. Voillaume à ses religieux. De là l'extraordinaire accent de vérité que rendent ces pages, leur simpli-cité, leur cordialité. Rien de moins apprêté, rien de moins surfait. C'est direct, c'est plein, c'est chaleureux : un homme parle à des hommes; un père qui est aussi le grand frère parle à ses enfants et petits frères.

La première impression que l'on retire de cette lecture est celle d'une très forte santé spirituelle et d'un

grand équilibre, humain et surnaturel. La grandeur vient ici d'abord d'une rare qualité spirituelle, une transparence d'âme évangélique sur laquelle on ne se trompe pas, la résonance d'une corde très pure qui vibre sous la main d'un artiste caché. Il y a des contacts d'âmes en lesquels se touche le passage de l'Esprit de Dieu. Et autant on se méfie des spirituels qui ne se gardent pas assez de leur imagination, de leur sensibilité, ou de l'expression qu'ils leur donnent, autant nous rassurent ici le solide bon sens humain, la qualité de l'information historique et canonique, la valeur de la réflexion théologique, et, malgré certaines apparences, le constant souci de ce que la tradition a livré de plus sain et plus authentique.

Aussi n'éprouve-t-on aucun malaise devant toute la nouveauté de l'œuvre entreprise. Et ceci encore est significatif. Les aventuriers engendrent le trouble ou la confusion. A tout le moins laissent-ils à leur entourage un sentiment de gêne. Ici, c'est tout le contraire. Il y a tant de clairvoyance, de franchise, de sens évangélique qu'à l'avance les adversaires sont désarmés. Car le P. Voillaume est lucide. Lisez sa conférence sur *Nazareth, forme de vie religieuse*, celle sur *la vie contemplative des fraternités*, celle sur *l'ascèse des fraternités*. Mieux que quiconque, il sait que la vie qu'il organise sous la paternité du P. de Foucauld ne peut se ranger en aucune des catégories existantes ; ni Ordre monastique (puisqu'on ne se retire pas du monde), ni Ordre mendiant (puisqu'on renonce au principe même de la mendicité), ni clerc régulier (puisque, laïc ou clerc, on renonce à une certaine position et tradition cléricale pour vivre du travail comme les pauvres), ni Congrégation moderne (puisqu'on ne veut pas de la vie « active » au sens de « spécifiée par une œuvre de miséricorde ou d'apostolat »), ni Institut séculier (puisque le profès ne vit pas isolé, mais au sein de fraternités qui sont d'authentiques co[m]munautés; et qu'il ne conçoit [v]œux que publics, pour le jour [où] l'Église les lui accordera). « On v[oit] comment la forme de vie inspirée [au] P. de Foucauld par le mystère [de] Nazareth se situe comme à mi-d[is]tance entre la conception classiq[ue] de la vie religieuse et celle toute [ré]cente des Instituts séculiers auxqu[els] elle s'apparente par le choix [des] moyens essentiels » (p. 167). M[ais] voici le canoniste désorienté. Ses cl[as]sements ne cadrent plus. Et [les] esprits logiques devraient, en lis[ant] ces pages, y sentir de la gêne ou [du] ressentir eux-mêmes. Or, il n'en [est] rien. Il y a une telle sûreté de c[on]gnostic et une telle correspondan[ce] avec le réel de la vie dans les p[lus] importants milieux de travail en [les]quels on souffre d'une douloureu[se] absence de témoignage évangéliq[ue] qu'on termine la lecture du li[vre] dans un sentiment de sérénité et [de] confiance. On pense avec la sag[esse] de Gamaliel ; si cette œuvre n'é[tait] pas de Dieu, elle tomberait d'e[lle]-même. Que, exigeante et dure, [elle] s'implante et témoigne d'un pa[rfait] équilibre spirituel ne peut être [que] la réponse du ciel à l'inquiétude [des] milieux pour lesquels elle naît.

Parmi les plus caractéristiques [il] faut signaler les pages sur la p[au]vreté, celles sur le travail, celles [sur] l'absence de clôture, celles sur [la] sur la valeur de rédemption de t[oute] une vie sous la mouvance des t[rois] vœux et de la charité, sans le secc[ours] des traditionnelles observances, r[ivé] à l'école de la vie des pauvres et [des] contraintes de leur travail.

Faut-il signaler au passif de c[ette] publication quelques longueurs [et] inutiles répétitions (par exemple c[elles] les méditations de la fin), quel[ques] lacunes ou moindres précis[ions] comme dans le chapitre sur le sa[cer]doce dans les fraternités, quel[ques] expressions moins heureuses [dans] une conférence sur *théologie, [vie] intellectuelle et perfection évan[gé]lique ?* Tout cela tient au genre m[ême]

simple recueil voulu pour cette non. Il s'agit moins d'analyser tement l'institution et son esprit de la toucher en sa vie. On ne dresse pas à des intellectuels pour r donner la joie d'une belle com- sition et d'un regard symétri- e sur des éléments composants. On dresse à des CHRÉTIENS et on leur sse percevoir l'extrême valeur *rétienne* d'une vie menée dans l'es- it de Tamanrasset.

Ce livre est un de ceux après les- uels on se recueille et avec lesquels prie.

Il est de ceux dont on remercie le igneur.

J. BONDUELLE.

. P. MARIE-HUGUES LAVOCAT, O.P. : *L'Esprit d'amour*. I. *L'activité du Saint-Esprit*. Librairie Saint-Domi- nique, Paris; 360 pp.

Bien peu d'ouvrages ont été con- acrés au Saint-Esprit, et aucun essai e synthèse de la doctrine catholi- ue n'avait été jusqu'ici tenté. Un ecueil d'accès facile comme le *ahier de la Vie Spirituelle*, paru oici quelques années, suggérait aux hrétiens des attitudes religieuses et es conviait au travail théologique ais, de cette théologie, il ne pou- ait présenter qu'une esquisse.

Mettant à profit les écrits du P. Gardeil, du P. Lemonnyer, du P. Joret, le R. P. Lavocat s'est efforcé le combler une telle lacune. Sous le itre général : *L'Esprit d'amour*, l'au- eur envisage deux volumes; l'un est onsacré à l'activité du Saint-Esprit, e second (dont nous souhaitons la publication prochaine) doit traiter de la Personne de l'Esprit. Le plan suivi est bon, car tout au long de cette première étude se dégage dans une lumière et avec une précision grandissante la personnalité même de l'hôte invisible envoyé à l'Église et aux âmes par le Christ. Dès les premières pages, le lecteur com- prend à quel point il est *intéressé* par le mystère de cette présence et que nous sommes loin des débats de pure spéculation. Les textes inspi- rés forment le point de départ de la réflexion, et chaque baptisé est in- vité à saisir dans sa propre vie — pour y correspondre avec docilité — les manifestations des dons reçus.

Ces pages, d'une doctrine très sûre, écrites dans un style sobre et sur un ton parfois familier, abor- dent, en raison même du sujet, de multiples aspects de la vie du chré- tien. Leurs perspectives sont vastes. En même temps qu'une initiation à un mystère particulier, les lecteurs trouveront dans ce livre une pré- sentation du christianisme vécu sous la loi de charité. C'est dire combien nous tenons à le recom- mander chaleureusement.

A.-M. C.

L. LABAUCHE : *Traité du Saint-Esprit*. Coll. « La Vie intérieure pour notre temps ». Bloud et Gay, Paris, 1950; 190 pp.

M. le chanoine Labauche, bien connu par ses *Leçons de théologie dogmatique*, vient de publier des conférences faites à des étudiantes sur le Saint-Esprit. Les différents chapitres mettent en valeur les as- pects principaux du mystère. Le mot traité donne pourtant à enten- dre un enchaînement et une ri- gueur qui sont assez atténués. On ne voit pas assez le lien entre la Pentecôte et les missions étudiées plus loin : le Nouveau Testament, surtout Act., 2, et Jn, 17, permet de lier plus explicitement les missions conjointes de l'Esprit et des apôtres pour la fondation et la croissance de l'Église. Pour approfondir un mys- tère aussi élevé, les faits connus par la Révélation sont assurément très antérieurs à toute la théologie tech- nique. Mais c'est la difficulté même du sujet qui rend exigeant, et nous sommes sûrs que ce petit livre clair

et bien écrit trouvera ses lecteurs à qui il fera mieux connaître et aimer l'Esprit de Dieu et du Christ.

L.-M. D.

YVES M.-J. CONGAR, O.P. : *Vraie et fausse Réforme dans l'Église*. (Col. « Unam Sanctam », 20). Éd. du Cerf, Paris, 1950; 648 pp.; 950 fr.

En 1937, dans *Chrétiens désunis*, amené par le chapitre final à esquisser un programme concret d' « œcuménisme » catholique, le P. Congar évoquait les multiples tendances qui, depuis le temps de Pie X, constituent un véritable « mouvement de réforme ». Se promettant de revenir sur tous ces thèmes, il en dégageait seulement la direction commune : le souci « de remonter aux sources..., de se replonger dans la vie pleine et indivise » (p. 340). Ainsi toute la vie de l'Église tend à l'unité dernière : « Le véritable travail œcuménique, c'est celui qu'accomplit l'Église en s'efforçant de réaliser en plénitude sa grâce de catholicité » (p. 341).

Nous avons là tout à la fois, l'idée profonde du nouvel ouvrage et le lien qui, à treize ans de distance, le rattache au précédent. Mais depuis lors la synthèse s'est étoffée et élargie d'expérience et de réflexion. Le présent volume, déjà important, est le n° IV de huit cahiers sur la communion catholique, et l'auteur annonce également une théologie du laïcat et un traité de l'Église. Néanmoins, *Vraie et fausse Réforme* se présente comme un tout défini et organisé, d'un plan simple et clair. De plus, son ton très spontané et l'ampleur dense et aisée de ses développements en rendent la lecture beaucoup moins ardue que certains ne pourraient le craindre.

Une introduction décrit l' « autocritique catholique » telle qu'elle s'est exercée de tout temps dans l'histoire de l'Église et telle qu'elle se manifeste encore aujourd'hui, p ticulièrement en France. Puis d parties étudient le problème gé ral : Que peut être une Réfor *dans* l'Église, c'est-à-dire une forme sans schisme ?

1) « Pourquoi et en quel sens l glise se réforme-t-elle ? » Il faut mettre d'abord au clair en quel s l'Église, sainte en tout ce qu'ell de divin, laisse place à la faible au péché, au mal. Le plan de D sur son peuple implique *une* str ture essentielle, immuable, mais a *des* structures relatives, temporai qui doivent être dépassées et renou lées. Pour franchir ces étapes du p du Maître, l'Église doit faire fac la tentation du pharisaïsme (que moyens soient pris pour fin), et à tentation de devenir synagogue (c les formes acquises refusent d'ê dépassées). Il s'agit donc de disc ner ce qui, relevant de la structu ne peut être que confirmé et dé loppé, et ce qui, relevant de la ou des structures, doit être par fidélité plus profonde, sans cesse rifié et remis au point. Le P. C gar distingue fort bien (pp. 179- et en appendice pp. 597-603) double fidélité, profonde et supe cielle, suivant l'essence d'une ch et la forme où elle s'exprime principe du développement passé à venir et à sa réalisation prése Entre ces deux fidélités règne « tension » qui doit se résoudre continuité et harmonie. Cette re au point ne peut se faire sans tervention de « prophètes » (cf. *phètes et réformateurs*, pp. 196-2 Le P. Congar donne un classem des diverses acceptions de ce mo tableau page 227 — tout en déplo qu'on l'emploie trop souvent auj d'hui en des sens impropres ou m profanes — pages 209-210. A page 201, la notion fondamentale diquée en passant est juste, pourrait mentionner l'appel e mission du prophète qui parle nom de Iahvé. Tout le reste sup

mais le prophétisme de la Nou- Alliance sera toujours finale- soumis à l'apostolicité et ntifié par elle. L'Ancienne sition (le P. Congar adopte ce pour rendre à la fois Alliance et ment) était prophétique, la Nou- est apostolique. Cette vue exacte conde met toutes choses en : voir pages 79-80, 219, 282- 290-291, 425, 439, 473. (Dans la ction entre inspiration *ex offi-* t *ex spiritu* (p. 208), ou entre *on* et *esprit* (p. 325), inspiré du Clérissac, comprendre le second bre avec *seulement*, car l'Es- est évidemment aussi de l'autre

A quelles conditions pourra s'ef- er cette Réforme sans schisme ? P. Congar en développe quatre, permettront à toute initiative ré- atrice de se déployer *dans* l'É- sans compromettre son unité, e qu'elles n'entameront pas son traditionnel: Que cette initia- obéisse d'abord au primat de la ité, au souci des besoins des s, et non aux exigences intellec- les d'un système. Qu'elle s'at- e à la communion du tout, garde contact vivant avec le corps entier l'Église. Qu'elle reste patiente, brusquant pas les maturations né- aires, évitant les mises en de- re et les sommations. Qu'elle soit n, non une innovation par adap- n mécanique, mais un vrai re- vellement, un « ressourcement » ré par un retour profond à la dition. Ainsi la vie restera solide- nt attachée à la structure, et l'É- e pourra devenir à quelque degré re sans devenir une autre Église p. 251).

'est alors que le plan semble faire détour. Le P. Congar autorise le eur pressé à « survoler » (p. 16) roisième partie pour courir à la clusion. Pourtant cette partie, *orme et protestantisme* (pp. 355-), est l'un des axes du livre. Les ncipes énoncés auparavant révè- lent mieux, ainsi appliqués à un cas déterminé, leur force et leur netteté, et l'étude de ce cas gagne beaucoup de lumière à être ainsi présentée dans le cadre d'un problème plus large. Le P. Congar achève là « de préciser le statut d'une vraie réforme dans l'Église, et de critiquer, en le précisant également, celui que les réformateurs protestants ont cru pouvoir donner à l'œuvre qu'ils ont entreprise » (p. 467). Il montre comment la pensée et l'attitude des réformateurs aboutissent, au lieu d'un renouveau de l'Église, à une séparation de la communion catholique, comment d'une réforme des abus ou des pratiques, ils en sont venus à transformer le système doctrinal. Luther (c'est lui qui reçoit de beaucoup les plus longs développements, les autres étant ensuite situés brièvement par rapport à lui), suivant « sa malencontreuse identification de l'extérieur avec le charnel et sa méconnaissance de l'apostolicité » (p. 397), a fini par « n'admettre qu'un monde purement divin tangent à un monde purement humain. D'Église, au sens de la tradition catholique occidentale et orientale, il n'y en a plus » (p. 452). Toute cette étude est soutenue par un effort assidu d'intelligence fraternelle, mais les démarches en sont lucides et les conclusions sévères [1].

Malgré l'immensité des conséquences de la Réforme protestante, celle-ci n'est là, somme toute, qu'un cas particulier. L'ouvrage retrouve avec la conclusion ses dimensions totales. Mais cette application en suggère

1. Le texte cité page 516 à propos de la Suède pourrait être confirmé par bien d'autres, datant surtout de l'orthodoxie du XVII[e] siècle, où les *lärare* occuperont tant de place qu'on les dénommera *pars praecipua* de l'Église ou *ecclesia repraesentativa*. Le synode de 1593 s'est tenu non à Stockholm, mais à Upsal.

bien d'autres, soit dans l'histoire de l'Église universelle, soit dans les communautés plus restreintes, où, toutes proportions gardées, les mêmes lois et les mêmes conditions seraient valables. La vraie réforme de l'Église (et de tout groupe dans l'Église), c'est son développement et son adaptation lorsqu'elle retourne à ses principes sous la pression de nécessités nouvelles. L'ouvrage qui met en valeur une telle conception a une portée qui s'apercevra mieux avec le recul du temps. De bout en bout, il est plein de faits glanés à travers l'histoire entière de l'Église et appuyé sur une documentation des plus riches. Il est né d'une expérience concrète des réalités de la vie de l'Église, éclairée par une théologie large, ferme, éprouvée. Il montre partout une parfaite droiture, un effort d'objectivité et de franchise, et une sagesse confiante en l'Église, en la vérité, en l'Esprit qui inspire à la fois les initiatives et leurs sanctions. Nul doute que son écho ne s'étende et ne se prolonge, dans l'Église catholique et hors d'elle, et ne contribue à promouvoir l'œuvre de Dieu dans le peuple de Dieu.

L.-M. Dewailly.

Ch.-D. BOULOGNE, O. P. : *Mes amis les sens.* Avant-propos de Maurice Chevalier. Éd. La Colombe, Paris, 1950; 222 pp.

Le propos de l'auteur est de voir, dans les sens, des dons de Dieu dont il importe de considérer la valeur et d'orienter l'épanouissement au mieux de notre vie humaine et spirituelle. Son œuvre est un « plaidoyer pour le corps ». Réaction nette contre « la peur de vivre ».

Réaction discrète cependant. Le Père songe moins à combattre une attitude répréhensible qu'à affirmer une doctrine qui nous paraît opportune et irréprochable. Les ombres s'évanouissent comme d'elles-mêmes devant cette lumière. S'il est chaleureux et entraînant, son plai reste prudent et lucide. Il abon formules heureuses en dépit style parfois abstrait et exigean attention soutenue.

Le plan de l'ouvrage est fort ple. Les uns après les autres, le sont envisagés selon qu'il s'ag la saisie à distance (voir, écouter tir) ou du contact direct (to goûter). Autant d'actes sur le il nous arrive de réfléchir trop chargés pourtant de significatio appellent ici certaines notions beauté, la musique, les parfun main, etc., qui paraîtront neu bien des lecteurs. De belles pag en dépit de redites — sur la lu et sur l'art, où nous sommes ét de ne pas trouver, sous une plume, la place du cinéma, de dio et de la télévision.

Dans sa troisième partie, l'a traite de l'autonomie physique mouvement en général; le m ment gratuit : jeu et sport; la mation du mouvement : la On trouvera sur le sport et des pages de belle venue et, au sage, des notations précieuses exemple sur la position de l'Égl face des corridas. Quant à la elle nous paraît ici trop dépen de la musique. Par ailleurs, au de classer les danses religieus sommet d'une classification de verses danses, l'auteur aurait servi son dessein en rappelant le gines de la danse, qui sont sacr

Au total, un ouvrage sérieu méritait mieux qu'une préfac Maurice Chevalier qui, elle, n pas sérieux.

L.-H. Marécl

Chanoine BESNARD : *Rencont l'Homme-Dieu.* Éd. Spes, 1950; 200 fr.

C'est la rencontre d'une âme le Christ qui décide, dans bie cas, de sa conversion à Dieu. voyons-nous avec joie se multi aujourd'hui les ouvrages qui

croyants, aussi bien que les
us, à mieux connaître le Mé-
c, la Voie vers le Père, celui
inte Catherine de Sienne appe-
« Pont » entre Dieu et nous.
série de méditations, constam-
reliées aux textes de l'Évangile
Épîtres, s'attache à faire appa-
d'une part la sainte Humanité
hrist, et, d'autre part, ce « souci
homme » qui marque chaque
t de la vie du Sauveur. Elles
simples, pénétrantes, bienfai-
s.

A.-M. C.

NO GUARDINI : *Vorschule des tens.* Matthias-Grünewald-Verl
, Mainz; 270 pp.

is connaissons Romano Guar-
comme philosophe et comme
logien, mais nous ignorons sou-
jusqu'à quel point le grand sa-
vit au contact des réalités et
ien son intérêt principal va pré-
ent aux phénomènes de l'ex-
nce religieuse. Son *Initiation à rière* porte la marque de la vie
que. Il voudrait nous apprendre
n prier. Tout en précisant la
ine, il aborde les uns après les
s tous les problèmes que sou-
aujourd'hui le mystère de la
e authentique. Il ne veut être
ne « école préparatoire » (Vor-
le), mais tout en exposant jus-
dans le détail la nécessité de la
aration lointaine et prochaine,
en analysant finement le réa-
e et la métaphysique de la
e surnaturelle, il nous conduit
rceptiblement vers les horizons
a vie mystique.
r son style admirable et persua-
utant que par la logique de sa
ée, Romano Guardini rend la
e souverainement désirable. Il
ache cependant aucune des dif-
tés qui souvent accompagnent la
le prière et consacre même tout
hapitre aux fréquentes épreuves
l'impuissance morale. Faisant
l sans cesse à la sincérité et à l'effort personnel, il ne laisse pourtant aucune place à la psychomachie. Dans ses développements magnifiques, tout respire santé et harmonie. Et c'est peut-être ce qui caractérise le mieux ce livre.

Avec une intelligence très vive des choses spirituelles, toutes les formes de la prière chrétienne se concilient ici : prière subjective et prière objective, piété privée et piété liturgique, mystique. Guardini tourne et retourne sa pensée en tous sens. Il a à cœur d'éclairer parfaitement celui qui veut sincèrement apprendre à prier. Ce que vise son initiation, c'est une prière qui soit toujours vivante et vraie, qui ait un contenu réel et devienne le principe même d'une vie chrétienne unifiée et saine.

Ce livre déborde son titre de tous côtés. Il est d'une importance capitale pour beaucoup d'âmes intérieures de notre époque. Il faudrait le traduire pour elles.

J. H.

ROMANO GUARDINI : *Die letzten Dinge.* Werkbund-Verlag, Würzburg; 92 pp.; 13e mille. Éd. française : *Les fins dernières.* Coll. « L'Eau Vive ». Éd. du Cerf, Paris, 1950; 176 pp.; 210 fr.

C'est au cours de la guerre que parut une première fois ce livre remarquable. L'accueil exceptionnel qui lui fut fait pouvait s'expliquer par le nom du célèbre théologien de Munich, mais aussi par la situation tragique dans laquelle on vivait. Plus que jamais le problème des fins dernières était alors au premier plan des préoccupations humaines. A toutes les réponses que la philosophie moderne essaie de donner à la mort de l'homme, Romano Guardini oppose celle de la révélation divine. Dans une langue admirable et avec une maîtrise parfaite de la pensée théologique, il expose la grave question de la mort elle-même, puis celles de la purification, de la résurrection, du jugement et de la vie éternelle.

Il montre qu'il existe une cohérence divine entre toutes ces vérités chrétiennes et, loin de vouloir en lever le voile de la foi, il souligne au contraire que tout y baigne dans le mystère de Dieu lui-même.

Le grand mérite de ce livre de Guardini n'est pas seulement de nous parler magistralement sur les fins dernières, mais encore de faire ressortir tout le dynamisme eschatologique du christianisme et de rappeler ainsi le véritable message de l'Évangile.

J. H.

Nazaire FAIVRE : *Le Ressuscité*. 2, rue Brun, Bourg-la-Reine, Seine, 1949; 414 pp.

Ce livre est le tome neuvième d'une série sur la vie du Christ, intitulée *Jésus, Lumière, Amour*. Il comprend sept chapitres sur le Christ : le Ressuscité (séjour du corps au tombeau et descente de l'âme dans les limbes; le tombeau vide; apparitions en Judée; apparitions en Galilée; dernière grande apparition à Jérusalem; l'Ascension; apparitions à saint Paul). Il se termine par un long chapitre (soixante pages) sur la résurrection des corps et un épilogue.

L'auteur a utilisé de nombreux ouvrages français (de Fillion au P. Lebreton) et quelques ouvrages anglais, allemands et italiens. Son exégèse est sage, avec les quelques précisions théologiques utiles. Sans doute, à la lumière des articles du P. Benoît et du P. Tournay parus dans la *Revue Biblique* peu de temps après son volume (avril et octobre 1949), aurait-il moins insisté sur le mouvement local de l'Ascension et donné moins d'antiquité à la croyance des juifs en la rétribution de l'au-delà. Mais ce sont là détails. L'exposé, destiné à un public cultivé, croyant ou non, est agréable, vivant, sans esprit polémique et empreint d'une piété discrète.

J. P.

Mgr P. SIMON : *L'Humain dans l'Église du Christ*. Trad. M. C[illegible] claudon. Salvator, Mulhouse, [illegible] in-8, 212 pp.; 270 fr.

Le titre exprime parfaitement le contenu de ce livre du regretté vôt de la cathédrale de Paderborn paru en allemand en 1936. La situation, qui était actuelle sous le régime nazi, est devenue véritablement [illegible] du fait de l'autocritique et de dances réformistes qui ont caractérisé chez nous le catholicisme depuis guerre. Sur cette question, Mgr mon apporte des lumières qui ne peut-être pas absolument définitives mais qui ont cette valeur essentielle de n'être pas frelatées. Ici, comme éducation, le fait d'aborder la question franchement, sans fausse pudeur, apporte déjà la moitié de la solution. Aussi doit-on recommander ce livre, non seulement aux prêtres soucieux d'une pastoration et d'une vie personnelle vraiment évangéliques, mais aux laïcs, séminaristes, plus grands, du moins), etc., pour lesquels le problème de l'humain (parfois « trop humain ») dans l'Église est présentement posé, non par leur manque de foi, mais par leur ferveur même.

Y. Con[illegible]

P. GASNIER, O.P. : *La grâce du baptême*. Bonne Presse, Paris, 160 pp.

Nous ignorons les richesses de la grâce; voici, mises à la portée de tous, de précieuses indications sur la signification profonde des rites du baptême et sur les biens que nous procure ce sacrement : remise du péché, participation de la nature divine, incorporation au Christ, messe du ciel. Une seconde partie de l'ouvrage nous apprend comment vivre de la grâce de notre baptême, comment la garder et l'accroître. Livre à recommander à tous, et surtout aux jeunes de nos mouvements spécialisés.

M.-L.

Chanoine ROLIN : *Notre équipement surnaturel.* Desclée et Cie, Paris, 1950; in-8°, 344 pp.; 400 fr.

Partant du désir d'être heureux instinctif à tout homme, M. le chanoine Rolin montre comment Dieu comble et dépasse ce désir en nous faisant, au ciel, participer à son propre bonheur, et comment il nous conduit ici-bas à ce bonheur par le don de la grâce sanctifiante. Il expose ensuite l'origine et les effets de cette grâce, décrit l'équipement de vertus infuses et de dons du Saint-Esprit qu'elle met en notre possession, rappelle la nécessité d'un secours divin (grâce actuelle) pour nous servir de cet équipement, le mérite qui nous revient de son emploi et les alliés qui nous y aident.

Simples et vivants, semés de nombreuses citations d'auteurs récents (en particulier Dom Marmion et le P. Janvier), ces entretiens mettent en lumière la splendeur de ce don essentiel de la grâce sanctifiante trop oublié de beaucoup de chrétiens.

J. P.

Jacques LE MINEUR : *La Joie dans saint Paul.* Lethielleux, Paris, 1950; 32 pp.; 60 fr.

Analyse dense, entraînante et réconfortante, bien conduite et appuyée par d'abondants extraits des Épîtres, de la joie rayonnante de saint Paul, joie née de la charité et s'exerçant dans la foi et l'espérance.

J. P.

Dom Samuel STEHMAN : *Le voyage à l'ancre.* Éd. Casterman, 1950; 108 pp.; 220 fr.

Un moine parle; attaché solidement à la rive de l'absolu et pourtant encore battu par les flots des vicissitudes humaines, il découvre jour après jour la substance de la vie religieuse, le vrai visage de la vie avec Dieu : réponse à un appel, dépouillement continu, fidélité, amour exigeant, dialogue, silence... On ne résume pas un tel livre fait de notations brèves jetées au fil des heures, d'appels, de sursauts, d'acquiescements, dont l'horizon peu à peu s'éclaire, se découvre, devient si simple, de la simplicité de l'amour et du don; on y entre, on le vit. Comme Gustave Thibon, dans sa préface, souhaitons que « cette invitation au voyage immobile retentisse dans beaucoup d'âmes et les ramène au fond d'elles-mêmes où Dieu les attend ».

M.-L. T.

J.-M. D'AMBRIÈRES, S.J. : *Sur le mont des béatitudes.* Retraite spirituelle de huit jours. Bonne Presse, Paris, 1950; 312 pp.; 375 fr.

Étude ascétique des béatitudes, sous forme de retraite, en suivant l'ordre des *Exercices spirituels* de saint Ignace. Elle pourra alimenter de nombreuses méditations, car tous les aspects du programme du Christ y sont évoqués.

Baronne COCHE DE LA FERTÉ : *Ames pacifiées.* Éd. Spes, Paris, 1950; 204 pp.; 225 fr.

Lettres et méditations à l'usage des infirmes et de leurs amis, pour leur apprendre à accepter et à offrir leurs souffrances, à en faire un instrument de rédemption, et même à y trouver la joie.

M.-L. T.

Mgr. Th. PARAVY : *Le maître de la vie.* Conférences religieuses pour notre temps. Préface de Mgr de Bazelaire, évêque de Chambéry. 2e éd., Dillen et Cie, Issoudun, 1950; 224 pp.; 250 fr.

Ces conférences de carême veulent ramener les esprits au message évangélique, en nous montrant le Christ centre et chef de l'humanité.

M.-L. T.

Abel MOREAU : *Saint François a quitté le Paradis.* Éd. franciscaines, Paris, 1950; 200 pp.; illustrations de R. Dumoulin; 270 fr.

Saint François descend du ciel pour

convertir une paroisse rurale française... du bon curé au mécréant notoire. Récit exquis, vivant, plein de fraîcheur, rempli aussi d'enseignements précieux, et qui réjouira les petits et les grands, bien qu'il semble avoir été composé pour les garçons de dix à quinze ans.

M.-L. T.

GIULIO BEVILACQUA : *Equivoci. Mondo moderno e Cristo.* Éd. Morcelliana, Brescia, 1950; 255 pp.; 700 lir.

Ce nouveau livre du P. Bevilacqua, oratorien très connu en Italie, est une large et puissante confrontation entre le Christ et le monde moderne : monde religieux, masses sociales, autorité civile. Avec un réalisme aigu, le P. Bevilacqua retrace l'aventure du chrétien d'aujourd'hui, brusquement tiré de la torpeur où l'avaient plongé trop de techniques et trop d'automatismes, et qui se découvre à mille lieues de la maison du Père céleste; l'aventure de l'athée qui, tout en fuyant Dieu, sème sa route d'aspirations et d'émotions authentiquement religieuses. Le monde moderne contient un mystère de soifs inapaisées, et l'on y surprend croyants et athées à murmurer la plus humaine invocation évangélique : « Je crois, Seigneur, mais aidez mon incrédulité ! »

Les titres des chapitres témoignent, à eux seuls, de la véhémence qui anime ces pages : Foi d'incrédules, incrédulité de croyants — Foi et peur — Religion dynamique et religion statique — Le péché des démocraties, etc.

Comment expliquer les timidités du chrétien moderne, en présence des audaces marxistes, alors que l'Évangile est la synthèse par excellence de toutes les audaces ?

Tout ensemble réquisitoire et invitation pressante à revenir aux vraies sources de la vie et de la paix, à se souvenir que l'humain se perd sans le divin, l'ouvrage du P. Bevilacqua rappelle aux chrétiens qu'ils so appelés à réaliser dans le mon contemporain cette synthèse du d vin et de l'humain, qui lui assure équilibre et progrès.

J.-B. GAÏ.

JOHANNES SCHUSTER, S. J. : *Philos phia moralis.* Herder, Fribour 1949; 228 pp.

Ceci est un manuel à l'usage d écoles qui reprend celui du P. C threin en modifiant légèrement matière. Certaines questions so renvoyées à la théologie morale ta dis que d'autres, présentant un int rêt d'actualité, sont introduites o plus développées. L'intention e louable, mais l'ensemble reste tr schématique avec les avantages et l inconvénients d'un tel genre. L inconvénients sont plus particulièr ment sensibles lorsqu'on aborde l questions sociales. Le marxisme e expédié en huit pages et les énorm problèmes posés par le régime de propriété ne sont pas mieux pa tagés. Loyalement, l'auteur, dans préface, nous prévient que les pr blèmes sociaux ont été à peine effle rés et il renvoie, pour plus amp informé, à son livre paru en 19 sous le titre : *L'enseignement soci de Léon XIII et de Pie XI.* Mais d puis 1935 le temps a coulé, beaucou d'hommes ont pensé, et des évén ments graves ont bouleversé la fa du monde. De toute façon, les espri modernes ne peuvent plus prendr très au sérieux le genre manuel philosophie. Ce type d'ouvrage pe rendre cependant quelque service titre de schéma si le commentai vivant du professeur donne consi tance aux problèmes avant de pr poser les solutions; sinon il est craindre que la scolastique soit tout jamais compromise auprès d esprits distingués de notre temps.

J. K.

L. DENIS, S.J. : *Elementa Theol giae dogmaticae. Tract. de Ver Religione. Tract. de Vera Ecclesi*

1. 2ª Braine-le-Comte, Zech et s, 1950; gr. in-8, 240 pp.

es positions classiques en ces ma- es, rendues pédagogiquement plus ies encore que dans les manuels inaires par une plus grande sim- plification, un usage plus grand des artifices typographiques (caractères gras, numéros, etc.) et des questionnaires en fin de chapitre. L'auteur enseigne au séminaire de Mayidi (Congo belge).

Y. C.

BIBLE ET LITURGIE

P. LARCHER, O. P. : *Le Livre de ob* (La Sainte Bible traduite en rançais sous la direction de l'École iblique de Jérusalem). Éd. du erf, Paris, 1950; 176 pp.; 320 fr.

l arrive que certaines personnes ent cette question : « Comment initier à la Bible ? Par quel livre mmencer ? » N'hésitez pas à leur ommander le *Livre de Job* du P. Larcher. C'est l'un des fasci- les les mieux réussis de la « Bible Jérusalem ». L'introduction en est ge, complète, bien écrite. La tra- ction est faite dans un beau fran- s, littéraire sans pédantisme, vi- nt et souple. La poésie de Job y rde sa grande majesté. L'annota- n est claire et explicite, sans deve- r fastidieuse. Une note, telle que ppendice sur Job, 19, 25-27, très ancée, éclaire bien les données n problème non résolu. Le ré- mé analytique du livre est parti- lièrement bien venu pour une uvre qui n'obéit pas aux règles qui gissent la composition dans les tératures occidentales.

Au point de vue critique, le P. Larcher n'admet pas l'authen- ité des discours d'Elihou, en quoi me semble avoir raison contre un urant actuel de l'exégèse, qui tend minimiser les remaniements ins- rés auxquels furent certainement mis les Livres saints.

Le P. Larcher reconnaît bien vo- ntiers sa dette envers le commen- re de *Job*, génial et magistral de Dhorme. Il aurait pu signaler ssi la très belle traduction d'E. ntet dans la *Bible du Centenaire* et les commentaires de Duhm et de Hölscher.

Il faudrait souhaiter aux livres de la Bible encore à paraître dans la même collection de témoigner tous d'une si parfaite maîtrise.

J. S.

La Clé de l'Histoire sainte. Albums liturgiques nº 16. « Fêtes et Saisons », février 1951. Éd. du Cerf, Paris; 35 fr.

Il y a un retour à la Bible depuis une dizaine d'années. Les éditions de la Bible en langue française se multiplient. La Bible de Crampon vient de lancer un nouveau tirage qui est en voie d'épuisement. La première édition de la Bible de Maredsous est épuisée. On attend avec impatience les soixante mille volumes du premier tirage de la Bible non commerciale publiée sous la direction du cardinal Liénart. Nos chrétiens du demi-siècle ont soif de la Parole de Dieu. Conférences et cercles sur l'Ancien Testament se multiplient. Et cependant combien peu savent ouvrir avec fruit le Livre sacré ? Combien risquent de s'égarer dans une interprétation individuelle, fantaisiste et erronée souvent proche de l'hérésie parce qu'il leur a manqué le fil conducteur ? Récemment, Mgr Feltin mettait ses prêtres et fidèles en garde contre une lecture de la Bible en dehors du cadre ecclésial.

En juin 1948, « Fêtes et Saisons » avait fait paraître un album intitulé : *La Bible.* C'était une introduction générale aux livres inspirés. Différents aspects de la Bible avaient

été successivement examinés : La Bible est un trésor de l'Église; La Bible est la Parole de Dieu; La Bible est une histoire, etc.

Voici un deuxième effort que nous présente « Fêtes et Saisons ». Ce petit cahier s'intitule *La Clé de l'Histoire sainte*. Nous trouvons d'abord en première page une bibliographie sommaire, mais de qualité; puis l'ensemble se présente comme un guide de l'histoire de Dieu dans la Bible. Véritable clé en ce sens que cette clé nous ouvre avec précision l'intelligence d'une histoire difficile à débrouiller pour le profane ou le non-initié. C'était une gageure que de prétendre nous donner une explication de la Bible dans ses grandes lignes à la fois dans le sens littéral et le sens spirituel : l'auteur a parfaitement réussi. Depuis Abraham jusqu'aux perspectives ouvertes par l'Apocalypse, toute l'histoire du Peuple de Dieu se trouve condensée en vingt pages. L'ordre suivi est naturellement l'ordre chronologique. Les prophètes sont situés à leur place, ainsi d'ailleurs que les psaumes, le Livre de Job ou la littérature sapientielle.

La présentation ou la mise en page est parfaite. Prenons un exemple : page 16 : l'Église avant l'Église.

Les Livres des Maccabées sont habilement résumés. Dans une marge, on nous donne les références topiques choisies avec précision. Le Livre de Daniel est également résumé ainsi que les Livres sapientiaux qui nous donnent une juste idée du climat de l'époque. Des notes de lecture descendront dans le détail et épargneront au lecteur de longues recherches. A première lecture, l'homme non initié a presque toujours l'impression de se disperser et donc de ne pas saisir l' « important » par rapport au « relatif ».

Ce qu'il faut surtout admirer dans ce petit album, c'est l'élan qui soustend toute sa composition, élan qui nous fait percevoir toute la marche et la progression de l'économie v vine à l'intérieur de l'histoire.

Un travail considérable a été ef tué, mis à la portée de celui qui curieux de la Bible. On voudrait tous les chrétiens suivent ce fil d ducteur... il y aurait pour eux enrichissement certain. On sugg aux maîtres de novices, aux maît ses de novices, aux professeurs d criture sainte dans les séminaires, monastères et les congrégations confier cet album à leurs novices élèves; ce serait pour eux la meille initiation savoureuse et vraie à Parole de Dieu.

Un album biblique n'a pas la tention de tout dire. La perspec est avant tout historique. Nous n permettons de suggérer d'au cahiers de Théologie biblique sur grands thèmes de l'Alliance, de Royauté, du sens du péché, etc.

PH. VERCOUSTRE

L. CERFAUX, J. COPPENS, J. G BOMONT : *Problèmes et méth d'exégèse théologique* (« Anale Lovaniensia Biblica et Orientalia II, 16). Louvain-Paris, 1950; 91 p 25 × 16,5.

Cette brochure groupe des comm nications faites au *Colloquium* bi que de Louvain en septembre 1 et déjà publiées pour la plupart d les *Ephemerides Theologicae Lo nienses* de 1950. — M. le chano Coppens établit d'abord (pp. 11- revenant sur *Les Harmonies des d Testaments* (cf. *La Vie Spiritue* avril 1950, p. 441), l'existence, à d d'un sens typico-plénier, d'un s plénier situé « à l'intérieur mê du sens littéral » (p. 14). Plus l (pp. 45-77) il présente en gr d'exemple « un nouvel essai d'e gèse » du Protévangile, où il ex que que « la femme » de Gen., 15, désigne le sexe féminin en néral : ce terme générique, de mê que la « postérité », désigne cep dant plus ou moins nettement individus qui surviendront et s

dividualise tout à fait dans le vainqueur final et dans sa mère. Ce sens final donne à l'oracle son sens littéral plénier, qui n'est pas un sens typique.

Dom Gribomont (pp. 21-31) reprend l'étude des trois termes : plénier, typique, littéral, pour voir dans ces deux derniers « les aspects corrélatifs [objectif et subjectif] du développement organique du sens littéral, dans le cadre du progrès de la Révélation » (p. 31). — M. le chanoine Cerfaux (pp. 33-44), après une recherche minutieuse sur l'interprétation de l'Ancien Testament dans le Nouveau, conclut que, sans s'embarrasser de subtilités, les auteurs apostoliques interprètent l'Ancien Testament en un sens chrétien, mais sans faire appel à des « types »; les textes des prophètes surtout trouvent alors le sens total de la lumière qui les a inspirés.

Ce sont là des contributions originales à des études en cours. De toute façon, la primauté du sens littéral du texte n'est contestée par personne. Reste à entendre correctement ce sens plénier; sur quoi l'union est loin d'être faite encore. Le P. Courtade, dans *Les Écritures ont-elles un « sens plénier » ?* (*Rech. de Sc. rel.*, 37, 1950, pp. 481-499), était beaucoup plus réservé sur l'existence même de ce sens.

Un complément bibliographique, comptant cent soixante-douze numéros allant de 1599 à 1950, occupe les dernières pages.

L.-M. Dewailly.

Dom Pius PARSCH : *Le renouveau liturgique au service de la paroisse. Sens et portée de la liturgie populaire.* Traduit par l'abbé Grandclaudon. Salvator, 1950; 318 pp.

Le fondateur du mouvement liturgique populaire de Klosterneubourg nous offre le fruit de trente années d'expériences. Tous ceux que préoccupe le renouveau liturgique dans le cadre du ministère pastoral y trouveront l'exposé large et profond des requêtes et des possibilités qui se proposent et s'imposent à eux. Avant d'aborder les questions plus concrètes, l'auteur rappelle avec un sens liturgique éprouvé, puisé dans la vraie tradition par-dessus les déviations de traditions postérieures, les principes qui commandent toute la vie liturgique. Avec vigueur, il affirme le droit du peuple à la participation active dans le culte de l'Église, fondé sur son appartenance au Corps mystique et sur le sacerdoce universel des fidèles. Le peuple de Dieu n'est-il pas un royaume de prêtres ? Les deux premiers sacrements de l'initiation chrétienne impriment aux fidèles ce caractère ineffaçable que saint Thomas définit comme « une participation au sacerdoce du Christ ». Ainsi le fidèle est replacé dans les dimensions totales de sa vie spirituelle, qui est une vie dans la grâce avant d'être une vie selon les commandements, une vie dans le mystère de Dieu et du Christ et non seulement une vie de spiritualité subjective. La Parole de Dieu redeviendra son livre, et ce n'est pas le moindre intérêt de cet ouvrage du grand liturgiste pastoral allemand que de montrer par l'expérience combien renouveau biblique et renouveau liturgique sont organiquement liés.

Après un riche exposé sur le prêtre dans le mouvement liturgique, où on savourera spécialement les pages sur le Bréviaire, l'auteur traite avec maîtrise les problèmes concrets : liturgie et paroisse, la messe, la Parole de Dieu, les temps liturgiques. Il les aborde sans détour, avec une sereine audace et un franc-parler qui donnent confiance, allant jusqu'au bout de sa logique, lorsqu'il pose par exemple les questions délicates de la messe privée, du latin ou du chant grégorien. Il va même jusqu'à parler du culte d'adoration liturgique comme d'un « élément étranger dans la messe et

dans l'Eucharistie » (p. 125), ce qui demanderait quelque nuance. Il les aborde aussi avec le sens du possible, de la patience requise pour ce travail de formation du peuple chrétien qui est souvent une réforme, avec un sens très vif du concret (on notera l'insistance sur le chauffage des églises...).

Les dernières pages du livre sur les laïcs et la liturgie populaire montrent bien que cet effort liturgique est un des signes du mouvement d'ensemble qui traverse l'Église et par lequel le laïcat y prend sa place organique.

Signalons que de trop nombreuses fautes d'impression choquent le lecteur; en un cas même elles déforment le texte (p. 39, l. 7, lire dans au lieu de sans).

Le récit des efforts entrepris et réalisés par l'auteur lui-même montre que ce travail de rènouveau liturgique est possible. Les motifs doctrinaux sur lesquels il fonde ses positions montrent qu'il est nécessaire. Ce livre est donc pour le prêtre engagé dans le ministère pastoral un guide et un appel. Il lui apportera une mine de conseils et de suggestions et l'aidera à placer son action dans l'axe du mystère même de l'Église, communauté de ceux qui croient au salut, qui en vivent, qui le célèbrent. Il sera précieux à tous ceux qui se sont donnés à un travail de « pastorale liturgique ».

Ch. Loez.

Les jours du Seigneur. — Hiver. Éd. du Témoignage chrétien, Paris 1950; 314 pp.

Saluons ce recueil alerte de beaux textes chrétiens de tous les âges et de tous les pays qu'une équipe universitaire formée par la J.E.C. propose à la méditation de tous ceux à qui le tourbillon de la vie actuelle ne laisse que de trop rares instants. Une introduction générale de J. Guitton, d'autres pour les divers temps de l'Avent, de Noël, d'après l'Épiphanie, de la Septuagésime ainsi que pour le Sanctoral. On notera avec plaisir et reconnaissance la place faite à la Semaine de prière pour l'Unité (18-25 janvier) et le choix des textes proposés à cette occasion. Un florilège, réparti pour chaque jour et chaque fête; de la prose et des vers, une courte phrase ou quelques pages. Tout chrétien cultivé y trouvera matière à ranimer en lui la foi aux mystères du Seigneur, à nourrir de prière toute sa vie, à approfondir sa connaissance d'une doctrine vivifiée par le retour aux sources.

I.-H. D.

HAGIOGRAPHIE

L. BOUYER : *Le culte de Marie dans l'Église catholique.* Éd. de Chevetogne, 1950; in-8° de 38 pp.

Destinée à répondre aux questions que pose aux orthodoxes la dévotion catholique à Notre-Dame, cette mince et dense plaquette est un exposé de solide théologie mariale et la justification de la foi chrétienne à la Mère du Sauveur. Elle éclairera aussi bien les protestants et les catholiques eux-mêmes. Rien n'est plus propre à dissiper bien des préventions, comme à prévenir de possibles déviations, que de situer Marie, comme le fait le P. Bouyer, au cœur de l'économie de l'Incarnation, au cœur du mystère de l'Église. Marie a été sauvée par son Fils plus merveilleusement que quiconque (p. 22); dès que Marie existe, elle existe comme une créature sauvée par le Christ (p. 27), et c'est là le mystère de sa conception immaculée. Mère du Sauveur, elle est mère du salut, mère des sauvés, et c'est le sens de sa maternité de grâce.

Elle représente éminemment la coopération de l'humanité à son propre salut, et c'est le sens de ces expressions, « évidemment tâton-

antes », de Marie médiatrice, co-rédemptrice. « Marie présente à l'origine de l'Église, comme condensée en une personne, la même perfection qui doit s'épanouir au terme dans la multitude des croyants rassemblés dans l'Unique » (p. 24). Ainsi la glorieuse assomption, liée au mystère de sa conception immaculée, est-elle le gage de notre espérance et de notre résurrection, et comme le l'icone eschatologique de l'Église » (p. 33). Formule inattendue peut-être, mais si éclairante : Marie en sa gloire apparaît comme le signe et l'annonce, en même temps que l'éminente réalisation, du triomphe final de l'Église, de la femme revêtue du soleil et couronnée d'étoiles. C'est dans ce sens-là, semble-t-il, que peut progresser une saine théologie mariale, exploitant la double et unanime tradition de l'unique Église catholique, la foi antique à la *Theotokos — Deipara, aei parthenos — semper virgo, Panaghia — immaculata.* Ainsi Marie, signe vivant de l'*Una sancta*, sera aussi la Mère autour de laquelle se rassembleront les frères séparés.

TH. CAMELOT.

M.-TH. LOUIS-LEFÈVRE : *Le silence de Catherine Labouré.* Préface de Louis CHAIGNE. Desclée de Brouwer, Paris, 1950; 210 pp.

Biographie exacte, sans longueurs, au style alerte et agréable, de Catherine Labouré (1806-1876), Fille de la Charité, canonisée en 1947.

Dans la discrète chapelle de la rue du Bac, Catherine eut en 1830 plusieurs apparitions de la Sainte Vierge, les premières des grandes apparitions du XIX^e^ siècle (La Salette est de 1846, Lourdes de 1858). Notre-Dame lui enjoignit en particulier de faire frapper la médaille qui porta bientôt le nom de Médaille miraculeuse.

Et ce fut aussi le point de départ de la confrérie du Cœur Immaculé de Marie, établie en la paroisse jusque-là peu édifiante de Notre-Dame des Victoires; les confréries d'enfants de Marie; un progrès nouveau de la foi en l'Immaculée-Conception et en Marie Médiatrice.

Et voici peut-être le plus extraordinaire. Pendant que le message dont elle avait été chargée se répandait ainsi dans le monde entier, le nom de Catherine n'était connu que de son seul confesseur. Pour obéir à la Sainte Vierge, elle demeura ignorée de tous, même de ses Supérieures, même des autorités ecclésiastiques, jusqu'à quelques mois de sa mort, pendant quarante-six ans.

Avec une émotion discrète, Mme Louis-Lefèvre s'attache à nous faire pénétrer dans le silence de cette âme énergique, humble et enclose en Dieu.

J. P.

F. CAYRÉ, A.A. : *Vers l'action avec saint Augustin. La spiritualité du P. E. d'Alzon.* Lethielleux, 1950; 230 pp.; 300 fr.

Cet ouvrage montre comment la spiritualité du P. d'Alzon, fondateur des Augustins de l'Assomption, se rattache étroitement à celle de saint Augustin et ce qu'elle a d'original, en particulier sa méthode simplificatrice. Cette spiritualité a une très nette orientation théologale; elle montre le caractère essentiel et central de l'amour de Dieu et appuie cet amour sur l'amour de Jésus-Christ, l'amour de la Sainte Vierge et l'amour de l'Église.

L'exposé, dense et conduit avec une grande logique, se divise en deux parties : les principes, la pratique.

Il est destiné surtout aux religieux de l'Assomption et à ceux qui se rattachent à leur famille; il peut intéresser les autres comme étude d'un des grands courants modernes issus de la spiritualité augustinienne.

J. P.

R. P. ÉTIENNE DOMEC : *Vie de sainte Jeanne-Élisabeth Bichier des Ages,*

fondatrice de l'Institut des Filles de la Croix, 1773-1838. Beauchesne, Paris, 1950.

Le titre nous prévient du genre littéraire : c'est la biographie religieuse, écrite par un enfant de la maison, pour les gens de la maison, croyons-nous. En effet, rien ne nous est épargné, depuis la naissance (et même quelque peu avant) jusqu'à la mort, les premiers miracles, le procès canonique, la canonisation. Sans oublier les mille événements de toutes les fondations...

J. H.

Duc DE LEVIS-MIREPOIX : *Sainte Jeanne de France.* Flammarion, Paris, 1950.

Ouvrage d'histoire (profane), quelques fines notations psychologiques. Mais le point de vue religieux est à peu près inexistant.

Un long prélude nous décrit le cadre historique, la mentalité de l'époque de Louis XI. Bonne étude de mœurs, de personnes : Louis XI, Louis XII. L'aspect historique de l'Annonciade est très simple, à la portée de tous.

J. H.

Omer ENGLEBERT : *Les saints de juillet, août, septembre.* Coll. « Pages catholiques ». Albin Michel, Paris, 1950; 3 fasc. de 63, 59, 59 pp.; chaque fascicule : 50 fr.

La Vie Spirituelle a déjà présenté (décembre 1949, p. 543) les premiers fascicules de cette collection destinée « à un public pressé, désireux d'être fixé rapidement sur le saint dont la liturgie du jour fait mémoire, ou plus humblement encore sur le nom bizarre rencontré ici ou là sur les agendas de poche ». L'auteur ne saurait évidemment discuter ou mettre au point en des notices de quelques lignes l'énorme amas de légendes que charrie l'hagiographie traditionnelle. Néanmoins, il sait le faire avec discrétion ici et là, au passage.

A. D.

Joseph A. LUTZ : *Le cardinal John Henry Newman, une vie et une époque.* Traduit par René Guillaume. Édit. Salvator, Mulhouse 1950; 348 pp.

Ce livre, équilibré, bien construit est un bon ouvrage de vulgarisation Il n'est pas le résumé de biographie antérieurement parues, mais repose sur une lecture des œuvres de Newman. Ceci est surtout sensible dans la première partie et nous vaut de descriptions intéressantes des positions ecclésiologiques de Newman anglican. On ne s'étonnera pas de trouver en cet ouvrage, écrit par un curé de paroisse dans un but d'édification, nombre de remarques morales et pastorales, par contre on regrettera une traduction lourde et parfois grammaticalement incorrecte

M. F.

Joseph ROBIN, F.M.I. : *L'enseignement spirituel du Vénérable Louis Marie Baudouin d'après sa vie et ses écrits. La piété dans la vie spirituelle.* Librairie Philosophique Vrin, Paris, 1948; xxviii-410 pp.

On connaît peu, en dehors de la Vendée où s'exerce surtout l'activité des deux familles qu'il a fondées, le Vénérable L.-M. Baudouin. Un de ses fils a entrepris un travail immense et minutieux pour présenter son œuvre littéraire aux lecteurs modernes et en dégager ce qui fait le cœur de son enseignement : « sa conception de la religion filiale, considérée dans son mouvement vers Dieu qui en est le destinataire, et dans ses exigences sur la vie tout entière ». Pour lui, « tout part de l'Incarnation et se récapitule dans l'Incarnation : le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous procurer l'adoption des fils de Dieu, nous participons désormais à ses sentiments et à sa piété envers le Père et nous nous sentons l'objet d'un amour infini et bienfaisant. Cette religion filiale aboutit à l'*Exercice de l'ado*

on du Verbe Incarné, où le fidèle, découvrant dans la maternité divine de Marie le mystère de l'Incarnation, s'agrège expressément à la mission de Jésus pour participer à sa louange, à sa gratitude et à son oblation rédemptrice pour la gloire du Père et le salut du Corps mystique ». On aura reconnu dans cette analyse les idées chères aux maîtres de l'École française; l'auteur démontre que c'est surtout dans la « Doctrine spirituelle » du P. Lallemant que le P. Baudouin a puisé son enseignement; mais il faut y reconnaître aussi une part bien personnelle : les leçons de conduite spirituelle qu'il en déduit, une « théologie concrète » qui imprègne tous les actes du culte et toutes les démarches humaines.

M.-L. T.

Bénédictines de la rue Monsieur. Éd. F.-X. Le Roux, Strasbourg, 1950; 250 pp. et 24 planches; 375 fr.

Après une introduction par Daniel-Rops, ce volume, dont la documentation a été réunie par Louis Chaigne, contient un résumé par Pierre-Marie Quervelle de l'histoire du couvent : fondation au Temple par la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé (1816); transfert rue Monsieur (1854); réforme de la psalmodie et du chant par les Bénédictins de Solesmes (1883); influence sur les milieux littéraires; départ de Paris pour l'abri provisoire de Meudon en attendant l'installation à Limon près Palaiseau (1932).

Puis des souvenirs ou des pages de Huysmans, Barrès, Psichari, Du Bos, Mauriac et vingt autres.

Évocation d'un foyer d'ardente prière qui fut un haut lieu des lettres françaises.

J. P.

LIVRES REÇUS

RBIER (Jean) : *Ces Messieurs en cravate rouge.* Éd. Siloë, Paris, 1951; 173 pp.

SNARD (Jean) : *Rencontre de l'Homme-Dieu.* Spes, Paris, 1951; 148 pp.; 200 fr.

PERAN (Louis) : *Évangile selon saint Matthieu, saint Luc, saint Marc, saint Jean.* Bonne Presse, Paris, 1951; 4 vol. de 195 pp., 190 pp., 126 pp., 161 pp.; 125 fr. chacun.

SINI (Alfonso, O. F. M.) : *Cento conventi.* Genova, 1950; 722 pp.; 2.500 L.

tholicisme, fasc. X : *Curé-Dieu.* Encyclopédie dirigée par M. l'abbé JACQUEMET. Letouzey et Ané, Paris, 1951.

TTA (chan.) et CATTIA (Tony) : *Le T. R. P. Basile-Antoine Moreau et les origines de la Congrégation de Sainte-Croix.* Éd. Fides, Montréal-Paris, 1950; 716 pp. illustr.; 1.600 fr.

EVROT (Mgr Georges) : *L'Évangile en plein air*, 2e série : *En regardant la nature.* Bonne Presse, Paris, 1950; 124 pp.

Christianisme aux quinze premiers siècles. Berger-Levrault, Paris, 1951, 212 pp.

UVREUR (A.) : *Quand le jour baisse...* Bonne Presse, Paris, 1951; 260 pp.

LAY (Jean) : *Méthodes biologiques en clinique psychiatrique.* Masson, Paris, 1950; 534 pp.

UESBERG (Dom Hilaire) : *Le sacrement pascal.* Corbières, Foyer Saint-Benoît, 1948; 67 pp.

UESBERG (Dom Hilaire) : *Le roi Hérode et autres essais.* Éd. de Maredsous, 1932; 306 pp.

UHAMELET (Geneviève) : *Les Petites-Sœurs de l'Assomption*, éd. nouvelle. Grasset, Paris, 1950; 230 pp.; 330 fr.

FOLLIET (Joseph) : *L'avènement de Prométhée.* Chronique Sociale, Lyon, 1
222 pp.; 390 fr.
GARRIGOU-LAGRANGE (Rég., O.P.) : *La seconde conversion et les trois vo*
3e éd. Éd. du Cerf, Paris, 1951; 155 pp.; 220 fr.
GENTILHOMME (Abbé A.) : *Petite Histoire sainte illustrée.* Tolra, Paris, 1
40 pp.; 50 fr. franco.
GRATIEUX (Albert) : *L'Amitié au service de l'Union. Lord Halifax et l'a*
Portal. Bonne Presse, Paris, 1950; 300 pp.
HERBERT (Jean) : *Yogas, christianisme et civilisation.* Derain, Lyon, 1
44 pp.
Homélies pascales : I. *Une homélie inspirée du traité sur la Pâque d'Hi*
lyte. Coll. « Sources chrétiennes ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 200 pp.; 57
JEAN DE SAINT-THOMAS : *Les dons du Saint-Esprit.* Trad. de Raïssa Mari
Préface du T. R. P. GARRIGOU-LAGRANGE. Téqui, Paris, 1951; 221 pp.; 600
JOLY (Eugène) : *Aux sources bibliques.* Éd. de Fleurus, Paris, 1951. 150
240 fr.
KEENAN (Alan, O. F. M.) : *Neuroses and sacraments.* Sheed and Ward, Lond
1950; 1 vol. relié toile, 163 pp.; 7/6.
LACROIX (M.) : *Apologétique chrétienne.* Cours sup., 2e partie : *La révéla*
chrétienne. Librairie générale de l'enseignement libre, Paris, 1951; 486
LA MÈRE : *La découverte suprême,* 3e éd. Derain, Lyon, 1951; 20 pp.
LESAGE (Germain, O. M. I.) : *L'Évêque errant.* Éd. de l'Université d'Otta
1950; 194 pp.
MARITAIN (Jacques) : *Neuf leçons sur les notions premières de la philoso*
morale. Téqui, Paris, 1951; 192 pp.; 550 fr.
MARTRAY (G. DU) : *Pour mieux vivre notre Rosaire.* Bureau du Rosaire, Pa
156 pp. illustr.
PÉRINELLE (J., O. P.) : *En pleine vie.* Aux Groupements des Centres familia
éducatifs et sociaux, 67, boul. Suchet, Paris, 1951; 32 pp.
RAHNER (Karl) et NIEL (Henri) : *La prière de l'homme moderne.* Spes, Pa
1951; 186 pp.; 250 fr.
REMY (Abbé G.) : *De la création à l'ère atomique. Autour de la Bi*
Bonne Presse, Paris, 1951; 210 pp.
RIQUET (Michel, S. J.) : *La Parole de Dieu, réalité d'aujourd'hui ;* I.
Parole dans l'Église; II. *Écriture et Parole.* Spes, Paris, 1951; 22 et 20 pp
RUYSBROECK L'ADMIRABLE : *Le Tabernacle spirituel* (parag. XIX à XLVII). In
duction et notes par le chan. J. ALLAER. 122 pp.; 50 fr. belges.
SCIACCA (Michele-F.) : *Le problème de Dieu et de la religion dans la ph*
sophie contemporaine. Aubier, Paris, 1950; 282 pp.
TEILHARD DE CHARDIN (M.-M.) : *L'énergie spirituelle de la souffrance.* Éd.
Seuil, Paris, 1951; 188 pp.
The Oxford Book of English Mystical Verse. Chosen by D.H.S. NICHOLSON
A.H.E. LEE. Clarendon Press, Oxford, 11e éd,; 634 pp.; 12/6.
THILS (G.) : *Tendances actuelles de théologie morale.* Duculot, Gemblo
1940; 150 pp.; 25 fr. belges.
VACHOT (Charles) : *Le Yoga de l'art.* Derain, Lyon, 1951; 48 pp.
VOILLAUME (R.) : *Au cœur des masses.* Préface de S. Exc. Mgr de PROVENC
RES. Coll. « Rencontres ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 545 pp.; 750 fr.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1951. — Impr., no 6